LIRE magazine

NOUVEAUTÉS

Isabelle Adjani, John Irving, Caroline Fourest, Han Kang, Édouard Louis, Mazarine M. Pingeot, Maxime Chattam, Douglas Kennedy…

N° 535/NOVEMBRE 2024/WWW.LIRE.FR
L 19817 - 535 - F: 7,90 € - RD

Sociologie, philosophie, politique, féminisme, écologie…

CES FEMMES QUI BOUSCULENT LES IDÉES

Agathe & Julia Cagé, Rokhaya Diallo, Eugénie Bastié, Salomé Saqué, Peggy Sastre…

ENTRETIEN

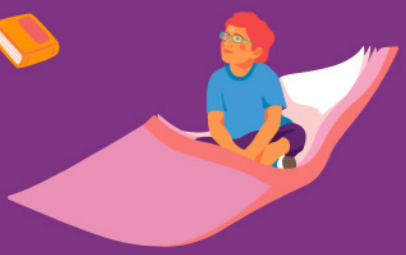
PHILIPPE CLAUDEL
« J'aime faire rire les gens de leurs propres travers »

PORTRAIT
Henri Lœvenbruck

VISITE PRIVÉE
chez Miguel Bonnefoy

Jean-Louis MASSON,
Président
et l'assemblée départementale

Var
LE DÉPARTEMENT



la FÊTE DU LIVRE DU VAR

22, 23 & 24 NOVEMBRE 2024

Toulon / Place d'Armes - Entrée gratuite

LA FÊTE DU LIVRE DU DÉPARTEMENT

#fdlvar

fetedulivreduvar.fr

PARTOUT, POUR TOUS, LES VARIATIONS CULTURELLES RAYONNENT

Direction Médias et Événementiel du Conseil départemental du Var - Service création graphique - Illustration
Service imprimerie

LE FIGARO · LIRE magazine · STRADA · var-matin · bleu provence

N° 535 - NOVEMBRE 2024
LiRE magazine

SOMMAIRE

6
LE GRAND ENTRETIEN
PHILIPPE CLAUDEL

36
L'UNIVERS D'UN ÉCRIVAIN
MIGUEL BONNEFOY

40
LE DOSSIER
LA RELÈVE DES INTELLECTUELLES FRANÇAISES

56
L'ENQUÊTE
POURQUOI AIMONS-NOUS LES MONSTRES ?

4 **L'ÉDITO**
Baptiste Liger

6 **LE GRAND ENTRETIEN**
Philippe Claudel

13 **L'ACTUALITÉ**

36 **L'UNIVERS D'UN ÉCRIVAIN**
Miguel Bonnefoy

40 **LE DOSSIER**
La relève des intellectuelles françaises

52 **LE PORTRAIT**
Henri Lœvenbruck

56 **L'ENQUÊTE**
Pourquoi aimons-nous les monstres ?

63 **LE CAHIER CRITIQUE**
64 ● Littérature française
69 ● Polars
74 ● Littérature étrangère
80 ● Fantastique/Romance/Jeunesse
84 ● Manga/Bande dessinée
90 ● Classiques/Études littéraires/Poésie
92 ● Essais/Documents

LES EXTRAITS
70 ● *Prime Time* de Maxime Chattam
86 ● *Du rififi à Ménilmontant* de Jacques Tardi

LES CONCOURS DE NOUVELLES
82 ● Lirôlac : « Le Locataire » de Maialen Allais
110 ● *Lire Magazine*-Librinova : « De l'autre côté » de Franck Gérard

98 **LA LANGUE FRANÇAISE**

114 **LES LIVRES DE MA VIE**
Isabelle Adjani

LA CHRONIQUE DE
31 **Marylin Maeso** Philosophie
39 **Gérard Oberlé** Livres méconnus ou oubliés
62 **Patricia Reznikov** Dans les piles
97 **Pascal Ory** Mot de tête
104 **Philippe Delerm** Le sens de la formule
109 **Éric-Emmanuel Schmitt** L'atelier d'écriture

ABONNEZ-VOUS EN 1 CLIC SUR WWW.LIRE.FR OU EN SCANNANT CE QR CODE POUR DÉCOUVRIR TOUTES NOS OFFRES !

CRÉDIT COUVERTURE : CLAUDIA AMARAL

Ce numéro comporte un encart First Voyages, un encart *Le Point* et un encart *Lire Magazine* diffusés sur l'ensemble des abonnés. Également dans ce numéro, un encart Fête du livre du Var présent sur une sélection d'abonnés.

STÉPHANIE LACOMBE POUR LIRE MAGAZINE – ÉRIC GARAULT POUR LIRE MAGAZINE – FREEPIK – GWABRYEL, ILLUSTRATOR OF WEIRD FICTION

LiRE magazine

Société éditrice
EMC2 SAS au capital de 499 400 euros
Siège social
43, avenue du 11-Novembre,
94 210 Saint-Maur-des-Fossés.
Tél. : 01 47 00 49 49 - RCS 832 332 399 Créteil
Président/Directeur de la publication
Jean-Jacques Augier
Directeur général
Stéphane Chabenat
Adjointe
Sophie Guerouazel

RÉDACTION

Directeur de la rédaction
Baptiste Liger

Rédacteur en chef
Alexis Brocas

Direction artistique/Maquette
Isabelle Gelbwachs

Secrétariat de rédaction
Meriem Djebli, avec Brigitte de Zélicourt

Iconographie
Janick Blanchard

Chroniqueurs
Philippe Delerm, Marylin Maeso, Gérard Oberlé, Pascal Ory, Patricia Reznikov, Éric-Emmanuel Schmitt.

Ont collaboré à ce numéro
Fabrice d'Almeida, Frédérique Anne, Hubert Artus, Simon Bentolila, Solange Bied-Charreton, Boll, Patrice Bollon, Eugénie Bourlet, Olivier Cariguel, Mathieu Charrier, Jean-Pierre Colignon, Fabrice Colin, Léonard Desbrières, Bruno Dewaele, Marcus Dupont-Besnard, Nicolas d'Estienne d'Orves, Antoine Faure, Laëtitia Favro, Ilan Ferry, Aude Giger, Hélène Gestern, Ève Guerra, Emmanuel Hecht, Marie Jouvin, Louis-Henri de La Rochefoucauld, Xavier Le Clerc, Éric Libiot, Marylin Maeso, Gladys Marivat, Gabrielle Martin, Jean Montenot, Margaux Morasso, Jean-François Paillard, Jacques Perry-Salkow, Dominique Poncet, Hubert Prolongeau, Bernard Quiriny, Christophe Rioux, Maxime Rovere, Juliette Savard, Serge Sanchez.

Publicité littéraire, partenariats et développement
Astrid Pourbaix : 01 47 00 03 23
Isabelle Marnier : 01 47 00 11 77
publicite@lire.fr

Photogravure/Impression
Maury Imprimeur S.A Malesherbes

Publication mensuelle éditée par EMC2 SAS.
Siège social : 43, avenue du 11-Novembre,
94 210 Saint-Maur-des-Fossés.
N° Commission paritaire : 0625 K 85621.
Dépôt légal : mois en cours.
ISSN n° 3038-3900.
Second Class Postage Paid
At Long Island City N.Y.

Régie publicitaire
Mediaobs : 01 44 88 97 79
Directrice générale : Corinne Rougé
Directrice commerciale : Sandrine Kirchthaler (89 22)

Ventes au numéro : 04 88 15 12 41
Diffusion : MLP

SERVICE ABONNEMENTS

Service Abonnements *Lire Magazine*
20, rue Rouget-de-Lisle,
92130 Issy les Moulineaux.
Boutique abonnement
https://abonnements.lire.fr
Courriel : abonnements@lire.fr - Tél. : 01 79 92 11 86
Tarif d'abonnement
1 an, 10 numéros, 55 € (France métropolitaine)

ÉDITO

DE BAPTISTE LIGER

Elles s'appellent Julia Cagé, Eugénie Bastié, Manon Garcia, Salomé Saqué, Peggy Sastre, Kaoutar Harchi, Audrey Jougla ou Cynthia Fleury. Universitaires, chercheuses, journalistes, essayistes, polémistes ou activistes, elles ont entre la vingtaine et la cinquantaine. Elles sont prisées des médias et ont en commun d'ouvrir le débat. Quel que soit leur domaine de compétences – philosophie, sociologie, histoire, économie, questions de genre ou environnementales, etc. Ce mois-ci, *Lire Magazine* a choisi de proposer un dossier synthétique sur cette relève des intellectuelles françaises, ces voix parfois d'obédiences opposées (pour l'anecdote, certaines personnalités citées ont refusé de débattre entre elles pour cette édition…) qui ouvrent le champ de nos connaissances, cassent nos préjugés – même si, bien sûr, on aurait pu ajouter d'autres noms.
Une femme sera-t-elle cette année lauréate du prix Goncourt ? Il faudra attendre le 4 novembre pour le savoir. À ce titre, nous avons discuté avec le (nouveau) président de cette académie, Philippe Claudel. Mais, attention, non pour évoquer la célèbre distinction, mais pour revenir sur son parcours, son côté insaisissable et, en particulier, son goût pour le théâtre – à l'occasion de la reprise de sa pièce *Parle-moi d'amour* au Théâtre de la Michodière – une salle située, tiens donc, à… quelques dizaines de mètres de chez Drouant !
Enfin, période de la Toussaint (ou d'Halloween ?) oblige, une petite dose de noirceur et d'effroi s'est imposée, avec une enquête sur cette question toute bête : pourquoi sommes-nous fascinés par les monstres ? Avec des éléments de réponse à trouver chez Lovecraft (dont paraît un volume en Pléiade) et Emil Ferris (découvrez le second volet de son roman graphique, *Moi ce que j'aime, c'est les monstres*). Au fait, que signifie vraiment la monstruosité ? ■

Jean-Pierre Montal, prix des Deux-Magots 2024

Le verdict est tombé le 7 octobre dernier : c'est *La Face nord* de Jean-Pierre Montal (Séguier) qui a remporté le 91e prix des Deux-Magots. Doté d'un montant de 7 700 €, le prix parrainé par le célèbre établissement parisien distingue donc cette histoire d'amour entre un homme d'une quarantaine d'années et une septuagénaire, à la suite de la projection du classique de Leo McCarey, *Elle et Lui*. Une récompense qui salue le talent de ce romancier méconnu du grand public, par ailleurs éditeur (il a notamment cofondé les éditions Rue Fromentin). À noter qu'outre cet événement la littérature sera encore à l'honneur aux Deux Magots avec la reprise, ce mois-ci, des Lundis des écrivains – suivez nos réseaux sociaux pour les prochaines dates.
lesdeuxmagots.fr

***Lire Magazine* sur iPad !**
Nouvelle liseuse pour lire votre magazine en ligne :
lire.fr/pages/liseuse.
L'application Lire Magazine est disponible sur l'App Store et sur Play Store.
Notre boutique en ligne :
lire.fr

Où adresser votre courrier ?
- **Par voie postale**
15, rue de la Fontaine-au-Roi, 75011 Paris
- **Par courrier électronique :** redaction@lire.fr
- **Sur la page Facebook du magazine**
www.facebook.com/Lire.Magazine
- **Instagram**
www.instagram.com/lire.magazine/
- **X :** https://x.com/magazinelire

TRI FACILE

Imprimé sur du papier certifié PEFC, 100 % fabriqué en Autriche avec 15 % de fibres recyclées. Le Ptot est de 0,006 kg/tonne.

AUDREY SOVIGNET - FRANÇOIS GRIVELET/SÉGUIER

OPÉRA NATIONAL CAPITOLE TOULOUSE

TOULOUSE CITY OF MUSIC

unesco
Member of the Creative Cities Network

Saison 24|25

VOYAGE D'AUTOMNE

CRÉATION MONDIALE

1941
COLLABORATION, LA LITTÉRATURE COMPROMISE

OPÉRA DE BRUNO MANTOVANI

22, 26 ET 28 NOVEMBRE - 20H
24 NOVEMBRE - 15H

TARIFS DE 10 À 90€
opera.toulouse.fr
05 61 63 13 13

DIRECTION MUSICALE
PASCAL ROPHÉ

MISE EN SCÈNE
MARIE LAMBERT-LE BIHAN

ORCHESTRE NATIONAL DU CAPITOLE
CHŒUR DE L'OPÉRA NATIONAL DU CAPITOLE

Licences : L-D-22-8180 L-D-22-8140 L-D-22-7776 / Crédit Image : Josef Sudek, *Prague*, 1924. © Tous droits réservés

Au cœur de votre quotidien

LA DÉPÊCHE DU MIDI
3 occitanie
france musique
PRÉFET DE LA RÉGION OCCITANIE
Liberté Égalité Fraternité
toulouse métropole

STÉPHANIE LACOMBE POUR LIRE MAGAZINE

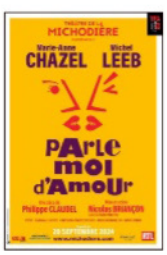
PHILIPPE CLAUDEL

« *J'aime faire rire les gens de leurs propres travers* »

Un agent secret ou détective privé d'un film des années 1970 : c'est cette image qui nous vient en tête lorsqu'on aperçoit, au loin, Philippe Claudel sur le trottoir, avec son imperméable, sa casquette et ses lunettes de soleil, en pleine discussion sur son téléphone – même si, évidemment, de tels objets n'existaient pas à la grande époque « Bébel ». Des choses confidentielles se disent peut-être avant notre rendez-vous car, le lendemain, le célèbre écrivain a une réunion pour déterminer la seconde liste du Goncourt – prestigieuse distinction dont il préside depuis peu l'académie. Mais il faut toujours se méfier, avec lui, des faux-semblants. Ainsi, on le présente souvent comme l'auteur des *Âmes grises*, grosse fresque à l'atmosphère ténébreuse. Mais, lorsqu'on regarde son œuvre de plus près, les univers, les genres, les formats, les tons et les ambiances varient fortement – oui, c'est la même personne derrière *La Petite Fille de Monsieur Linh*, *L'Enquête*, *L'Archipel du chien* et le génial (et méconnu) *De quelques amoureux des livres*. Par ailleurs cinéaste (*Il y a longtemps que je t'aime*, *Tous les soleils*…), le Lorrain a aussi la passion du théâtre. L'actualité nous le rappelle avec une pièce à l'affiche : *Parle-moi d'amour**. Montée une première fois en 2008 par Michel Fagadau, cette comédie acide nous montre un couple de grands bourgeois parisiens (de gauche), ensemble depuis bien longtemps, se déchirer sur tous les sujets – les enfants, les parents, le travail, l'argent, les opinions politiques, la fidélité, le vieillissement, les goûts et les couleurs, etc. Un véritable jeu de massacre, aux répliques cinglantes et impeccablement rythmées, qui a tellement marqué Michel Leeb (qui jouait le mari dans la première version) que celui-ci a souhaité rejouer son rôle, aujourd'hui. Marie-Anne Chazel (ici formidable) remplace Caroline Silhol dans cette savoureuse nouvelle mouture, très légèrement actualisée, mise en scène par Nicolas Briançon. On rit, souvent jaune, et c'est grâce à l'auteur de… *Crépuscule* ! Ironie de l'histoire, ce spectacle – l'un des événements de l'automne – est programmé au théâtre de la Michodière, situé à quelques dizaines de mètres du restaurant Drouant ! Là où sera révélé le 4 novembre prochain, aux alentours de 12 h 45, le nom du lauréat du Goncourt 2024. Le mystérieux Philippe Claudel, avec lequel nous nous sommes entretenus, gardera-t-il alors sa casquette et ses lunettes ? •••

PARLE-MOI D'AMOUR EST UN JEU DE MASSACRE, AUX RÉPLIQUES CINGLANTES ET RYTHMÉES

*Disponible au Livre de Poche.



→ ***Parle-moi d'amour***
de Philippe Claudel, mis en scène par Nicolas Briançon.
Avec Michel Leeb et Marie-Anne Chazel.
Théâtre de la Michodière, 4bis rue de la Michodière.
75002 Paris.
Du mercredi au vendredi à 20 heures, le samedi à 16 h 30 et 20 heures, le dimanche à 15 h 30.
michodiere.com

BIO- *bibliographie*

1962

Naissance à Dombasle-sur-Meuse, non loin de Lunéville. Après des études un peu chaotiques (lettres, histoire et géographie) – et quelques années en tant que surveillant en lycée –, cet amoureux de montagne et de culture devient professeur de français. En 2001, il soutiendra une thèse consacrée à l'écrivain (aujourd'hui un peu oublié) André Hardellet.

2003

Quatre ans après la parution de son premier roman, *Meuse l'oubli*, Philippe Claudel reçoit le prix Renaudot pour *Les Âmes grises*. Un immense succès en librairies qui sera ensuite porté à l'écran par Yves Angelo. Suivront des ouvrages aussi marquants que *La Petite Fille de Monsieur Linh*, *Le Rapport de Brodeck* (prix Goncourt des lycéens 2007), *L'Enquête* ou *Crépuscule*.

2012

L'écrivain entre au jury Goncourt, un nouveau statut salué par la profession, qui ne tarit pas d'éloge sur ce lecteur studieux, réputé pour son intégrité. Oscillant entre cinéma, théâtre et littérature, Philippe Claudel est d'ailleurs élu en mai dernier à la tête du jury. À noter qu'il a rejoint, quelques mois plus tôt, une autre académie ayant tradition d'accueillir des auteurs en son sein, celle… des *Grosses Têtes* sur RTL !

On vous connaît comme romancier, cinéaste, nouvelliste, mais on oublie que vous avez aussi signé plusieurs pièces, dont *Parle-moi d'amour*. D'où vous vient cet intérêt pour le théâtre ?

Philippe Claudel. Ma passion du théâtre est multiple. Elle remonte à l'enfance, et vient du rire. Quand j'ai 10 ans, je découvre Molière et j'ai tout de suite l'idée, avec des camarades, de jouer ses pièces devant un public. Et celui que je trouve, c'est le public de la maison de retraite de la petite ville où je suis né, où j'habite toujours, Dombasle-sur-Meurthe. Je recopie donc quelques scènes du *Malade imaginaire*, on répète et on se produit devant toutes ces personnes âgées, qui nous font un triomphe. J'ai alors découvert à la fois le pouvoir du rire, le plaisir de jouer et cette espèce de bonheur qui se crée entre les gens sur scène et ceux qui les regardent. Le lien humain est encore plus immédiat quand c'est par le biais du rire. J'aimais tout chez Molière, toutes les possibilités qu'offre le genre comique. J'aime faire rire les gens de leurs propres travers. C'est ça qui m'amuse le plus : avec *Parle-moi d'amour*, par exemple, des tas de gens rient alors qu'on se moque d'eux. Quand on est public au théâtre, on est bon enfant, on accepte de rire de soi-même.

Aviez-vous déjà aussi, à ce moment-là, une passion pour le cinéma, la littérature, la musique ? Quels rapports entreteniez-vous avec tous ces arts ?

P.C. Lorsque je découvrais un poème, il fallait que j'en écrive. Même chose pour le journal intime, le théâtre, le cinéma, etc. Là où j'ai grandi, il y avait deux cinémas, et on y allait chaque dimanche avec les copains. Le jour où j'ai vu *Il était une fois dans l'Ouest* de Sergio Leone, je me suis soudain rendu compte que quelqu'un avait fait le film, qu'il n'était pas tombé du ciel. Que quelqu'un avait cadré les yeux, choisi de mettre ou ne pas mettre de la musique, de faire parler ou ne pas faire parler, de faire un plan large au lieu d'un plan serré… Moi aussi, je voulais faire ça ! Chez moi, tous les arts se sont toujours mêlés. Je publie des livres, je fais des films ou des pièces, mais aussi beaucoup de photo pour moi, de dessin, de peinture… Quand j'écris certaines pages de roman, je les écris comme un peintre ou un sculpteur ; quand je fais du cinéma, il y a des scènes qui sont construites comme une peinture ou un roman. Les arts se nourrissent les uns les autres, dans une espèce de circulation.

Lorsque vous avez l'idée d'un projet créatif, choisissez-vous d'abord le sujet ou le support ?

P.C. C'est un choix qui se fait de façon inconsciente et naturelle : il y a des sujets qui viennent en moi, des désirs d'histoires ou de scènes, et là, je me dis : « ça ne peut être que du cinéma ». Ça naît comme ça. La mise en œuvre est évidemment beaucoup plus simple s'il s'agit d'un roman, puisque je n'ai besoin de personne. S'il s'agit d'une pièce de théâtre, je vais avoir besoin de comédiens, d'un metteur en scène, d'un théâtre, d'un public… Le cinéma nécessite, lui, une autre infrastructure, mais l'origine des projets est immédiate. Comme tous les cinéastes, il m'est arrivé de ne pas pouvoir faire certains films. D'ailleurs, il y en a un, ça fait quinze ans que j'y travaille et ça ne prend pas, donc j'ai voulu en faire un roman. J'ai écrit vingt pages et j'ai arrêté parce que ce n'est pas un roman, c'est un film.

Vous êtes décidément un homme de variété car, outre les domaines de création, la tonalité de vos œuvres est différente d'une pièce ou d'un livre à l'autre. Revendiquez-vous ce côté caméléon, insaisissable ?

P.C. Ce que je revendique, c'est la liberté. Celle de ne pas être toujours le même, notamment. J'ai 62 ans : le Claudel d'aujourd'hui, celui de 42 ans, celui de 22 ans ne sont pas les mêmes ! Je ne pourrais pas écrire les livres que j'écrivais il y a vingt ans, et il y a vingt ans, je n'aurais pas pu écrire ceux que j'écris aujourd'hui. Ce qui m'étonne, ce sont tous ces écrivains qui écrivent le même livre toute leur vie et qu'on admire pour ça… Et, objectivement, je les admire aussi pour ça ! En matière de création, je me demande ce qui fait que leurs textes ne changent pas alors qu'ils ont changé, le monde autour d'eux aussi… Si j'étais en train d'écrire *Crépuscule* en ce moment, avec ce qu'il se passe au Liban, avec ce qu'il se passe en France, avec des leaders politiques qui ont des discours politiques de plus en plus extrêmes et démagogues, je n'écrirais pas de la même façon ! Le roman, c'est de la pâte à modeler, et ce qui la modèle, c'est l'aujourd'hui. Je vis dans le même monde que mes lecteurs : je vais dans un café, je vais faire les courses, je sors mes poubelles, j'écoute les infos, j'ai les mêmes angoisses… Quand j'ai publié *Inhumaines*, j'ai reçu des lettres où l'on me demandait ce qu'il m'était arrivé ! Nous sommes dans une forme de frilosité et d'ankylose qui fait que beaucoup de créateurs commencent à se censurer. Le débat d'idées s'appauvrit, parce que si l'on n'est pas d'accord avec quelqu'un, on devient l'ennemi, plus le contradicteur. Ma construction intellectuelle, humaine et artistique s'est faite sur le dialogue, l'échange et la contradiction. J'ai un certain nombre d'idées, mais qui ont pu changer parce que, soudain, face à moi, j'avais une femme ou un homme qui m'ouvrait une porte, et remettait en question ce que je pensais être certain. Au Goncourt, on lit tout l'été, et il y a peut-être des livres qu'on lit au mauvais moment, dans le mauvais ordre ou sous le coup de la fatigue. Et puis soudain un camarade me dit qu'un livre est bon, alors je le reprends !

***Parle-moi d'amour* de Philippe Claudel, avec Marie-Anne Chazel et Michel Leeb.**

THÉÂTRE DE LA MICHODIÈRE

Comment en êtes-vous arrivé à écrire une pièce comme *Parle-moi d'amour* ?

P.C. J'aime beaucoup les dialogues, pourtant je n'en mets pas beaucoup dans mes livres. Le plaisir dans le théâtre, c'est justement d'écrire des dialogues. Le prétexte initial était tout simple : je voulais écrire sur une engueulade de couple, mais je me demandais si je pouvais tenir une heure et demie. Puis tous les sujets sont arrivés : la vie de couple, le boulot, les enfants, la sexualité, et j'ai compris qu'effectivement on pouvait tenir très longtemps. Évidemment, je n'ai pas inventé le fil à couper le beurre, mais c'est une mine !

Le couple mis en scène est sociologiquement très marqué…

P.C. Oui, et ça m'a frappé en revoyant la pièce ! Parce qu'elle a été écrite il y a vingt ans, mais, sociologiquement, la situation n'a pas bougé, avec ces espèces de mesquineries sur les idéaux qu'on promeut et la réalité des agissements personnels. Il suffit d'allumer une télévision ou d'ouvrir un journal pour trouver le même type de bourgeois parisiens qui se font défenseurs d'un peuple qu'ils ne connaissent même pas. Aussi, ce qui m'intéresse dans *Parle-moi d'amour,* c'est de pouvoir faire rire des publics très différents. Certains rires tiennent sur un mot… Quand le mari se sent trahi, et qu'il dit « *Salope !* », la salle éclate de rire. C'est du rire facile ! Parfois il vient aussi de réflexions beaucoup plus subtiles… Il y a du rire noir, du rire jaune, du rire autocritique. C'est stimulant de passer par ces cinquante nuances de rire.

Techniquement, comment savez-vous qu'une réplique va faire mouche ?

P.C. Je me trompe très rarement, mais je me trompe. Il faut déjà se faire rire soi-même, se lire le texte à haute voix, se le jouer… Ce qui me fait plaisir et me rassure, c'est quand les comédiens me disent ne rien avoir à changer dans mes textes parce qu'ils tombent pile. Mais, ça, c'est du travail, c'est du ponçage. J'ai toujours été un artisan dans l'âme, j'ai toujours adoré le travail manuel, et quand j'écris, c'est pareil. Il faut sortir la râpe, le papier de verre… Se redire la réplique, la retravailler, jusqu'à ce qu'elle sonne ! Il y a parfois des choses qui ne marchent jamais. Dans ma pièce *Le Paquet* avec Gérard Jugnot, il y avait un truc qui me faisait mourir de rire, qui faisait mourir de rire Gérard, mais qui n'a jamais fonctionné. Dans toutes les salles, ce truc tombait à plat. Ce n'est pas une science exacte !

Qu'est-ce qui distingue fondamentalement l'écriture d'un dialogue pour un roman, pour le cinéma et pour le théâtre ?

P.C. Très nettement, le dialogue pour le cinéma et le théâtre est incarné. La scène en théâtre, c'est le public, l'éclairage, le comédien, et la façon dont il va dire sa réplique. S'il a eu deux heures avant une engueulade, ou s'il s'est réconcilié avec son meilleur ami, il ne va pas jouer de la même manière ! Au cinéma, c'est un peu la même chose. Tandis qu'un roman est sec. Personne ne va jouer votre dialogue. Il est là, sur le papier, il attend un lecteur ou une lectrice qui va imaginer un peu les conditions du dialogue tel qu'il va être dit, mais finalement il ou elle ne s'appuie que sur les didascalies du texte, rien d'autre ! Donc le théâtre n'existe pas sans la représentation. •••

Qu'avez-vous modifié dans votre pièce pour la mettre au goût du jour ?
P.C. Dans la pièce originale, on était au tout début de la présidence Sarkozy, donc on a remplacé par Macron, on a aussi ajouté des allusions à DSK, à MeToo… Quelques éléments ont été retirés, qui pouvaient paraître un peu trop bourrins aujourd'hui. Nicolas Briançon *[le metteur en scène]* trouve qu'en 2024 il y a des choses qui ne se disent plus. Je lui ai dit de faire confiance au personnage, aux spectatrices et aux spectateurs. Le mari est d'une autre génération, comme on en croise encore aujourd'hui, bloqué dans le monde d'avant.

> « Ma construction humaine et artistique s'est faite sur le dialogue et la contradiction »

La pièce se joue à La Michodière, qui n'est qu'à 30 mètres de chez Drouant !
P.C. J'ai étudié la géographie, et je crois beaucoup aux triangulations des lieux. Cette espèce d'ironie qui fait que cette pièce est reprise au théâtre de la Michodière, également à 30 mètres de chez moi, est assez drôle ! C'est un raccourci de la vie, aussi.

Ça montre le chemin entre la littérature et les planches…
P.C. Le théâtre est le lieu où j'ai ressenti les émotions les plus violentes esthétiquement. Quand c'est mauvais, vous êtes vraiment mal, parce que vous ne pouvez pas partir. Vous êtes mal pour vous, pour les comédiens, pour l'auteur, pour le metteur en scène… Au cinéma, les acteurs sont des projections ; le metteur en scène, une entité très lointaine. Partir d'une salle de cinéma, tout le monde s'en fout. Mais quand, au théâtre, l'ensemble vous transporte, c'est une expérience miraculeuse. Mon vrai choc esthétique à 16-17 ans, c'est *Antigone* de Jean Anouilh, joué par la troupe de mon lycée. Je découvre le texte, la jeune fille qui joue Antigone… J'en suis tombé amoureux tout de suite. D'elle, d'Antigone, du spectacle, du théâtre. C'est une émotion que j'ai rarement ressentie après. Peut-être en voyant *Mahagonny* de Brecht, ou en voyant cette année *Les Démons* à la Comédie-Française…

Dans le jury Goncourt,vous croisez aussi des auteurs de théâtre ou ayant une expérience de la scène. Citons Éric-Emmanuel Schmitt, Christine Angot…
P.C. J'adore assister à des lectures sur scène, mais Christine Angot qui lit ses textes, c'est différent du théâtre. Je suis parfois extrêmement mal à l'aise devant certaines lectures. Luchini qui lit, c'est insupportable ! Ce n'est pas du Flaubert, c'est du Luchini avec un peu de Flaubert ! Il faut être dans la modestie de la voix de l'auteur. Pour certains écrivains qui sont le propre lecteur de leurs œuvres, c'est parfois une catastrophe, car cela reste un art. Quand Angot lit du Angot, en revanche, c'est prodigieux.

Avec le Goncourt, vous êtes amené à lire avec assiduité de nombreux auteurs contemporains. Certains d'entre eux ont-ils eu un impact sur votre manière d'écrire ?
P.C. Zéro, il y a une étanchéité totale ! Je peux tout lire, du bon, du mauvais, du génial, de l'exotique… Ça ne change rien. Je ne suis pas Clapton qui écoute Hendrix et ne joue plus pendant deux ans. Si je lis un livre magnifique, ça ne va pas me bloquer pour écrire, ni me donner envie de faire la même chose. Je le répète : ce que j'ai toujours chéri, c'est la liberté. Mais pas seulement dans l'écriture ou la création : j'ai construit ma vie là-dessus. Avec le choix d'épouser le professorat au milieu des années 1980, qui était alors un métier d'une grande liberté. Beaucoup plus que maintenant, où l'on délaisse celles et ceux qui sont chargés de transmettre la mémoire du monde et d'une société. J'ai eu la chance de pouvoir me construire un parcours d'une grande liberté, y compris dans les formes d'art que je pratique. J'ai toujours conservé mon emploi de professeur, qui me permettait d'écrire ou de ne pas écrire. Quand je faisais des films, des livres, des pièces, je continuais à enseigner. Chacun de ces quatre pôles me laissait libre par rapport aux autres. Je n'étais obligé à rien. Le luxe absolu !

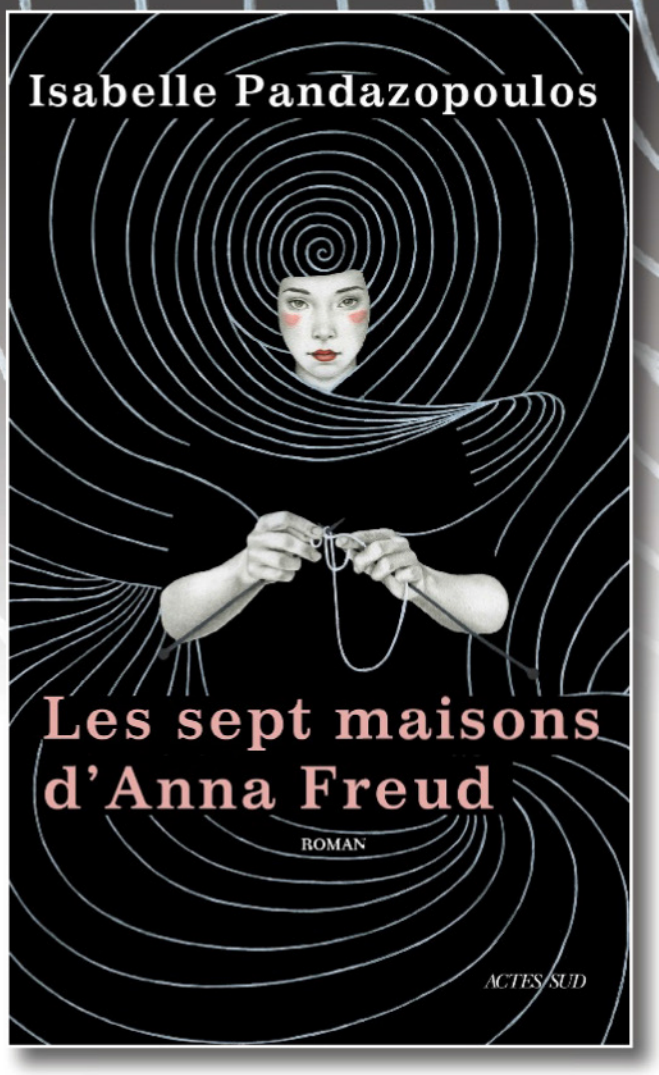
Vous évoquiez Clapton-Hendrix. Pour rester dans la musique, avez-vous déjà signé des paroles de chansons ?
P.C. Ah, sujet sensible [*rires*]. Jean-Louis Aubert m'avait demandé un jour d'écrire des textes pour lui. J'ai essayé, ce fut une catastrophe… Je ne lui ai même pas montré ! Patrick Bruel m'avait envoyé un album de musiques, et demandé d'écrire les textes. Je lui en ai proposé quelques-uns, et il m'a répondu : « *C'est super mais trop proche de moi* »… Ça m'a fait rire, c'était probablement une excuse diplomatique ! Pour les besoins de mon deuxième film, je voulais utiliser un titre d'Alizée, très cucul la praline, écrit par Mylène Farmer et Laurent Boutonnat. Les droits étant astronomiques, j'ai décidé de signer moi-même une bouse, intitulée *Kilo d'oranges*. Paroles et musique, SVP. Pour pouvoir être inscrit à la Sacem, il m'a fallu en écrire d'autres, à la guitare électrique. Et vous savez quoi, j'ai même touché des droits sur *Kilo d'oranges* ! C'est une discussion que j'avais beaucoup avec Jean-Louis Aubert, parce que lui admirait beaucoup les romanciers, et moi les paroliers. Ce qu'ils font, en trois minutes, c'est génial ! C'est là qu'on voit le bonheur de savoir ce pour quoi on est fait, lorsqu'on trouve l'homologie entre ce que vous pouvez faire et l'occasion qui vous est donnée de le faire. *Le Rapport de Brodeck* a été adapté en opéra, et c'est réussi ! J'aime également beaucoup *La Petite Fille de Monsieur Linh* en pièce de théâtre… C'est fabuleux de voir comment les autres s'emparent de ce que vous avez fait.

Et si, à l'inverse, une adaptation était une catastrophe totale, ça ne vous toucherait pas ?
P.C. Ah, on m'a beaucoup parlé des *Âmes grises*. Souvent, les gens qui ont aimé le livre ont eu du mal à voir le film après. Yves Angelo m'avait demandé d'écrire le scénario, mais j'ai réécrit mon texte en me référant à ce que lui voulait, et pour les acteurs qu'il avait choisis. Le film lui ressemble, c'est le sien, pas le mien.

Enfin, dans vos lectures récentes hors Goncourt, quel est le dernier ouvrage qui vous a bluffé ?
P.C. Mon bonheur dans cette période, c'est de pouvoir m'échapper dans les essais et la littérature étrangère. Récemment, j'ai lu avec un immense plaisir *Dix versions de Kafka* de Maïa Hruska. C'est un livre que j'ai dévoré. Mais qui, comme vous le savez, ne peut pas avoir le Goncourt *[rires]* ! ■

Propos recueillis par Baptiste Liger et Margaux Morasso
Photos : Stéphanie Lacombe pour *Lire Magazine*

ISABELLE PANDAZOPOULOS



L'histoire bouleversante d'un affranchissement, de l'amour fou d'une fille pour son père – le fondateur de la psychanalyse Sigmund Freud – en même temps que la saga d'une famille prise dans les tourments de la guerre et de l'exil.

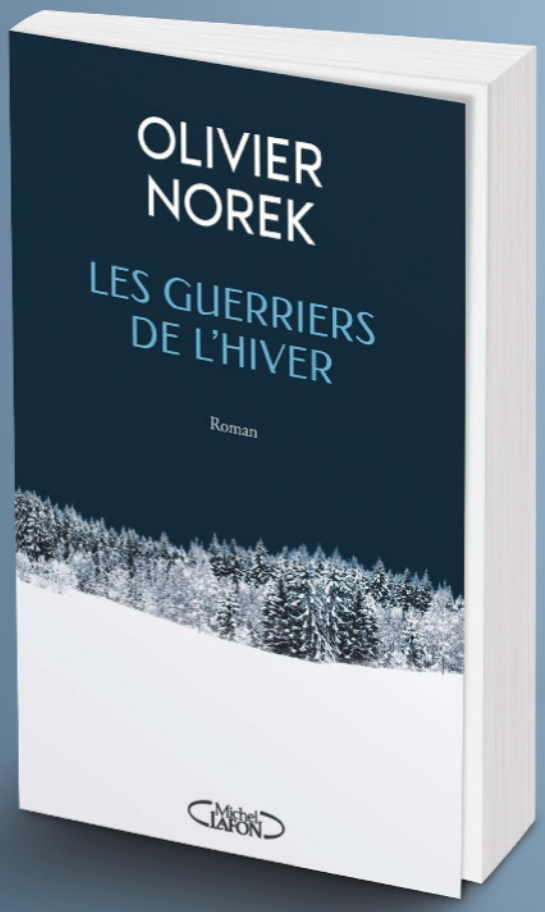
"Richement documentée, cette biographie romancée est passionnante."
HÉLOÏSE ROCCA, *VERSION FEMINA*

"Une histoire servie par une écriture concrète, visuelle, sensible, généreuse."
STÉPHANIE JANICOT, *LA CROIX*

ACTES SUD

En savoir plus sur *Les sept maisons d'Anna Freud*

©Sofia Bonati



Abonnez-vous à LIRE magazine

EN CADEAU
LES GUERRIERS DE L'HIVER
Le roman poignant de
OLIVIER NOREK

1 AN
49€
SEULEMENT

Scannez ce QR code pour profiter de cette offre exceptionnelle

JE M'ABONNE À LIRE MAGAZINE

Bulletin à renvoyer complété et accompagné de votre règlement à : Lire Magazine - 20 rue Rouget de Lisle 92130 Issy les Moulineaux

OUI je désire bénéficier de votre offre spéciale :
1 an d'abonnement à LIRE MAGAZINE (10 numéros)
+ *LES GUERRIERS DE L'HIVER* pour 49€ seulement
au lieu de ~~100,95 €~~

Nom : .....

Prénom : .....

Adresse : .....

Code postal : |_|_|_|_|_|

Ville : .....

E-mail : .....

Ci-joint mon règlement par :

☐ Chèque à l'ordre de EMC2

☐ Carte bancaire, paiement sécurisé sur https://abonnements.lire.fr/

Délai de livraison : dans le mois suivant l'enregistrement de votre règlement. Offre valable jusqu'au 31/03/25 en France métropolitaine uniquement, et pour un premier abonnement à LIRE MAGAZINE. Conformément à la loi "Informatique et libertés" du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification en adressant un courrier à LIRE MAGAZINE. Les informations nécessaires à la mise en place de votre abonnement pourront être cédées à des organismes extérieurs sauf si vous cochez la case ci-contre ☐. Conformément à l'article L221618 du code de la consommation, vous bénéficiez d'un délai de rétractation de 14 jours à compter de la réception du premier numéro de l'abonnement en adressant votre courrier à LIRE-MAGAZINE 20 rue Rouget de Lisle 92130 Issy les Moulineaux.

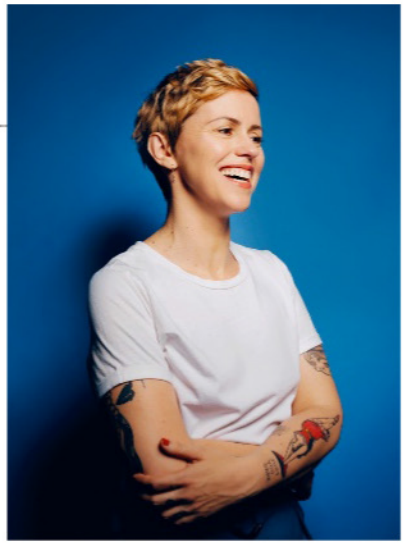
OMLM536

LIRE MAGAZINE EST ÉDITÉ PAR EMC2 - SAS AU CAPITAL DE 499 400 € - 15, RUE DE LA FONTAINE AU ROI, 75011 PARIS

L'ACTUALITÉ

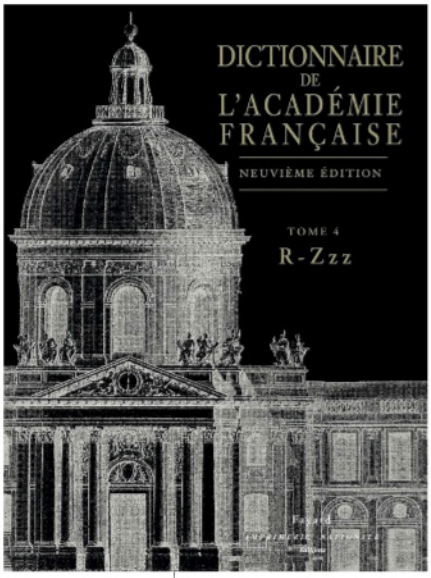
18

LA ROMANCE SELON **CAMILLE EMMANUELLE**



14

HAN KANG
UN PRIX NOBEL POUR LA CORÉE



20

QUAND **L'ACADÉMIE FRANÇAISE** LIVRE SON DICTIONNAIRE

22

MICHEL HAZANAVICIUS
« IL N'Y A PLUS DE SACRALISATION DE LA PÉRIODE DE LA DÉPORTATION »

PAIK DAHUM/GRASSET – MARIE ROUGE/VERSO – 2020 EX NIHILO/LES COMPAGNONS DU CINEMA/STUDIOCANAL/FRANCE 3 CINEMA/LES FILMS DU FLEUVE

ALEXANDER MAHMOUD/DN/TT NEWS AGENCY/TT NEWS AGENCY VIA AFP

La Prix Nobel de littérature 2024

Succédant au Norvégien Jon Fosse, l'écrivaine sud-coréenne Han Kang est la 116e récipiendaire du prestigieux prix. À l'âge de 53 ans seulement.

Une semaine avant la remise du prix Nobel de littérature, une palpable fébrilité s'était emparée du milieu éditorial français. Après avoir parié sur le Roumain Mircea Cărtărescu, la Chinoise Can Xue, l'Argentin César Aira, ou la Russe Ludmila Oulitskaïa, le monde littéraire germanopratin avouait ne plus être sûr de rien. Quelques heures avant l'annonce du résultat, certains observateurs déclaraient, fatalistes : *« Si ce n'est pas Joyce Carol Oates, je n'y comprends plus rien. »* C'était oublier que l'écrivaine américaine, dont le nom revient sur les lèvres chaque année, était bien mal cotée sur le fameux site de paris Ladbrokes. Et, surtout, que les voies du jury de l'Académie suédoise sont impénétrables.

EXPÉRIMENTAL, ÉROTIQUE, ONIRIQUE

Jeudi 10 octobre, à 13 heures tapantes, son secrétaire perpétuel a dévoilé le nom de la 116e récipiendaire du prix Nobel de littérature : la Sud-Coréenne Han Kang. Elle est la dix-huitième femme à recevoir la récompense, créée en 1901, et dotée de 11 millions de couronnes (plus de 960 000 euros).

Née en 1970 à Gwangju, l'autrice de poèmes, romans et nouvelles en coréen a été récompensée pour *« sa conscience unique des liens entre le corps et l'âme, les vivants et les morts* […]. *Par son style poétique et expérimental, elle est considérée comme novatrice dans le domaine de la prose contemporaine »*, selon les mots du président du comité Nobel, Anders Olsson.

« Sa prose poétique intense affronte les traumatismes historiques »

En France, le nom de l'écrivaine, également musicienne, est loin d'être inconnu. En 2023, Han Kang a reçu le prix Médicis étranger pour son (magistral) roman *Impossibles adieux*, publié chez Grasset. Grâce aux éditions Zulma, nous avons pu la lire en français pour la première fois en 2011, avec la nouvelle *Les Chiens au soleil couchant*, parue dans le recueil *Cocktail Sugar et autres nouvelles de Corée*. Suivront le roman *Pars, le vent se lève*, aux éditions Decrescenzo, puis, au Serpent à Plumes, *Leçons de grec*, *Celui qui revient*, et *La Végétarienne*, distingué par le prix international Booker en 2016.

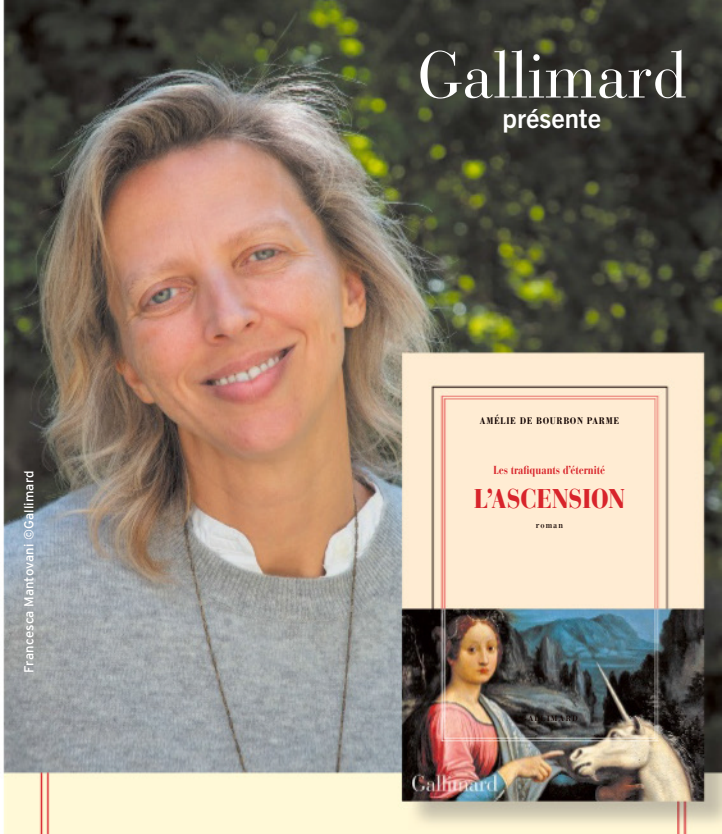
Fille de l'écrivain Han Sung-won, Han Kang étudie la littérature coréenne à l'université Yonsei, avant de publier ses premiers poèmes à l'âge de 23 ans. Après la parution à Séoul d'un recueil de nouvelles en 1995, elle participe au célèbre programme international d'écriture de l'Université d'Iowa en 1998. Récompensée par de nombreux prix en Corée, son œuvre accède à la reconnaissance internationale en 2007 grâce à son livre *La Végétarienne*, qui sera traduit en français en 2015, puis en anglais l'année suivante. Ce livre est en fait un recueil de trois nouvelles (« La Végétarienne », « La Tache mongole » et « L'Arbre en feu »), un triptyque à la fois poétique et expérimental, érotique, onirique et également fortement marqué par le bouddhisme, où l'on suit les mêmes personnages à un moment de bascule dans une forme d'obsession ou de folie.

SUR LA LISTE NOIRE DES ARTISTES À SURVEILLER

Sous la présidence de Park Geun-hye (2013-2017), la romancière, qui enseigne l'écriture créative à l'Institut des arts de Séoul, est placée sur une liste noire comportant des artistes à surveiller, car considérés comme hostiles au gouvernement. En 2014, Han Kang publie *Celui qui revient*. Ce roman relate un épisode sanglant de l'histoire politique de la Corée du Sud, que l'écrivaine a découvert par hasard, à l'âge de 12 ans, en tombant sur des images de corps mutilés dans un album de photos de famille : le soulèvement de Gwangju, en 1980. La répression de ce mouvement populaire contre la dictature militaire a causé deux cents morts selon les autorités, plusieurs milliers selon les organisations de défense des droits de l'homme. En 2021, Han Kang poursuit son travail d'exploration de la mémoire traumatique de son pays avec *Impossibles adieux*. Le soulèvement de Jeju, en 1948-1949, sert de toile de fond à son intrigue. Il s'agit de l'un des pires massacres que la Corée du Sud ait connus : 30 000 civils assassinés parce que communistes.

Le jury de l'Académie suédoise a salué Han Kang pour « *sa prose poétique intense qui affronte les traumatismes historiques et expose la fragilité humaine* ». L'œuvre de Han Kang devrait connaître un nouveau destin. Pour mémoire, J.M.G. Le Clézio a multiplié ses ventes par six après l'attribution du Nobel en 2008 ; Annie Ernaux par dix, dans la semaine suivant l'annonce du prix. ■

Gladys Marivat



AMÉLIE DE

BOURBON PARME

L'ascension

Sous le règne des Borgia, dans une Rome devenue capitale du vice et de la dépravation, le destin exceptionnel d'un homme appelé à devenir pape.
Dans ce nouveau tome des Trafiquants d'éternité, *Amélie de Bourbon Parme poursuit le portrait éblouissant d'Alessandro Farnese au cœur d'une Renaissance italienne tourmentée par la peur du Jugement dernier mais dont va émerger notre modernité.*

« Le deuxième volet de cette trilogie est absolument somptueux ! Une plongée dans l'Italie de la Renaissance. Magnifiquement écrit, c'est un incontournable si vous aimez l'Histoire et les grandes sagas historiques. »
Gérard Collard, *Sud radio*

« Un roman d'aventures virevoltant, servi par une plume virtuose. »
Guyonne de Montjou, *Le Figaro Magazine*

nrf

« Les hommes devraient apprendre à se glisser dans la peau des femmes »

Le Vertige MeToo, de l'essayiste, journaliste et réalisatrice Caroline Fourest, est l'un des grands succès du moment. Mais a soulevé beaucoup de polémiques. Pas facile d'avancer une exigence de « nuance » sur un sujet aussi glissant, que l'autrice tente tout de même de faire sortir de l'arbitraire.

Dans _Le Vertige MeToo_, vous saluez l'apparition de ce mouvement de libération de la parole des femmes mais dénoncez son évolution en _« Comité de salut public »_. Vous êtes MeToo mais pas BalanceTonPorc, c'est cela ?

Caroline Fourest. Je suis à 100 % MeToo et, contrairement à certaines autrices, je défends aussi le droit au « nommer pour faire honte ». J'y ajoute seulement une condition de proportionnalité. Par exemple, quand le nom d'Éric Brion, l'ex-patron de la chaîne Equidia, a été balancé dans la foulée de l'affaire Weinstein, beaucoup ont cru qu'il avait harcelé celle qui l'a nommé en tant que collègue ou supérieur. La meute des réseaux s'est jetée sur lui, il a perdu son travail, sa femme et a dû raser les murs pendant des années… Avant qu'on ne réalise qu'il n'était ni un collègue ni un supérieur, mais une simple connaissance qui avait tenu à son accusatrice des propos graveleux, pathétiques même, en soirée sous l'effet de l'alcool, dont il s'était excusé le lendemain ! En même temps, BalanceTonPorc a permis à plusieurs victimes de leur donner le courage de nommer Tariq Ramadan. Avant MeToo, lorsque j'avais présenté l'une d'elles à un magistrat, elle avait été menacée et avait dû renoncer à porter plainte.

Mais vous « balancez » également par instants, comme lorsque vous vous en prenez longuement à l'engagement politique d'Adèle Haenel…

C.F. Quand on voit les dégâts provoqués par la vague dans le milieu du cinéma, on est bien obligé d'interroger le rôle de procureur public que confère le statut de victime, avec tout ce qu'il implique d'emportement possible. J'ai admiré Adèle Haenel comme actrice, je trouve courageux qu'elle ait raconté la façon dont elle vécut

l'emprise de Christophe Ruggia. Mais quand elle traite tout le gouvernement de *« violeurs »* ou quitte le cinéma en le décrivant comme un monstre capitalistique, raciste et *« écocide »*, je suggère simplement qu'on ne peut pas comprendre d'où elle parle sans rappeler qu'elle milite aujourd'hui à Révolution permanente, un groupe extrémiste. C'est tout.

Vous soutenez que certaines affaires se situent dans une « zone grise », où il est difficile de démêler les responsabilités de chacun…

C.F. Même la justice, malgré ses enquêtes, n'y arrive pas toujours dans ces cas-là ! Et je ne prétends pas donner de mode d'emploi universel, je partage juste des doutes. Car il existe bien une « zone grise », celle des rapports de séduction. Et je souhaite bien sûr que les hommes profitent de leur peur actuelle d'être accusés pour se remettre en question et apprendre à se glisser dans la peau des femmes – histoire de mieux rechercher les signes d'un vrai consentement et de cesser de croire qu'une femme qui ne dit pas « non » dit forcément « oui ».

Quel serait le principe à suivre pour défendre les personnes en butte à ces atteintes en évitant les fausses accusations – pour être « juste » ?

C.F. Quand une victime parle, on doit l'écouter sans jamais remettre en question ni son ressenti ni sa vérité. En revanche, au moment de nommer l'accusé, il est impératif de se demander si les faits reprochés sont isolés ou répétés, si la victime a le moindre intérêt à accuser et si l'accusé représente un danger pour autrui au point qu'il faille l'écarter. Ce n'est pas nécessairement un prédateur qui mérite d'être exposé sur la place publique, peut-être juste à recadrer sur son lieu de travail ou dans son cercle amical. Une offense sexuelle n'est pas une violence sexuelle. Et cette différence valide dans la vie courante doit l'être aussi sur les réseaux sociaux et dans la presse. Bref, le principe est simple : toujours réagir, mais de façon graduée. ■

Propos recueillis par Patrice Bollon

EXTRAIT

LE VERTIGE METOO. TROUVER L'ÉQUILIBRE APRÈS LA NOUVELLE RÉVOLUTION SEXUELLE
CAROLINE FOUREST
336 P., GRASSET, 22 €

SÉBASTIEN LEBAN POUR LE POINT/GRASSET

Penser par nature

Partant de sa propre expérience, Gaspard Kœnig relève le lien ténu qui unit les philosophes à la terre.

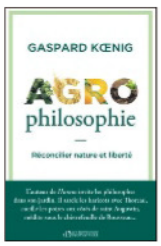
« *Il faut cultiver son jardin* » : tous les lecteurs de *Candide*, du plus attentif au plus étourdi, ont retenu la morale sur laquelle s'achève le voyage initiatique du personnage éponyme dans le conte de Voltaire. Qu'on en fasse une lecture métaphorique ou qu'on la prenne au pied de la lettre, la recommandation peut sembler frappée au coin du bon sens – elle n'en demeure pas moins désespérément vague. Comment sommes-nous censés nous y prendre, exactement, pour cultiver ? Il ne suffit pas d'avoir un jardin pour avoir la main verte : encore faut-il que l'humus fasse sens, que le coup de bêche s'éclaire d'une connaissance du terrain.

Dans *Agrophilosophie*, Gaspard Kœnig, qui était parti à la recherche d'une telle

ÉLODIE GRÉGOIRE/L'OBSERVATOIRE

philosophie de l'agriculture, avoue avoir fait chou blanc. Il constate, non sans surprise, que les philosophes semblent s'être « *davantage préoccupés du ciel que du sol* », au point de regarder la terre de haut, célébrant des yeux son double éthéré sans daigner se retrousser les manches. Les mains d'Heidegger, contrairement aux souliers peints par Van Gogh qui ont inspiré ses envolées agrophiles, restent immaculées. Nos penseurs seraient-ils donc hors-sol ? Bien au contraire. Ce qui pense, comme ce qui pousse, prend racine dans un terreau : « *La manière dont on se comporte avec la nature, dont on la met en culture, reflète et même explique une certaine vision du monde* […]. *Dis-moi comment tu cultives ton jardin, je te dirai qui tu es.* » S'ils n'ont pas pris la peine de penser la transformation de la nature par le travail, les philosophes n'en ont pas moins semé dans leurs œuvres, au détour d'une page, des instants où une cueillette, une promenade champêtre ou une observation sylvestre témoignent d'un rapport à la nature susceptible d'alimenter une réflexion agrophilosophique. C'est cette réflexion que l'auteur du roman *Humus* (prix Interallié l'an passé), inspiré par les fruits de son labeur sur son propre lopin de terre, se propose d'esquisser. ■

Marylin Maeso



AGROPHILOSOPHIE. RÉCONCILIER NATURE ET LIBERTÉ
GASPARD KOENIG
336 P., L'OBSERVATOIRE, 23 €

© Barral / Dargaud (2024)

LE PORTRAIT TOUCHANT D'UN DES PLUS GRANDS ÉCRIVAINS DU XXE SIÈCLE, ENTRE ENQUÊTE JOURNALISTIQUE À LA *CITIZEN KANE* ET RÉCIT INTIMISTE.

Novembre 1935. Pessoa vit ses derniers jours. Simão Cerdeira, jeune pigiste au Diario de Lisboa, est chargé de rédiger la nécrologie de cet écrivain dont il ignore tout, si ce n'est que son dernier ouvrage, *Mensagem*, a reçu le prix de poésie. L'apprenti journaliste va méticuleusement remonter la piste, interrogeant les principaux témoins de l'existence de ce personnage énigmatique.

En parallèle, Pessoa prépare sa sortie. Aura-t-il le temps d'achever ce « Livre de l'inquiétude » qui lui tient tant à cœur, basé sur les confidences de son ami Bernardo Soares ?

« UN RÉCIT PASSIONNANT. » LIRE magazine

AU RAYON BANDE DESSINÉE DARGAUD

(Cul)ture du kitsch

Féministe convaincue, Camille Emmanuelle casse volontiers certains codes de la romance érotique, invitant le lecteur à se questionner sur la *dark romance*, le nouveau genre littéraire en vogue.

Scénariste, écrivaine et journaliste spécialisée dans les questions liées à la sexualité, c'est sans surprise que Camille Emmanuelle s'interroge : « *Si l'on m'avait demandé d'écrire de la* dark romance, *quelle aurait été ma réaction ?* » Après quelques années passées à écrire de la *new romance* sous pseudonyme pour arrondir ses fins de mois, l'autrice raccroche définitivement. C'est empreint d'une fausse naïveté que ce questionnement constitue l'un des points de départ de l'écriture de *Cucul*. Son personnage principal, Marie, est professeure de français contractuelle. Lorsqu'on lui propose de travailler pour la maison d'édition « *Sensuelle* » afin d'y écrire des romances, elle accepte sans sourciller pour les mêmes raisons que l'autrice du livre quelques années auparavant. Marie devient Eva M. Becker, une « *journaliste people vivant entre Paris et L.A.* » – la précarité professorale n'est pas assez vendeuse pour faire rêver les lectrices. Si cela provoque l'effet escompté, toutes les cartes sont rebattues le matin où son éditrice lui impose d'écrire de la *dark romance*, un genre dans lequel passion rime avec violence. Pour elle, une chose est certaine : la *new romance* regorge déjà de fantasmes stéréotypés, pourquoi pousser le vice encore plus loin ? En décidant de tuer James, le Don Juan richissime et imbuvable de son roman (asphyxié par un roulé-saucisse), la jeune écrivaine est encore loin de se douter qu'il apparaîtrait en chair et en os, le lendemain, dans son salon. Pire encore, qu'il faudrait le supporter un mois entier avant de le voir repartir dans son monde de papier, à condition de terminer l'écriture du chapitre. Cohabiter avec un personnage de *new romance* inadapté au monde contemporain, loin d'une société qui encense les femmes passives, ce n'est pas une mince affaire.

« L'HYPOCRISIE FÉMINISTE »

Six ouvrages jalonnent déjà la bibliographie de l'autrice, allant de l'essai (*Sexpowerment*) au roman *young adult* (*Le Goût du baiser*). Imaginer l'intrigue de *Cucul* à travers la comédie était cependant indispensable. « *Je voulais en faire un sujet drôle, car j'aime tourner en dérision les choses qui m'inquiètent dans la vie de tous les jours* », confie-t-elle. En créant une véritable mise en abyme entre son personnage écrivain et elle-même, la question de la responsabilité de l'auteur face à son lectorat s'esquisse à travers chaque phrase. « *Nous ne lisons pas les choses de la même façon à 15 ans ou à 30 ans. Je dirais même, dans mon cas personnel, que j'ai été bien plus impactée par mes lectures d'adolescence que par ce que je peux lire aujourd'hui.* » Marie, tout juste trentenaire, devient alors le personnage universel des femmes coincées entre deux générations, à la fois bercées dans le patriarcat et l'ère progressiste. Au-delà, Camille Emmanuelle tend à balayer « *l'hypocrisie féministe* » qui jalonne cet entre-deux. « *Nous ne sortons pas du ventre de notre mère en brandissant Simone de Beauvoir ! Mon héroïne cherche des réponses à ses propres questionnements, elle tend la main à son lecteur pour l'inviter à faire de même.* » C'est donc en Marie Shelley que son personnage – cocassement éponyme – se change, construisant sa créature de toutes pièces : un mâle alpha teinté de condescendance, persuadé qu'aucune femme ne lui résiste. Une expérience de vie plus vraie que nature, portée par une confrontation inévitable. ■ **Marie Jouvin**

CUCUL
CAMILLE EMMANUELLE
304 P., SEUIL/VERSO, 19,50 €

MARIE ROUGE/VERSO

La sale tête de l'emploi

Se tuer au labeur serait une garantie de bonheur. Le philosophe Frédéric Schiffter remet les pendules à l'heure dans un *« indispensable précis »*, à éloigner des salariés…

Les discours sur la « valeur travail » vous exaspèrent ? L'épanouissement professionnel vous semble être une contradiction dans les termes ? Cet *Indispensable précis de détestation du travail* signé Frédéric Schiffter est pour vous. Comme l'indique le titre, Schiffter déteste le travail, et ce qui va avec : l'entreprise, les patrons, la convivialité professionnelle, les négociations salariales. Lecteur invétéré du *Capital*, il reste fidèle aux vieux concepts d'aliénation et d'exploitation ; une inspiration à laquelle il mêle un peu d'anarchisme révolutionnaire et une bonne dose de culture antique, avec la référence aux philosophes classiques et à l'*otium*, *« ce désœuvrement qu'ils distinguaient de l'agitation laborieuse et mercantile, le* negotium ». Qu'on approuve ou non ses postures de dandy éloigné des affaires, on ne peut qu'être séduit par son sens de la formule et par l'humour grinçant de ses définitions. La boîte ? *« Parfaite métaphore pour décrire un endroit fermé assombri par l'ennui. »* L'*open space* ? *« Lieu irrespirable, décoré de plantes vertes et de chromos publicitaires. »* Le distanciel ? *« Travailler en présentiel signifie souffrir au bureau, travailler en distanciel signifie transférer cette souffrance à son domicile. »* Logiquement, Schiffter conclut par une apologie du chômage volontaire, assurant d'ailleurs que *« le parasitisme social est un art de vivre exigeant qui suppose un talent supérieur à bien des qualifications professionnelles »*… Faut-il s'attendre en cas de succès du livre à une épidémie de démissions ? Les démissionnaires, ricane Schiffter, ont simplement entendu une voix intérieure leur crier en latin : *Circum consummavit* ! Fini le cirque ! *« Les mots mêmes du gladiateur Spartacus le jour où il entraîna ses compagnons dans la révolte. »* ■ **Bernard Quiriny**

INDISPENSABLE PRÉCIS DE DÉTESTATION DU TRAVAIL
FRÉDÉRIC SCHIFFTER
128 P., LE DILETTANTE, 16 €

Contes à rebours

L'édition a trouvé l'équivalent en librairies des téléfilms de Noël et des calendriers de l'Avent. Notre chroniqueur rêverait-il d'avoir de tels objets dans sa hotte ?

À l'équinoxe d'automne, les grandes surfaces nous harcèlent avec squelettes mochards et spectres d'Halloween. Sitôt passé la Toussaint, on nous inonde de guirlandes et de Pères Noël. Dès la mi-novembre, les galettes des rois déboulent chez nos mitrons, avec une insistance qui fait fi de tout consentement. Puis tout cela dégueulera d'œufs de Pâques et autres lapins cacaotés…

On aura beau se rêver laïque et républicain, les stigmates de la culture judéo-chrétienne ont le cuir solide dans nos habitudes commerciales. Et voilà que l'édition s'en mêle ! Vous rappelez-vous ces calendriers vendus aux caisses des maisons de la presse d'antan ? Du 1er au 25 décembre, on y ouvrait chaque jour une fenêtre de papier. Il y a quarante ans, on découvrait une figure biblique, un ange, un santon ; aujourd'hui, on trouve un artefact Kinder ou *One Piece*.

Mais il existe désormais des « romans de l'Avent »… Afin de (re)donner le goût de la lecture à un public en mal de défis, d'astucieux éditeurs ont mitonné des intrigues fractionnées en vingt-cinq chapitres, que l'on déguste quotidiennement, avant de se brosser les dents. C'est même la spécialité des éditions Auzou, qui font neiger ces ouvrages dès la fin septembre : *Secret Santa*, *Un cœur pour Noël*, *Le Noël des animaux*… Il y en a pour tous les âges.

À mi-chemin des Harlequin de grand-maman et des modernes *feel good* pour leurs petites-filles, on y tricote des tranches de vie sucraillonnes où les fleurs bleues (douces amourettes de Noël) poussent dans les champs de la générosité (on bosse dans des « assos ») et du suspense médical (la transplantation cardiaque à l'épreuve du grand amour). Comme l'annonce la quatrième de couverture de *Bûche glacée et Cœurs fondants* (Nathan) : *« Si vous pleurez (de rire), ça ne sera pas la faute des oignons ! »* Ebenezer Scrooge n'aurait pas dit mieux. ■ **Nicolas d'Estienne d'Orves**

DR/LA DILETTANTE

Amoureux de la langue, de A à Z

« La vieille dame du Quai Conti » fait sa révolution. Parallèlement à la sortie du dernier tome de sa 9e édition, le *Dictionnaire de l'Académie française* va être déployé dans un nouveau portail numérique riche d'une multitude de contenus à portée de clics. Une œuvre de très longue haleine et un défi au temps.

Roulement de tambours à venir, rive gauche, au bord de la Seine, le jeudi 7 novembre. Sous la coupole de l'Institut de France est programmée la remise officielle du tome 4 du *Dictionnaire de l'Académie française* à son protecteur, à savoir le président de la République. Lancée en 1986 sous l'impulsion de Maurice Druon, secrétaire perpétuel, la 9e édition est enfin achevée. Au même moment, la version numérique de ce *Dictionnaire* multiséculaire, disponible gratuitement depuis 2019, comprendra l'intégralité des neuf éditions et des contenus à foison, notamment la rubrique « Dire, ne pas dire ». De 32 000 mots dans l'édition précédente parue en 1935 et qui fut bouclée en trois petites années, la nouvelle passe, d'un saut de géant, à 55 000. Débutant à la lettre R, ce tome ultime se clôt sur l'interjection « Zzz ! », du souffle d'un dormeur ou d'un bourdonnement d'insecte.

UNE ŒUVRE CARDINALE, MIROIR DE NOTRE ÉPOQUE

Inscrite dans ses statuts originels, la réalisation d'un dictionnaire fait partie des missions de l'Académie. Son fonctionnement spécifique, sa lente élaboration et l'absence de contraintes de rentabilité alimentent, du côté des esprits moqueurs, la « légende folklorique de l'institution », dit-on, au même titre que l'habit vert. Les coulisses de cette entreprise cardinale démentent ce jugement expéditif. Pas moins de treize collaborateurs s'activent autour de Florence Monier, agrégée de lettres modernes engagée il y a vingt ans, et aujourd'hui responsable du Service du Dictionnaire. « *Quand je suis arrivée, le travail portait sur la lettre O.* » La majorité des rédacteurs, chargés des recherches et de la rédaction des articles, sont eux aussi agrégés. L'une d'entre eux, spécialisée en sciences de la vie et de la terre, couvre les domaines scientifiques dont les termes, apparus à cause des progrès, forment le gros des bataillons de mots nouveaux depuis la dernière édition du *Dictionnaire*, qui est conçu comme un dictionnaire d'usage. Il reflète les mots de notre vie, miroir d'une époque.

Chaque jeudi matin, Florence Monier, également secrétaire de la Commission du Dictionnaire, assiste à ces séances de trois heures réunissant quelques académiciens dans la salle Jacqueline-de-Romilly, sous la présidence d'Amin Maalouf, le secrétaire perpétuel. Le médiéviste Michel Zink et l'historien Pascal Ory ont récemment rejoint la Commission, forte actuellement de dix membres. Ceux-ci examinent en première lecture les textes préparatoires des articles, tandis qu'en séance plénière, l'après-midi, l'ensemble des membres de la Compagnie étudie une autre partie du *Dictionnaire*. « *C'est un système à deux vitesses,* explique Florence Monier. *Les articles contiennent des exemples de la langue courante. Nous vérifions tout ce qu'on écrit, en sollicitant des experts. Chaque mot nécessite un travail d'enquête auprès de gens de métiers. On s'adresse par exemple à un menuisier, à un boucher.* » Des mots ont donné lieu à beaucoup d'allers et retours. Ainsi « tragédie », « comédie » « vaudeville », « rime », sur lesquels l'Académie est attendue au tournant. L'entrée « Vérité » a eu plus de cinq versions. Le philosophe Jean-Luc Marion l'avait beaucoup approfondie. Pascal Ory précise la particularité du labeur des immortels : « *Nous sommes une société savante composée d'amateurs amoureux de la langue et nous avons pris notre temps. L'Académie n'est pas une société commerciale.* » Il est vrai qu'en matière de rapport de l'être humain à la longévité, ses membres savent de quoi ils parlent ! ■

Olivier Cariguel

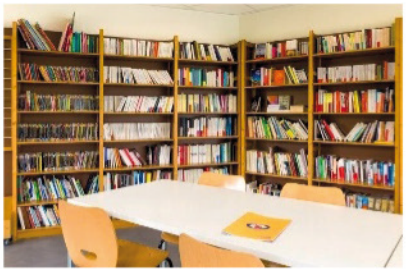
DICTIONNAIRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE, 9e ÉDITION. TOME IV. R-ZZZ
COLLECTIF
800 P., FAYARD, 100 €.
EN LIBRAIRIES
LE 13 NOVEMBRE.

CERISEX/WIKIMEDIA COMMONS

Sur le métier remettez votre ouvrage

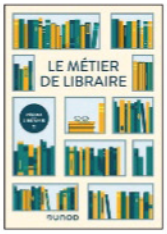
Le Métier de libraire nous donne l'occasion de découvrir ce mois-ci non pas une librairie, mais une association à l'origine de cette publication remise au goût du jour. Qui vous dit tout sur les savoir-faire à maîtriser.

Libraire, c'est un métier, une vocation, voire une identité. Depuis 1978, c'est aussi le titre d'un livre, qui vient d'être réédité : *Le Métier de libraire*. De sa publication initiale jusqu'à sa dernière actualisation (en 2005), il a eu pour auteur Michel Ollendorff, le créateur de ce qui est aujourd'hui L'École de la librairie, une structure dont il a été le premier directeur. Et qui, justement, a coordonné la nouvelle mouture de l'ouvrage. C'est en 1972 qu'est née l'Association de formation de la librairie (ASFODEL), de la volonté du Cercle de la librairie (syndicat patronal de la profession) de disposer d'un organisme de formation. Après avoir connu plusieurs noms, elle est devenue L'École de la librairie en 2020, en même temps que ses actuels locaux à Maisons-Alfort (Val-de-Marne). Association loi 1901, elle est le principal organisme de formation dans ce secteur professionnel. Elle compte « *une grosse douzaine de permanents, qui sont salariés, et une cinquantaine de formateurs et de formatrices qui sont là presque tous les jours* », précise Jean-Christophe Millois, en poste depuis six ans en tant que responsable pédagogique. Ici, on propose des « *formations pour devenir libraire ou pour renforcer des compétences,* poursuit-il, *soit en formation initiale – pour des jeunes mais aussi pour des gens plus âgés qui veulent changer de voie – ou bien pour des libraires qui sont déjà en poste mais désirent acquérir d'autres expertises* ».



L'ÉCOLE DE LA LIBRAIRIE

Chiffres, ratios, données, mais aussi schémas, fiches, et diagrammes abondent au fil des 350 pages du *Métier de libraire*. Il s'agissait d'actualiser un ouvrage déjà ancien, de le resituer dans un contexte présent et prégnant, actant notamment, selon Jean-Christophe Millois, que « *le covid a bougé la sociologie des Français et des Françaises* ». « *Mécaniquement, ça a changé le paysage des librairies. Beaucoup, en centre-ville, se sont consolidées, mais il y a eu aussi nombre de créations et notamment dans les banlieues.* » Il fallait intégrer la situation inédite vécue par le secteur en 2020-2021. De plus, l'ouvrage fait un tour de l'histoire comme de la géographie du « commerce de livres », et étudie l'organisation des rayons, les ventes de chaque genre littéraire, les disparitions sociologico-géographiques françaises, et les extensions du domaine de la gestion. Un ouvrage sur… le métier ! ■ **Hubert Artus**



LE MÉTIER DE LIBRAIRE
L'ÉCOLE DE LA LIBRAIRIE (COLLECTIF)
352 P., DUNOD, 27 €
lecoledelalibrairie.fr

« Ma mission était de porter la voix de Jean-Claude Grumberg au cinéma »

Plutôt adepte des comédies, Michel Hazanavicius change totalement de registre : avec *La Plus Précieuses des Marchandises,* tiré d'un livre de Jean-Claude Grumberg, il réalise un film d'animation émouvant et humaniste. Surprise : il y tient la caméra… et le crayon.

Comment en êtes-vous arrivé à adapter ce conte de Jean-Claude Grumberg, *La Plus Précieuse des Marchandises* ?

Michel Hazanavicius. Jean-Claude Grumberg est le meilleur ami de mes parents depuis qu'ils ont 15 ans. J'ai toujours entendu sa parole avec laquelle je me sens en sécurité : il n'y a ni trop de pathos ni prise d'otage. Donc, il écrit ce livre et l'envoie à Robert Guédiguian en lui demandant s'il y a matière à un film. Robert adore le texte mais avoue ne pas savoir quoi en faire. Il le donne au producteur Patrick Sobelman, qui convainc StudioCanal d'entrer dans l'affaire et, quand le projet prend forme, Jean-Claude souffle mon nom. Et ajoute : *« Et en plus il dessine »…*

Ce que personne ne sait ?

M. H. Je dessine depuis que j'ai 10 ans mais je n'ai jamais rien montré. Pour moi, c'est une activité très intime qui s'apparente à de la méditation. Je dessine surtout des visages, des gueules, des gens, des êtres humains. Pas de décors, pas de paysages. Imaginer une bande dessinée par exemple, c'est forcément s'adresser à quelqu'un. Moi, je ne m'adresse à personne. À tel point que je mettais mes dessins dans un coin, sous des factures, et finalement je les jetais. Je fais donc aujourd'hui une sorte de coming out mais rien n'a été facile, d'autant que, lorsque le film est entré en fabrication, je me suis adressé à des dessinateurs, des gens dont c'est le métier. Je suis un dessinateur du dimanche. Mon métier, c'est le cinéma.

Mais vous avez tout de même accepté de réaliser le film et de le dessiner…

M. H. C'est à cause de la distance que nécessite ce genre de récit. Demander à des acteurs de faire semblant d'être dans un train de déportés, c'est très compliqué. La représentation de ce type d'histoire est difficile. Or, un dessin ne fait pas semblant. Un dessin suggère, là où les acteurs imitent. J'ai commencé à travailler avec un coréalisateur mais je ne suis pas très partageur. J'ai besoin de tout décider pour essayer d'apporter de la cohérence au travail. Mais réaliser un film d'animation, c'est un plaisir de marathonien ou du gars qui fait le Tour de France. C'est douloureux et c'est long.

Avez-vous hésité ?

M. H. Le livre m'arrive dans les mains avant qu'il ne soit publié. Je m'étais toujours dit que la Shoah n'était pas mon histoire ; je suis né à la fin des années 1960. Ce n'est pas à moi de la raconter. Le devoir de mémoire, ce n'est pas mon truc. Je ne suis pas prof, je réalise des films. J'ai dit oui quand je me suis rendu compte que Jean-

2020 EX NIHILO/LES COMPAGNONS DU CINEMA/STUDIOCANAL/FRANCE 3 CINEMA/LES FILMS DU FLEUVE

DR

Claude avait mis soixante ans pour écrire cette histoire si simple, si belle, si évidente. Si j'ai tout de même hésité, il a tout débloqué en me disant juste : « *Je voulais raconter cette histoire pour montrer que, même dans cette merde, il peut y avoir un beau geste.* »

Comment s'est passé le travail d'adaptation ?

M. H. La trajectoire du récit est la même. Ma mission était de porter la voix de Jean-Claude Grumberg au cinéma. Quand j'ai lu le livre, j'ai eu immédiatement l'impression de lire un classique. Comme si cette histoire existait avant même d'être écrite. Jean-Claude porte une parole extrêmement apaisée. C'est un film humaniste qui place l'histoire du génocide juif à un niveau beaucoup plus universel. J'ai tout de même changé un aspect du livre en créant un mouvement qui va tout doucement de la fiction vers la réalité. La réalité entre petit à petit dans le conte. Elle commence d'ailleurs par entrer dans l'imaginaire des personnages de fiction, notamment ce bûcheron qui se rend compte qu'il y a des gens dans le train.

Ce film est aussi là pour témoigner…

M. H. J'ai commencé à travailler sur ce film il y a quasiment six ans et, depuis, la situation a beaucoup changé. Mais le film n'est pas du tout une réponse à ce qui se passe maintenant. Cela dit, beaucoup de profs que je rencontre veulent s'en emparer. Ils veulent en faire moins un outil pédagogique qu'une porte d'entrée. Les gamins, aujourd'hui, sont très loin de cette histoire. Il n'y a plus de sacralisation de la période de la déportation. Il ne faut pas s'en lamenter, c'est normal. Cette époque entre dans la grande Histoire. Je n'ai jamais eu de rapport sacré à l'affaire Dreyfus ou à la loi de 1905 ; c'est exactement la même chose. En revanche, la loi de 1905 continue de faire son travail d'une certaine manière. La seule question qui vaille, c'est comment raconter cette période aux enfants et aux ados ? On ne peut pas se lamenter qu'ils ne s'y intéressent pas et ne pas vouloir changer la manière de raconter. C'est ce qui est fort dans le livre : Grumberg a changé et s'écarte du diktat lanzmannien qui a été très pertinent pendant très longtemps. Il va maintenant rester deux choses : l'étude des historiens, un peu froide car basée sur des documents, et la fiction. En l'occurrence, ce n'est pas un film sur la Shoah, ni même sur le génocide. C'est un film sur les Justes qui, pour moi, sont les figures les plus émouvantes. ■

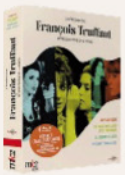
Propos recueillis par Éric Libiot

→ **La Plus Précieuse des Marchandises,** de Michel Hazanavicius, avec les voix de Jean-Louis Trintignant, Dominique Blanc, Denis Podalydès. En salles le 20 novembre.

DVD

LE COMTE DE MONTE-CRISTO
MATTHIEU DELAPORTE, ALEXANDRE DE LA PATELLIÈRE
(PATHÉ)

→ **C'est une belle réussite et un immense succès en salles : l'adaptation du roman de Dumas par Matthieu Delaporte et Alexandre de La Patellière avec Pierre Niney dans le double rôle Dantès/Monte Cristo. Les réalisateurs et scénaristes ont insisté avec intelligence sur la mise en scène de la vengeance revue comme une pièce de théâtre. Un film français ambitieux et populaire. Ce n'est pas si fréquent.** **Éric Libiot**



5 HÉROÏNES DE FRANÇOIS TRUFFAUT
FRANÇOIS TRUFFAUT
(CARLOTTA)

→ **Un beau coffret comptant quatre films de l'un des cinéastes français les plus attachés à la chose écrite. Deux de ces films sont d'ailleurs des adaptations littéraires : *Les Deux Anglaises et le Continent* d'après Henri-Pierre Roché, et *Vivement dimanche !*, son dernier film, d'après Charles Williams. Et autres merveilles en plus : *La Peau douce* et *La Femme d'à côté*.** **E.L.**

LIVRE

L'EFFET MAGNANI
MIKAËL HIRSCH
(LE DILETTANTE)

→ **Qu'y a-t-il de plus beau que la réalité, si ce n'est la fiction qui vient la bousculer ? Dans *L'Effet Magnani*, Mikaël Hirsch s'inspire de la phrase de Youri Gagarine alors blotti dans la capsule Vostok : *« Je salue la fraternité des hommes, le monde des arts et Anna Magnani. »* Ces mots suffisent à Hirsch pour se demander comment l'actrice Magnani et Gagarine se sont rencontrés. Et pourquoi. Suit un formidable roman enquête sur le cinéma, la célébrité, la propagande, qui tente de répondre à toutes ces questions non sans quelques échappées fictionnelles. Jusqu'au moment où tout est remis en question… Le romancier s'interroge alors, avec innocence et humour, sur son propre récit. Vertigineux, passionnant.** **E.L.**

D'une métamorphose à l'autre

***Kafka, le dernier été* revient sur la rencontre déterminante de Franz Kafka, à la fin de sa vie, avec la jeune Dora Diamant.**

De Franz Kafka, on a spontanément une image quelque peu crépusculaire, les images du *Procès*, de *La Métamorphose*, du *Château* ou du *Journal* nous revenant en tête. Non sans audace, l'Allemand Michael Kumpfmüller nous avait montré un autre visage, plus « solaire » de l'écrivain tchèque avec son roman *La Splendeur de la vie*, sur la passion entre ce dernier et Dora Diamant. Une jeune femme, militante juive communiste, qu'il rencontra en juillet 1923 alors qu'il était atteint de tuberculose et profondément dépressif. De quoi lui redonner le désir de vivre, d'écrire, et de profiter d'une vie dont la fin se rapproche à grands pas. Quelle place Max Brod aura-t-il dans la légende de l'homme de *La Colonie pénitentiaire* ? C'est cette histoire qui est aujourd'hui transposée dans *Kafka, le dernier été*. Certains seront sans doute étonnés du parti pris des cinéastes Georg Mass et Judith Kaufmann, fuyant la noirceur du sujet pour mettre un peu de clarté, gommant certains aspects de l'Histoire et jouant même parfois la carte de la romance. Cela pourra décontenancer les admirateurs. Mais ceux-ci peuvent aussi se laisser porter, décider d'accepter ce regard différent sur l'auteur et son œuvre et admirer la prestation des comédiens, Sabin Tambrea et Henriette Confurius, formidables Franz et Dora. Un bon moyen de faire découvrir Kafka à un jeune public ? ■ **Baptiste Liger**

(En salles le 20 novembre)

Harcèlement face caméra

L'expression MeToo n'existait pas encore, mais le sujet était déjà là. Basé sur l'ouvrage éponyme de Juan José Millás, *L'Affaire Nevenka* revient sur le combat judiciaire d'une jeune conseillère municipale, harcelée à la fin des années 1990, par le charismatique (et manipulateur) maire de sa ville. De cette affaire qui défraya la chronique en Espagne, la réalisatrice Icíar Bollaín tire un film dossier efficace et soigné (notamment la photographie), mais qui n'évite pas un côté trop programmatique et démonstratif. Malgré tout, le film tient grâce à sa manière de décrire certains comportements, les regards portés sur l'héroïne (remarquablement campée par Mireia Oriol) et l'engrenage dans lequel celle-ci est enfermée. ■ **B.L.**

(En salles le 6 novembre)

ET AUSSI…

Vilain petit canard de la galaxie Marvel (avec deux premiers volets bien ratés), Venom revient avec *The Last Dance*. L'occasion de se réconcilier avec les fans ou d'enfoncer le clou ? (30/10). Le couple star de *Forrest Gump,* Tom Hanks-Robin Wright, se retrouve sous la caméra de Robert Zemeckis pour *Here. Les plus belles années de notre vie*. Soit un long plan-séquence traversant l'Histoire, inspiré par le roman graphique de Richard McGuire *Ici*, salué par le Fauve d'or à Angoulême en 2016 (6/11). Enfin, sorti en 2019 outre-Rhin, *Le mur qui nous sépare* – tiré d'un récit autobiographique de Katja Hildebrand – sort enfin dans les salles françaises. L'occasion de replonger dans le Berlin divisé des années 1980 (9/11). ■ **B.L.**

MAJESTIC/CHRISTIAN SCHULZ

Le chasseur et la proie

Une adaptation nerveuse et politique des aventures du profiler intrépide Alex Cross, imaginé par James Patterson.

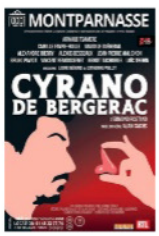
Après *Reacher*, c'est au tour d'un autre enquêteur dur à cuire, issu de la littérature américaine, de faire l'objet d'une série télé diffusée sur la chaîne SVOD Prime Video. Adapté de la série de best-sellers écrits par James Patterson, *Cross* suit les aventures d'Alex Cross, inspecteur de police et fin psychologue dont la ténacité et l'instinct lui permettent d'identifier et de traquer les meurtriers de tout poil. À l'image du « fanboy », un tueur méticuleux et implacable qui choisit ses victimes en fonction de leurs ressemblances physiques avec de célèbres tueurs en série. Plutôt bien troussée, cette première saison installe les fondations de ce qui pourrait bien devenir une série policière on ne peut plus efficace et se pare d'un étonnant discours politique, les premiers épisodes traitant *in fine* du refus des institutions de protéger certains de leurs concitoyens en raison de leur couleur de peau. Impossible de ne pas penser au mouvement Black Lives Matter, dont l'ombre plane comme le rappel constant du caractère systémique de l'Histoire. Révélé par la série *Leverage* et le film *Black Adam*, Aldis Hodge succède à Morgan Freeman et Tyler Perry qui avaient précédemment campé le personnage d'Alex Cross au cinéma. Son interprétation, tout en intériorité et habitée par une violence latente, n'est d'ailleurs pas sans rappeler celle d'Alan Ritchson dans la série *Reacher*. À l'instar de ce dernier, *Cross* mise avant tout sur le charisme de son personnage-titre au point d'excuser les quelques facilités scénaristiques disséminées ici et là. ■ **Ilan Ferry**

(Sur Prime Video à partir du 14 novembre)

Les jeux sont vrais

Sarah Bernhardt et Cyrano de Bergerac sont à l'affiche de pièces où l'authentique le dispute à la simplicité.

Vous aimez le théâtre qui se joue « vrai » ? Dans les décors et costumes de l'époque où se passe son action ? Avec des acteurs aussi habiles qu'habités, ne tirant pas le texte à hue et à dia sous des prétextes de modernisme ou de rajeunissement ? Alors, précipitez-vous au théâtre du Palais-Royal où se donne *L'Extraordinaire Destinée de Sarah Bernhardt*, la nouvelle pièce de Géraldine Martineau, et/ou au Montparnasse qui affiche, avec cran et panache, un *Cyrano de Bergerac* dans une version à peine raccourcie du texte initial d'Emond Rostand. Deux spectacles étant d'indéniables réussites et ayant en outre en commun que tous les comédiens, excepté leurs rôles-titres, endossent chacun plusieurs personnages avec une énergie et une jubilation communicatives.



Au Palais-Royal, Estelle Meyer incarne Sarah Bernhardt *(photo)* et retrace son incroyable parcours, d'interprète bien sûr, mais aussi de patriote et de féministe avide de liberté. Physiquement, la comédienne-chanteuse ne lui ressemble en rien, mais dès sa première réplique, elle la restitue, dans toute sa fougue, sa fantaisie, son impétuosité et son audace. Autour d'elle, saisissante, sept comédiens se partagent avec un égal bonheur les trente-quatre autres rôles de cette comédie biographique et musicale, à la fois exigeante et tout public.

Au Montparnasse, Arnaud Tsamère est Cyrano. Un comédien connu comme humoriste dans la peau du héros tragicomique le plus célèbre de France ? Dès son entrée en scène, l'une des stars de l'émission *On n'demande qu'à en rire* balaie les doutes. Il projette à la fois la drôlerie, l'aura, la mélancolie et l'énergie de son personnage. À ses côtés, dans des décors d'une belle ingéniosité, une troupe de comédiens aguerris, mise en scène avec une efficace simplicité par Alain Sachs. À voir en famille. ■

Dominique Poncet

→ **L'Extraordinaire Destinée de Sarah Bernhardt** de et par Géraldine Martineau. Théâtre du Palais-Royal (Paris 1er), jusqu'au 22 décembre.
→ **Cyrano de Bergerac** d'Edmond Rostand, mise en scène d'Alain Sachs. Théâtre Montparnasse (Paris 14e) jusqu'au 15 décembre.

PRIME VIDEO - FABIENNE RAPPENEAU/PALAIS ROYAL

C'est Noël avant leurre

Le Père Noël comme vous ne l'avez jamais lu : mais gare à vous si Klaus passe dans la cheminée…

« *Il y a quelque chose de pourri au royaume de Grimsvig, et (Santa) Klaus va faire le ménage !* » Cette phrase purement fictive et inspirée de *Last Action Hero* de John McTiernan, pourrait résumer à elle seule *Klaus*, réinvention très personnelle des origines du Père Noël par Grant Morrison et Dan Mora. Avant d'être le personnage débonnaire que nous connaissons tous, le Père Noël se serait donc appelé Klaus (logique !) et aurait exercé la profession de trappeur, de ceux qui affrontent les ours à mains nues avant de les transformer en barbecue ! De retour dans sa ville natale, il découvre que celle-ci est sous le joug d'un tyran ayant privé les habitants de toute joie de vivre et distraction, dont la célèbre fête de Yule, trêve hivernale principalement destinée aux enfants. Guidé par les esprits de la forêt, notre trappeur bodybuildé compte bien faire revivre l'esprit de Yule – alias Noël – dût-il casser quelques bras en chemin ! Faire du Père Noël un super-héros dopé aux hormones de croissance, une idée complètement folle qui aurait pu facilement verser dans la farce lourdingue. C'était sans compter le savoir-faire de Grant Morrison, scénariste extrêmement talentueux à qui l'on doit notamment les excellents *All-Star Superman* et *Wonder Woman. Earth One*. Rompu à l'exercice super-héroïque, il traite ici son sujet avec un premier degré fonctionnant étonnamment bien. À la lisière entre *BRZRKR* (les exactions gores en moins) et *Robin des Bois*, son personnage de Père Noël dur à cuire au passé mystérieux est d'une crédibilité à toute épreuve et parfaitement mis en valeur par le trait de Dan Mora. Proposition atypique et rafraîchissante, *Klaus* sort des sentiers battus et interroge astucieusement la notion de mythe. ■

Ilan Ferry

KLAUS (ID.)
GRANT MORRISON, DAN MORA
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ROYAUME-UNI) PAR PHILIPPE TOUBOUL, 416 P., URBAN COMICS, 19 €. EN LIBRAIRIES LE 8 NOVEMBRE.

• LES CLASSIQUES DE BOLL

TM & © GRANT MORRISON. ALL RIGHTS RESERVED. BOOM ! STUDIOS © 2024 POUR LA VERSION FRANÇAISE – BOLL

“*LE DÉLUGE* DE STEPHEN MARKLEY LE ROMAN LE PLUS AMBITIEUX DE CETTE RENTRÉE.”

Lire Magazine

Essentiel.
À mettre dans le plus grand nombre de mains possibles.
L'Express

Une complexité **fascinante.**
Télérama

Virtuose... **un choc.**
La Vie

À l'image de l'Amérique, **démesuré, addictif.**
Madame Figaro

On arrive au sommet tout transpirant, **le cœur battant.**
Libération

Il faut le lire pour le croire.
Marianne

Une narration **menée tambour battant.**
La Libre

Exceptionnel, **monumental.**
Le Temps

Un narrateur **hors du commun.**
La Tribune Dimanche

Captivant.
Mediapart

Un livre-monde **magistral.**
Le Vif

Noir et fulgurant.
Transfuge

Indispensable.
Le Soir

Généreux en catastrophes, massacres, violences politiques et scènes apocalyptiques, *Le Déluge* se distingue pourtant par son traitement de l'intime et du détail, de la douceur et de l'amertume.
Le Monde des Livres

Illustration couverture : d'après le design de Matt Dorfman, Photo : © bgfoto / iStock ; Illustration fond : © Freepik

ALBIN MICHEL

LE COMPTE INSTAGRAM
julescommecesar
→ Membre fondateur du nouveau média Le Crayon, diffusé sur YouTube et sur les réseaux sociaux, Jules Stimpfling partage sur son compte Instagram des conseils de lecture et des anecdotes littéraires susceptibles d'éclairer l'actualité.

L'APPLICATION
Booklink
→ Lancée par une étudiante auvergnate de seulement 19 ans et inspirée du site de rencontre Tinder, l'application Booklink promet à ses utilisateurs de faciliter et d'optimiser le choix de leurs prochaines lectures en complétant des critères de préférences et en faisant une sélection parmi une liste de candidats potentiels. Bon match.

LE DOCUMENTAIRE
Carson McCullers
→ La collection documentaire « Un peu de littérature » de la plateforme Arte.TV continue à s'étoffer avec un portrait de Carson McCullers (1917-1967), écrivaine du sud profond des États-Unis à qui l'on doit *Le cœur est un chasseur solitaire*. **L.D.**

Une Ambre à soi

Avec « Liste de lecture », son podcast littéraire, Ambre Chalumeau, chroniqueuse culturelle de l'émission *Quotidien*, nous ouvre les portes de sa bibliothèque idéale.

Dans les traces de son père, Laurent Chalumeau, auteur de romans pulps savoureux comme *V.I.P.* (2017) ou *Vice* (2021) et nouvellement chroniqueur du *Masque et la Plume* sur France Inter, Ambre Chalumeau poursuit une belle ascension médiatique placée sous le signe de la littérature. Chroniqueuse culturelle dans l'émission de Yann Barthès, *Quotidien*, qui rassemble chaque soir plus d'un million de téléspectateurs, réalisatrice de documentaires thématiques consacrés aux héros de Goscinny et Uderzo, Astérix et Obélix, ou à l'acteur hollywoodien Tom Cruise, elle profite aujourd'hui de la rentrée littéraire pour élargir sa palette et lancer un podcast consacré à sa première passion : les livres.

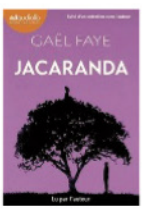
Liste de lecture est une émission bimensuelle d'une quinzaine de minutes dans laquelle la journaliste revient sur un ouvrage culte qui a marqué son époque. Alternant entre les classiques importants et des phénomènes de littérature populaire, au sens le plus noble du terme, évoquant autant *« les sagas médiévales, qu'Hervé Guibert, Annie Ernaux ou John Waters »*, le podcast se veut pop, décomplexé, accessible et bienveillant. Au programme du premier épisode, sorti à la fin du mois de septembre, un livre qui suscita son lot de polémiques, le *Bonjour tristesse* de Françoise Sagan. En mêlant archives, extraits d'interviews, lectures et adresses à l'auditeur, Ambre Chalumeau nous emmène au cœur de la fabrique du premier roman du « charmant petit monstre », chef-d'œuvre qui fête cette année ses 70 ans. Un pilote prometteur comme une invitation réjouissante au plaisir simple de la lecture. ■

Léonard Desbrières

• À ÉCOUTER

SON LIVRE
DE PAULINE CARAYON
PODCAST DU CENTRE NATIONAL DU LIVRE

■ **Depuis trois ans, le podcast du CNL réalisé et animé avec brio par Pauline Carayon propose une immersion dans le monde littéraire. Désormais disponible sur Radio France via son label Savoirs +, ce voyage sonore révèle le processus d'écriture d'auteurs aussi divers que Maylis de Kerangal ou Kevin Lambert, mais permet aussi de découvrir la diversité de la création contemporaine.**



JACARANDA
DE GAËL FAYE
LU PAR L'AUTEUR (AUDIOLIB)

■ **Après *Petit pays*, Gaël Faye revient sur l'histoire tragique du Rwanda. À travers un récit déployé sur quatre générations et le regard de Milan, un garçon de 12 ans qui vit en France, la lecture de l'auteur et musicien retranscrit la sobriété et la puissance de l'écriture. Accompagné d'une musique composée par Samuel Kamanzi, le livre audio comporte également un entretien avec Gaël Faye.**

PROJET ORLOFF
DE BAPTISTE GUITON
SÉRIE AUDIO RÉALISÉE PAR FRANCE CULTURE

■ **Après le succès de sa première saison, qui a cumulé 1,6 million d'écoutes en numérique, le *Projet Orloff* fait son retour. Écrite par Tanguy Blum, Christian Brugerolle et Antoine Piombino, la série à suspense replonge au cœur de la guerre froide et du renseignement. Incarnés par une pléiade d'acteurs, les espions sont plus vrais que nature et rendent la narration haletante.**

Christophe Rioux

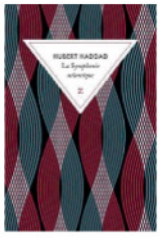
QUOTIDIEN – ARTE

Le violon de son cœur

***La Symphonie atlantique* d'Hubert Haddad nous plonge dans l'univers brutal du Troisième Reich et dans celui d'un enfant qui s'en échappe par la musique.**

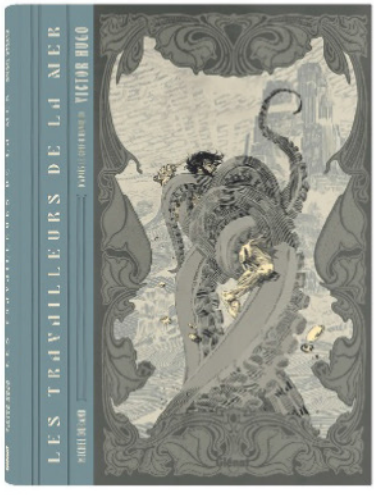
NEMOPERIERSTEFANOVITCH/ZULMA

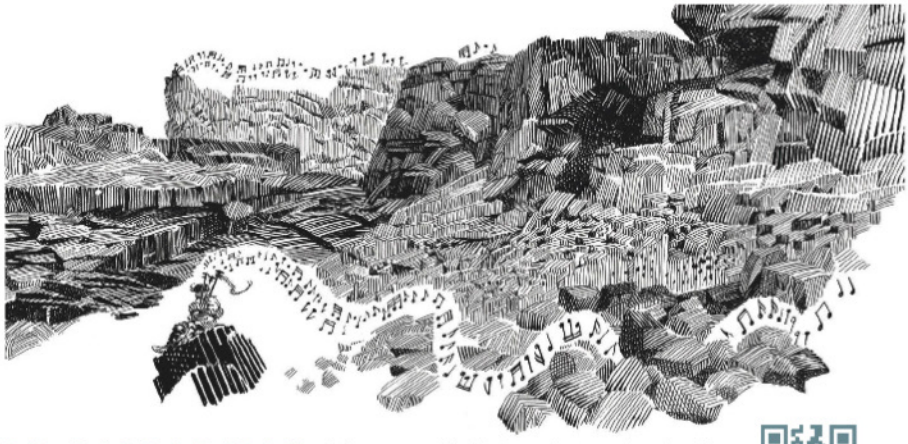
Clemens vit à Ratisbonne, en Bavière, auprès d'une mère adorée mais psychologiquement fragile. Dans l'Allemagne du Troisième Reich, la musique est une échappatoire pour cet enfant rêveur, à l'allure évanescente. Le violon au dos pour sauver un instrument de famille chargé d'histoire, cette figure de l'innocence éprouve son lot de drames et de déplacements liés au déploiement des mesures mortifères du nazisme sur tout le pays. Dans *La Symphonie atlantique*, Hubert Haddad réussit avec brio à tisser un récit captivant qui suit le personnage depuis sa ville d'origine jusqu'aux plages du Débarquement, en laissant flotter un voile de mystère sur la vie intérieure du garçon blond aux yeux bleus, fantasme de la folie aryenne. Le lecteur découvre la sournoiserie et la brutalité d'une société défigurée par le régime nazi qui étend sa main sur toute l'Allemagne, avec de nombreux détails très documentés et amenés sans pesanteur. La superbe langue et la grande élégance de conteur d'Hubert Haddad provoquent une émotion vive, sans aucun artifice. Les descriptions de paysages, très poétiques et d'une grande précision, dressent en creux le portrait contemplatif du personnage avec un parti pris narratif qui nous en apprend infiniment plus à son sujet que n'importe quelle tentative d'analyse psychologique. En guise de leitmotiv parfaitement dosé, la musique et les talents du personnage pour le violon sont évoqués avec une immense pudeur. Au fil de la lecture, Mozart, Mendelssohn ou Bartok sont révélés à Clemens au gré de rencontres avec une série de femmes au caractère sensible et très finement suggéré. Malgré l'intensité du sujet adopté, l'auteur ne cède rien au misérabilisme et à l'attendu dans cette histoire poignante et de grande facture. ■ **Aude Giger**



LA SYMPHONIE ATLANTIQUE
HUBERT HADDAD
224 P., ZULMA, 19,50 €

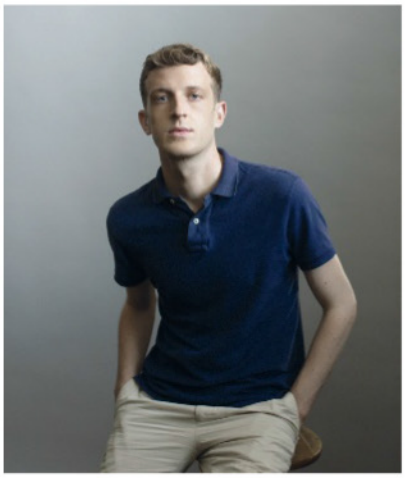
MICHEL DURAND
LES TRAVAILLEURS DE LA MER
UNE MAGISTRALE ADAPTATION DU CÉLÈBRE ROMAN DE VICTOR HUGO





BD DISPONIBLE Découvrez l'artiste qui se cache derrière le dessin prodigieux de cet album !

Glénat
RETROUVEZ NOS CATALOGUES SUR www.glenat.com



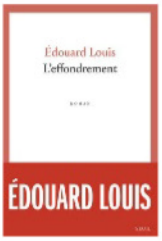
Un roman ne peut-il être qu'un simple procès-verbal du réel?

Dans son dernier ouvrage intitulé *L'Effondrement*, Édouard Louis raconte le destin tragique de son frère, alcoolique. Avec un ton ultra-minimaliste, qui interroge sur ce qui fait littérature.

Dix ans après *En finir avec Eddy Bellegueule*, Édouard Louis est devenu une star internationale des lettres. Mais certains, en France, lui reprochent encore son déterminisme social à la Bourdieu pour les nuls, avec ses personnages reproduisant les clichés de leur milieu d'origine, et son style misérabiliste, vu par les uns comme un acte politique décisif pro-dominés, par d'autres (Philippe Lançon) comme du simple « *kitsch naturaliste tournant au procédé* ». Sur la première critique, *L'Effondrement,* son dernier « roman », ainsi notifié en sous-titre, prend ses distances: le problème, nommé « *Blessure* » avec une majuscule, du grand demi-frère dont Édouard Louis nous conte l'odyssée alcoolisante jusqu'à sa mort prématurée à 38 ans, vient de ce qu'il a des rêves très au-dessus de sa condition, donc, si on suit bien, non déterminés socialement.

Côté style, non seulement Édouard Louis persévère, mais il lance encore plus loin le bouchon. Son dernier opus exploite ce double registre langage popu/références intellos devenu son image de marque et, il faut le reconnaître, ici fort maîtrisé. Mais, pour le reste, à part quelques rarissimes notations vaguement « hantées » qui clignotent de temps à autre, tout ici est d'un terne achevé: non pas même un océan, mais une mare stagnante de banalités. C'est d'un vide travaillé, mais à quel dessein? Et par quoi peut-on être ému de cette enfilade de scènes standards où l'auteur balade son « héros »? Le minimalisme est ici tellement poussé qu'il confine au néant. On n'a alors qu'une envie: se replonger dans *La Solitude du coureur de fond* d'Alan Sillitoe. On y retrouve le peuple, mais pas désincarné, et le sens: bref, de l'écriture, qui lève le voile sur une réalité cachée. Rien à voir avec ce muet *Effondrement* au titre résonnant comme l'aveu d'une panne de son auteur. ■

Patrice Bollon



L'EFFONDREMENT
ÉDOUARD LOUIS
240 P., SEUIL, 20 €

Peut-on se projeter dans l'histoire de ses ancêtres?

Pierre Bayard a remonté le temps pour rencontrer son aïeul, un chevalier du Moyen Âge dont il tente de saisir la psyché.

Dès les premières pages, on reconnaît la finesse de Pierre Bayard, la critique documentée, le sourire de connivence caché dans chaque page. Après *Aurais-je été résistant ou bourreau?* et *Aurais-je sauvé Geneviève Dixmer?,* le psychanalyste et professeur de littérature poursuit ses « expériences de pensée » en se mettant à la place de son illustre aïeul: le chevalier Bayard, que son cœur chrétien n'a pas empêché d'occire des centaines de semblables pendant les sept guerres d'Italie (1494-1559).

Anticipant le reproche d'anachronisme, Pierre Bayard défend son approche « *fixiste* ». Selon lui, depuis les premiers textes écrits, l'être humain est psychiquement stable. Bref, rien ne l'empêche de s'imaginer en homme du Moyen Âge. Encore moins d'« *interpoler* », c'est-à-dire de réécrire partiellement son histoire, comme les moines copistes le pratiquaient souvent sur les manuscrits, avant l'invention de l'imprimerie.

Puisant dans les deux biographies de référence de son ancêtre, ainsi que chez Rabelais, La Boétie, Montaigne et dans nombre de livres d'histoire, Pierre Bayard se lance dans une « *biographie interventionniste* » de son aïeul. Ainsi, il s'approche de la « *critique interventionniste* », visant à l'amélioration des œuvres, méthode qu'il a inventée avec *La Vérité sur « Dix petits nègres »* ou *Qui a tué Roger Ackroyd?*

« Comment mon ancêtre pouvait-il tuer? » La question taraude l'écrivain, notamment lorsqu'il songe à ce moment où le chevalier Bayard a repoussé un à un les soldats de l'artillerie espagnole, sur le pont de Garigliano. Se glissant dans la peau d'un moine au XVe siècle, l'écrivain écoute les soldats de passage dans son monastère. Il s'étonne de leur engagement dans une guerre fratricide et inefficace. Et s'il pouvait raisonner son ancêtre, en changeant son destin? Comme toujours avec Pierre Bayard, plus c'est impossible, plus c'est intelligent. ■

Gladys Marivat

AURAIS-JE ÉTÉ SANS PEUR ET SANS REPROCHE ? LE CHEVALIER BAYARD ET MOI
PIERRE BAYARD
176 P., MINUIT, 18 €

ROBERT JEAN-FRANCOIS/MODDS/SEUIL

PHILOSOPHIE

MARYLIN MAESO

Rêve d'ailleurs, réalité d'ici

D'où vient l'appel du voyage ? Pourquoi ne tenons-nous pas en place, au point que la simple évocation d'un au-delà du monde connu suffit à faire germer une vocation vagabonde ? Qu'a-t-on besoin d'aller voir, ailleurs ? Dans *Nous avons besoin d'un ailleurs qui n'existe pas*, Lucie Azema, journaliste et voyageuse aguerrie, commence par retracer le périple des hippies comme point de départ d'une réflexion sur ce que leur démarche, en deçà de sa singularité, nous révèle sur cette soif d'évasion universelle et constante qu'aucune frontière n'arrête ni aucune destination n'étanche. « *Le voyage des sixties,* explique-t-elle, *s'inscrit dans une quête plus grande que lui. Car la recherche utopique d'un autre monde existe depuis l'Antiquité. Celle-ci s'est conjuguée sous de multiples formes, et il s'agit de l'une des aspirations les plus anciennes de l'humanité.* »

> L'INDUSTRIE DU TOURISME FLEURIT SUR CETTE COMPLICITÉ DU RÉEL ET DE L'IMAGINAIRE

Le tropisme du dépaysement est si fort que nous attendons rarement d'arriver à bon port pour s'y abandonner. De l'Atlantide décrite par Platon aux paradis terrestres recherchés par les grands explorateurs de la Renaissance, des guides touristiques pittoresques qu'on dévore à l'aéroport aux récits de voyage romancés, l'imagination s'impose comme un carburant essentiel, et parfois autosuffisant, de nos explorations. L'autrice souligne à ce sujet la grande fécondité de l'utopie. Ce genre lancé par Thomas More, qui dépeint un lieu et une société idéalisés, donne à penser, contre toute attente, que la représentation d'un univers fantasmé auquel on aspire, loin de nous enfermer invariablement dans une illusion déréalisante, nous offre une perspective inédite sur notre monde : « *Penser un monde idéal qui n'existe pas (encore), c'est déjà questionner le fondement même d'une société, ses partis pris. Ce qui nous paraissait inné relève soudainement, de manière éclatante, de l'acquis – et peut, par définition, être modifié, évoluer.* » L'évasion par le voyage ou la rêverie utopique n'est alors nullement esquive, mais pas de côté : on voit plus nettement avec un peu de recul, on embrasse mieux toute la complexité d'une société en multipliant les angles de vue, et ses failles comme sa marge de progression apparaissent d'autant plus éclatantes qu'elles se détachent sur fond de miroir inversé.

C'est la distinction même de la réalité et de l'imaginaire que cette approche du voyage nous invite à questionner. D'une part, parce que les réputations embellies que l'on fait aux lieux qui peuplent nos rêves font partie intégrante de l'identité de ces derniers – il y a, malgré les embouteillages, les loyers exorbitants et les travaux permanents, quelque chose d'une Ville Lumière et d'une capitale des amoureux dans Paris. D'autre part, parce que la réalité, qui se prête parfois au jeu, n'hésite pas à se mettre au diapason de nos fantasmes, dont elle revêt volontiers les costumes et les décors – l'industrie du tourisme fleurit sur cette complicité du réel et de l'imaginaire.

L'ailleurs apparaît ainsi comme un *pharmakon*, capable d'instiller le poison de la conquête territoriale où l'intrigue de l'altérité s'abîme en désir de posséder, comme de distiller l'intuition d'un dépassement toujours possible, d'une ouverture qui donne à l'existence sa respiration. Et l'inexistence du lieu, court-circuitant l'écueil de l'appropriation, ne présente pas une lacune, mais un supplément d'être : de passagers passifs d'une réalité qui s'impose à nous, nous nous faisons bâtisseurs d'un monde en perpétuelle naissance. ■

★★★☆☆
NOUS AVONS BESOIN D'UN AILLEURS QUI N'EXISTE PAS. RÉENCHANTER LE VOYAGE
LUCIE AZEMA
208 P., ALLARY, 20,90 €

AUDREY SOVIGNET

LA LITTÉRATURE LES PIEDS DANS L'EAU

Le très attendu 39e Salon du livre du Touquet se déroulera du 15 au 17 novembre.

C'est probablement le plus grand salon littéraire au nord de Paris. Du 15 au 17 novembre, il fait son retour, réaffirmant sa volonté d'ouvrir la littérature au plus grand nombre, et en particulier aux plus jeunes. Ces derniers sont en effet placés au cœur de la programmation : les organisateurs leur consacrent cette année un nouvel espace, la « Maison des enfants », qui propose des animations et ateliers autour du livre et de la lecture. Le prix Philippe-Alexandre sera également remis par un jury de lycéens, qui aura à choisir son lauréat parmi *Les Âmes errantes* de Cécile Pin (Stock), *La douleur fait naître l'hiver* de Matteo Porru (Buchet-

Chastel), et *L'Indésir* de Joséphine Tassy (L'Iconoclaste). En outre, l'événement touquettois prévoit aussi la remise du prix Jeunesse, du prix Polar british du Touquet et du grand prix de la Biographie politique du Touquet : vaste programme ! Le week-end automnal s'annonce en effet chargé pour tous les visiteurs, qui seront conviés à des interviews d'auteurs, de nombreuses séances de dédicaces, des expositions, une dictée, ainsi qu'une rencontre avec Jacques Langlois, notoire « tintinophile » et auteur de *Hergé et le Carnet oublié*. Des quarante exposants et plus de cent écrivains attendus, dans la grande salle des Quatre Saisons, avenue de l'Hippodrome, notons entre autres les noms de Michel Quint, Isabelle et Régis Debray, Lydie Salvayre, Philippe Jaenada, et de l'invitée d'honneur de l'édition, l'autrice Annie Degroote… La ville de la Côte d'Opale, qui avait été choisie pour résidence des époux Kundera, n'a pas fini de vibrer de littérature !

Margaux Morasso

salondulivreletouquet.com/

Garcin d'honneur à Brive

La Foire du livre aura lieu du 8 au 10 novembre. Avec un président, et donc, un programme – de choix.

Il a enchanté nos dimanches soir pendant des années et, ne serait-ce que pour cette raison, on peut se réjouir d'avoir Jérôme Garcin tout un week-end à Brive. En effet, pour sa 42e édition, la Foire du livre a choisi pour président l'ex-animateur et producteur de l'émission *Le Masque et la Plume* – par ailleurs auteur d'une vingtaine d'ouvrages, dont le récent *Des mots et des actes*, essai sur les Belles Lettres sous l'Occupation. Au-delà de sa présence sur place, l'écrivain-journaliste a programmé différents événements, parmi lesquels un grand entretien avec Kamel Daoud et une lecture musicale de *Jacaranda* de Gaël Faye, par l'auteur lui-même, accompagné à la guitare par Samuel Kamanzi. D'ailleurs, les grands noms de la rentrée seront, bien entendu, au rendez-vous – citons notamment Maylis de Kerangal, Franck Thilliez, Amélie Nothomb, Olivier Norek, Valérie Perrin ou Miguel Bonnefoy. Cette année, la rubrique « Temps présent », à travers plusieurs rencontres, nous interrogera sur la question de l'« État de droit » – qui ne saurait se résumer à de seules considérations juridiques… On n'oubliera pas la remise de plusieurs distinctions, tels le prix de la langue française et le grand prix de poésie de l'Académie Mallarmé. Le public sera aussi ravi de la programmation jeunesse et BD, qui comptera des parrains de prestige – avec les grands invités Rébecca Dautremer et Emmanuel Lepage. Et on aura une tendresse particulièrement pour un événement un peu à part : une dictée hommage à Bernard Pivot, prévue le dimanche matin. Alors, n'hésitez pas à vous lever tôt pour tester votre orthographe : le lendemain, c'est jour férié… ■

Baptiste Liger

foiredulivredebrive.net

L'Occitanie fête les lettres

Du 18 novembre au 1er décembre, rendez-vous à Montauban et dans le Tarn-et-Garonne pour l'édition 2024 du festival Lettres d'automne.

Tous les ans, le ton de cet incontournable rendez-vous occitan est donné par ses invités d'honneur. Cette année, les auteurs Jakuta Alikavazovic et Sylvain Prudhomme ont puisé dans leurs expériences multiculturelles pour penser la thématique « Nos élans, nos quêtes », qui réunit différentes voix littéraires autour de questionnements collectifs. Les visiteurs pourront profiter de deux semaines de rencontres, débats, tables rondes, spectacles, lectures (parfois musicales !), projections de cinéma… Au total, 150 rendez-vous adaptés à tous les publics sont prévus dans 20 lieux différents. De quoi prouver que l'automne ne rime pas toujours avec langueur monotone… ■

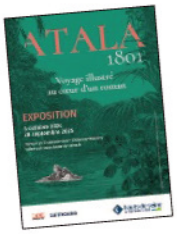
M.M.

confluences.org/lettresdautomne-2/

Le rêve américain de Chateaubriand

Le domaine de la Vallée-aux-Loups consacre sa nouvelle exposition au grand succès littéraire de l'auteur sis en Louisiane, *Atala*.

En 1791, François-René de Chateaubriand, âgé de 23 ans, préoccupé par la Révolution française, décide de quitter sa mère patrie pour l'Amérique. Son voyage dure huit mois. Il découvre, au-delà des villes en construction, la nature sauvage : les chutes du Niagara, les grands lacs, le Mississippi et les Amérindiens habitant ces plaines qui s'étendent à perte de vue. Là, il se sent libre, exalté et guidé. Il se sert de ses souvenirs et de ses lectures pour écrire, et se proclame même « *le dernier historien des peuples de la terre de Colomb* ». Son imagination vagabonde et, à son retour au pays, il publie un roman court, *Atala* (1801), qui devient son premier vrai succès littéraire. Cette histoire de passion contrariée se déroule au cœur du Nouveau Monde, principale source d'inspiration dont il a ramené des pages de notes. Et tout ce qu'il n'a pas vu, il l'invente. L'ouvrage pose les jalons du romantisme hexagonal, une évidence que la Maison de Châteaubriand (le domaine départemental de la Vallée-aux-Loups) lui rende hommage aujourd'hui à travers une exposition articulée autour de douze extraits du récit qui convoquent une centaine de pièces, auxquelles s'ajoutent des prêts prestigieux du musée du Louvre, du musée national Jean-Jacques Henner, du musée Carnavalet, de celui du Nouveau Monde à La Rochelle, pour traduire l'engouement des artistes de l'époque pour le livre. Cela déconcertait un peu son auteur, qui définissait son œuvre avec ces quelques mots : « *Tout consiste dans la peinture de deux amants qui marchent et causent dans la solitude* ». À la suite de la parution, les arts décoratifs s'emparent de cet exotisme pour fabriquer des pendules, de la vaisselle en porcelaine, des papiers peints et des trumeaux, d'après des gravures qui leur servent de modèles. Fascinant. ■



Gabrielle Martin

→**Atala 1801. Voyage illustré au cœur d'un roman.** Maison de Chateaubriand, Chatenay-Malabry (92), jusqu'au 28 septembre 2025. *vallee-aux-loups.hauts-de-seine.fr*

CD92/VINCENT LEFEBVRE – MAISON DE CHATEAUBRIAND-DOMAINE DÉPARTEMENTAL DE LA VALLÉE-AUX-LOUPS

Prix des ÉTOILES — Librinova —

Participez au Prix littéraire qui révèle les auteurs de demain

Jusqu'au 30 novembre 2024, déposez votre manuscrit sur librinova.com et remportez un contrat d'agent littéraire

ILS ONT TROUVÉ LEUR ÉDITEUR GRÂCE AU PRIX DES ÉTOILES

ADÈLE BRÉAU

MARTIN BOUJOL

Membres du jury 2024

www.librinova.com

FRÉMEAUX & ASSOCIÉS

LIVRES SCIENCES HUMAINES

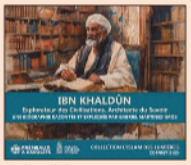
FAL8970 - 240 PAGES

FAL8990 - 200 PAGES

FAL8965 - 280 PAGES

CD SCIENCES HU FRÉMEAUX-PUF

FA5584 - 3 CD



FA5877 - 3 CD

FA5585 - 3 CD

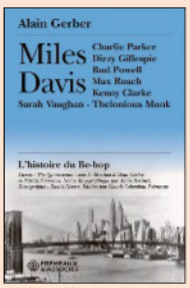
CD LIVRES AUDIO FRÉMEAUX

FA8822 - 3 CD

FA8820 - 2 CD MP3

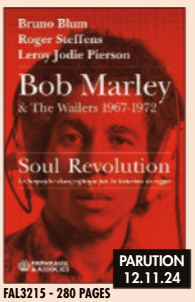
FA8821 - 1 CD

LIVRES FRÉMEAUX & ASSOCIÉS MUSIQUE



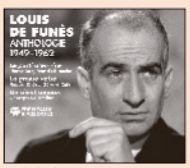
FAL8975 - 320 PAGES

FAL8985 - 160 PAGES



FAL3215 - 280 PAGES

CD ENREGISTREMENTS HISTORIQUES

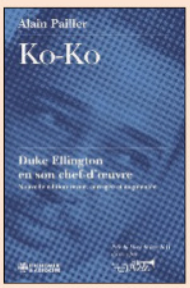


FA5878 - 3 CD

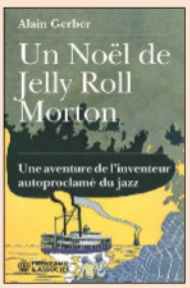
FA5880 - 3 CD

FA8823 - 3 CD MP3

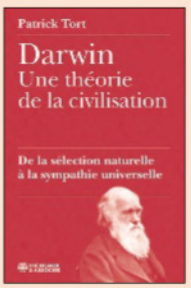
BIO/ROMANS BIOGRAPHIQUES



FAL8945 - 200 PAGES



FAL8995 - 160 PAGES



FAL8950 - 120 PAGES

www.fremeaux.com

SENS CRITIQUE

L'AVIS DES LECTEURS

Chaque mois, dans *Lire Magazine*, les contributeurs de la plateforme s'expriment sur les succès du moment.

9★ Les Guerriers de l'hiver
Olivier Norek (Michel Lafon)

« En novembre 1939, alors qu'Helsinki s'apprête à recevoir, pour l'été à venir, les Jeux olympiques, la Finlande n'a que vingt-deux ans d'indépendance, mais vingt-deux ans ne font pas un homme, encore moins une nation. Dans une tempête de plomb et de feu, l'armée Rouge de Staline, la plus grande armée du monde, déferle sur ce pays neutre et mal armé dans un conflit que l'Histoire appellera la « guerre d'hiver ».

C'est cette guerre qu'Olivier Norek entreprend de nous compter à travers le portrait de Simo Häyhä, un jeune fermier apprenti soldat des Gardes civiles finlandaises, qui va devenir le meilleur tireur d'élite de tous les temps, surnommé « la Mort blanche » par l'armée Rouge. C'est aussi l'histoire de l'âme de la Finlande. L'état d'esprit d'un peuple qui vit dans une nature sauvage, par un froid mordant, avec un ensoleillement rare. Une vie austère, dans un environnement hostile, qui va leur forger un mental d'acier.

Staline pensait mettre la Finlande à genoux en moins de deux semaines, c'était sans compter sur des soldats russes mal préparés aux conditions hivernales et des Finlandais habités par leur patriotisme jusqu'à la dernière cartouche. Nous allons suivre cette confrontation inégale d'un front à l'autre dans les pas d'Onni, le futur marié, Pietari, le grand frère, Toivo, l'ami de toujours et Leena l'infirmière, rythmée par les tirs de précision mortelle de Simo.

L'écriture vivante d'Olivier Norek ne nous épargne aucune atrocité, le rythme est soutenu, les chapitres courts se succèdent comme les assauts de l'ours soviétique. Ce roman historique, qui raconte l'héroïsme du peuple finlandais, fait naturellement écho à la guerre en Ukraine. Un roman poignant, passionnant et d'une grande sensibilité sur un épisode méconnu de la Seconde Guerre mondiale. » ■

#Feursy

4★ Où vont les larmes quand elles sèchent
Baptiste Beaulieu (Proche)

« Jean est médecin et il voit passer bien des patients. À chaque fois, c'est une fenêtre sur leur intimité qu'ils ouvrent. Une tranche de vie qui se dévoile au travers d'une maladie transactionnelle. Au fil de ce livre d'une grande tendresse, c'est aussi le médecin qui se dévoile avec ses peurs, ses douleurs et ses culpabilités… Mais aussi ses convictions, son féminisme, son homosexualité et toutes ses rages et colères. Alors oui, c'est parfois un peu mielleux-mélo-sirupeux, mais c'est aussi souvent bien drôle. La vie d'un médecin qui ne peut pas sauver tous ses patients et qui peine aussi à se sauver lui-même. » ■

#noid_ch

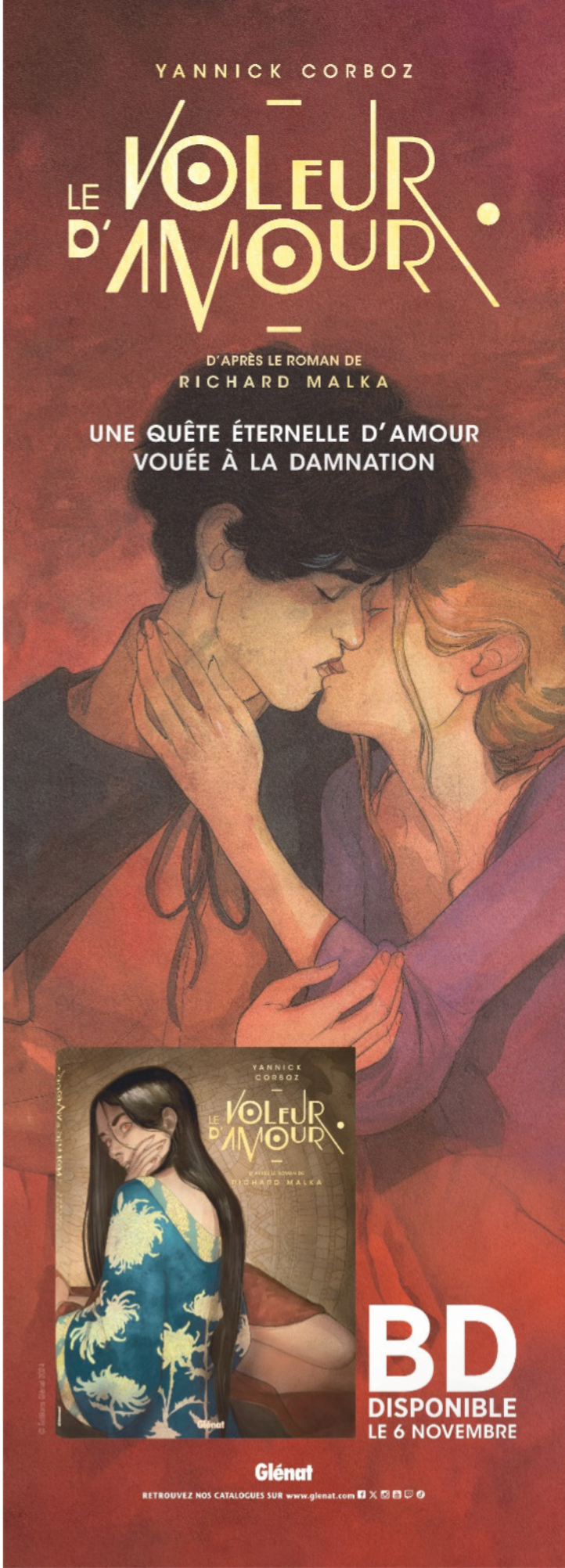
LES MEILLEURES VENTES

Palmarès réalisé par Datalib et l'Adelc – Association pour le développement de la librairie de création –, du 1er au 14 octobre 2024, à partir des ventes d'un réseau de 327 librairies indépendantes.

	Auteur	Titre	Éditeur	Catégorie
1	**Riad Sattouf**	Moi, Fadi, le frère volé (t. 1)	Les Livres du Futur	BD
2	**Gaël Faye**	Jacaranda	Grasset	Littérature
3	**Mona Chollet**	Résister à la culpabilisation	Zones	Essais
4	**Kamel Daoud**	Houris	Gallimard	Littérature
5	**Valérie Perrin**	Tata	Albin Michel	Littérature
6	**Édouard Louis**	L'effondrement	Seuil	Littérature
7	**Michael McDowell, Pedro Oyarbide**	Lune froide sur Babylon	Monsieur Toussaint Louverture	Littérature
8	**Didier Ottinger et M**	Le Surréalisme. Album de l'exposition	Centre Pompidou	Beaux-Arts
9	**Olivier Norek**	Les Guerriers de l'hiver	Michel Lafon	Littérature
10	**James Ellroy**	Les Enchanteurs	Rivages	Polars
11	**Maylis de Kerangal**	Jour de ressac	Verticales	Littérature
12	**Yuval Noah Harari**	Nexus	Albin Michel	Essais
13	**Amélie Nothomb**	L'Impossible retour	Albin Michel	Littérature
14	**Alice Zenite**r	Frapper l'épopée	Flammarion	Littérature
15	**Sandrine Collette**	Madelaine avant L'aube	JC Lattès	Littérature
16	**Philippe Collin**	Le Barman du Ritz	Albin Michel	Littérature
17	**Sally Rooney**	Intermezzo	Gallimard	Littérature
18	**Yasmina Khadra**	Cœur-d'amande	Mialet-Barrault	Littérature
19	**Didier Ottinger, Marie Sarre**	Surréalisme	Centre Pompidou	Beaux-Arts
20	**Olivier Guez**	Mesopotamia	Grasset	Littérature
21	**Eva Illouz**	Le 8-Octobre	Gallimard	Essais
22	**Vincent Dugomier, Benoît Ers**	Les Enfants de la résistance (t. 9)	Le Lombard	BD
23	**Daniel Pennac**	Mon assassin	Gallimard	Littérature
24	**Fabrice Caro**	Fort Alamo	Gallimard	Littérature
25	**Baptiste Beaulieu, Qin Leng**	Je suis moi et personne d'autre	Les Arènes	Jeunesse
26	**Baptiste Beaulieu**	Tous les silences ne font pas le même bruit	L'Iconoclaste	Littérature
27	**Mélissa Da Costa**	Tenir debout	Albin Michel	Littérature
28	**Jérôme Ferrari**	Nord Sentinelle	Actes Sud	Littérature
29	**Joe Sacco**	Guerre à Gaza	Futuropolis	BD
30	**Sophie Jomain, Manon Bucciarelli**	Secret Santa	Auzou	Jeunesse
31	**Gilles Kepel**	Le Bouleversement du monde	Plon	Essais
32	**Abel Quentin**	Cabane	L'Observatoire	Littérature
33	**Rebecca Lighieri**	Le Club des enfants perdus	P.O.L	Littérature
34	**Sylvain Vallée, Jacky Schwartzmann**	Habemus Bastard (t. 2)	Dargaud	BD
35	**Miguel Bonnefoy**	Le Rêve du jaguar	Rivages	Littérature
36	**Nathan Hill**	Bien-être	Gallimard	Littérature
37	**Collectif**	Surréalisme au Centre Pompidou	Beaux-Arts Éditions	Beaux-Arts
38	**Yotam Ottolenghi, Helen Goh**	Comfort	Hachette Pratique	Pratique
39	**Harlan Coben**	Méfie-Toi	Belfond	Polars
40	**Philippe Jaenada**	La désinvolture est une bien belle chose	Mialet-Barrault	Littérature

LES MEILLEURES VENTES DE POCHES

	Auteur	Titre	Éditeur	Catégorie
1	**Eiichiro Oda**	One Piece (t. 18). Édition originale	Glénat	Mangas
2	**Freida Mcfadden**	Les Secrets de la femme de ménage	J'ai Lu	Polars
3	**Freida Mcfadden**	La Femme de ménage	J'ai Lu	Polars
4	**Baptiste Beaulieu**	Où vont les larmes quand elles sèchent	Proche	Littérature
5	**Tatsuya Endo**	Spy X Family (t. 13)	Kurokawa	Mangas
6	**Tatsuya Endo**	Spy X Family (t. 13). Collector	Kurokawa	Mangas
7	**Bernhard Schlink**	La Petite-Fille	Folio	Littérature
8	**Cédric Sapin-Defour**	Son odeur après la pluie	Le Livre de Poche	Littérature
9	**Gaël Faye**	Petit Pays	Le Livre de Poche	Littérature
10	**Laure Murat**	Proust, roman familial	Le Livre de Poche	Littérature



Miguel Bonnefoy

AU PAYS DES MERVEILLES

Féru de réalisme magique, le romancier franco-vénézuélien a signé en cette rentrée *Le Rêve du jaguar*, où il réinvente l'histoire familiale du côté de sa mère. Nous sommes allés rencontrer ce conteur plus latino que nature chez lui. À Toulon.

Rue Séguier, Paris 6e, le 3 novembre 2015 : dans la cour du rez-de-chaussée de l'hôtel d'Aguesseau, la fête bat son plein chez Actes Sud, Mathias Énard s'étant vu décerner le prix Goncourt quelques heures plus tôt. Au premier étage, au sein de leur filiale Rivages, l'ambiance est différente. Le primo-romancier Miguel Bonnefoy, auteur du *Voyage d'Octavio*, s'est pointé dans les bureaux les bras chargés d'un tas de reblochons. L'explication ? Le Bistro des Tilleuls, qui organise à Annecy des rencontres littéraires, vient de l'élire meilleur intervenant de l'année. Comme récompense, l'auteur a reçu… son poids en reblochon. Miguel est donc rentré chez lui avec 70 kilos de fromage (et de mondeuse) dont il ne sait que faire. Le soir du Goncourt, chez Rivages, quelqu'un a l'illumination : apportons la cargaison chez Actes Sud, ça fera une sauterie champagne-reblochon ! Le gargantuesque Énard attrape un fromage entier et croque dedans comme s'il s'agissait d'une pomme, puis prend le micro et s'exclame : « *Ce soir, j'ai gagné mon poids dans l'histoire de la littérature, et Miguel le sien en reblochon !* » Depuis, une décennie a filé. Le jeune Bonnefoy a construit une œuvre atypique et suivie, recevant notamment le prix des Libraires en 2021 pour *Héritage*. À la gare de Toulon, où il s'est installé il y a deux ans, on le retrouve tel qu'on l'a toujours connu : plein de verve et de vitalité, avec mille anecdotes à la bouche. « *Mon ami !* » reste son expression signature, qui ponctue chaque historiette. On passe devant une statue de Raimu, gloire locale. Malgré son bagou, l'acteur fétiche de Marcel Pagnol aurait semblé bègue à côté de Miguel. Devant un salon de coiffure, celui où se rendait l'ancien maire historique Hubert Falco, on apprend que c'est grâce à leur coiffeuse commune que Miguel avait obtenu des places en crèche pour ses deux filles, aujourd'hui âgées de 4 et 2 ans. Miguel sait charmer les élus de droite comme les lecteurs et lectrices de tous les bords. Quand se présentera-t-il à la présidentielle ?

On arrive chez notre homme dans le Mourillon, le quartier bobo de la ville. Sur le balcon, on remarque un citronnier, clin d'œil à la légende vénézuélienne du citronnier du Seigneur, qui ouvrait *Le Voyage d'Octavio*. Dans le salon, le papier peint tropical fait de l'effet. Miguel s'en amuse : « *J'ai très mauvais goût de manière générale. Je trouve ça beau, ce papier peint, mais il m'a été confirmé que c'est abominable. Mes filles l'aiment bien : il y a des palmiers, un petit colibri… Ma femme n'a rien dit, c'est un être d'une élégance rare.* » On note une vieille édition du théâtre de Molière et des photos de Hugo et Baudelaire, même si, à l'auteur des *Fleurs du Mal*, le romancier préfère Théophile Gautier, Gérard de Nerval ou Lautréamont. Une bouteille de Gruaud Larose 1985 donne soif. Dans *Héritage*, Miguel racontait l'épopée d'un ancêtre Bonnefoy, tavernier jurassien qui avait fui l'épidémie de phylloxéra et émigré vers le Chili. Est-il amateur de bons vins ? « *Mon camarade le grand sommelier Olivier Poussier m'y a initié, hélas je n'ai pas la place*

Ci-contre : Le Petit Sud, sur la plage du Mourillon à à Toulon, où notre hôte a choisi de nous emmener déjeuner, les pieds dans l'eau. Ci-dessous : Ambiance tropicale dans le salon de l'auteur où Hugo et Baudelaire ont une place de choix.

d'avoir une cave ici… » Où écrit-il ? Quand même pas sur cette table ronde cernée par les chaises hautes de ses enfants ? « *Eh bien si, mon ami ! Je ne suis pas Emmanuel Kant, qui sortait tous les jours faire la même promenade à la même heure. Ma femme dirige une école de mode à Marseille, elle est donc absente. De mon côté, je fais les courses, des machines, du ménage, il y a chaque jour des impondérables… Dans les bonnes journées, je dépose les filles le matin, puis je rentre, je pousse les objets, je nettoie les traces de jus d'orange et je me mets au travail. J'aimerais beaucoup avoir un vaste manoir, un bureau, ou juste une petite pièce, mais je n'ai que cette table… Et mes journées s'arrêtent à 16 heure 30, quand je vais chercher les filles. Je m'occupe alors du bain et du dîner. Ah ça, je pourrais avoir un PhD en bains et en dîners !* »

LA VERSION ENCHANTÉE DE SON HISTOIRE FAMILIALE

Bondissant de nature, Bonnefoy est aussi un écrivain réfléchi, qui réécrit avec soin ses manuscrits : « *Je ne suis pas de l'école de Mario Vargas Llosa, qui écrit un premier jet sans jamais se retourner. Pour ma part, je suis lent. Je retravaille mes textes au fur et à mesure, puis je repasse dessus. Je suis un moine, mon ami ! Quelqu'un de patient, qui vit dans l'isolement. On peut être à la fois introverti et extraverti, aucune de ces deux facettes n'est feinte chez moi.* » Le moine nous montre un petit jaguar offert par sa mère, prétexte à une envolée lyrique dont il a le secret : « *C'est une amulette qu'elle m'a rapportée du Mexique. Dans* Le Rêve du jaguar, *j'ai rajeuni ma mère de dix ans, ça lui a fait plaisir ! Elle est hors du commun, elle séduit tout le monde. Elle est magique, exubérante, extravagante… Elle ne s'habille qu'avec des couleurs vives, dans des grands foulards. À l'oral, elle mélange l'italien, l'espagnol et le français – on a l'impression qu'elle parle esperanto. Elle ne s'exprime qu'en vers, car c'est une grande lectrice de poésie. C'est un personnage étonnant, un être irrésistible !* »

N'étant pas un nouveau Lacan, on ne propose pas à Miguel de s'allonger pour évoquer plus longuement sa mère. Sortir déjeuner fera l'affaire. Il nous emmène au Petit Sud, un restaurant sis au bord de la plage du Mourillon. Au premier verre de rosé, le nez dans la mouclade au barbecue que nous partageons en entrée, Miguel repart pour un tour : « *Il y a les écrivains qui règlent leurs comptes indéfiniment, et ceux qui rendent hommage à leurs parents. Je me sens proche d'Albert Cohen et de Romain Gary, ou de Camus, qui a passé sa vie à louer sa mère.* » Dans *Le Rêve du jaguar*, Miguel peint donc sa mère, diplomate vénézuélienne, mais surtout ses grands-parents maternels : « *C'étaient deux enfants pauvres, nés des portées de chats de la misère, qui ont connu une ascension sociale fulgurante en devenant de célèbres médecins. Ma mère, elle, a grandi dans l'opulence ostentatoire du boom pétrolier !* » Avec ses livres, il donne une version enchantée de son histoire familiale. Parvient-il à la transmettre à ses filles ? « *J'espère que, quand elles auront 14 ans,* ●●●

L'écrivain aime autant les bons mots que les bons crus, comme le montre cette bouteille de Gruaud Larose 1985. Ce petit jaguar venu du Mexique lui a été offert par sa mère, à laquelle il rend hommage dans son dernier livre, *Le Rêve du jaguar.*

elles diront à leurs copines que, au Venezuela, les tapis volent – et que leur père leur a dit. Je veux les faire vivre dans la fiction, le rêve, la beauté du monde, les camaïeux de couleurs. Suffisamment de gens et de réseaux sociaux les introduiront, comme dirait Borges, dans l'histoire universelle de l'infamie. Nous avons tous besoin de poésie, d'îles, de refuges. »

« NOTRE PAYS EST UN PARADIS »

Enfant puis adolescent, Miguel a vécu à Caracas, Lisbonne et Buenos Aires. Pour ses études, il était venu étudier à la Sorbonne, louant une mansarde rue de Rennes et bossant le week-end comme bouquiniste sur les quais de Seine : *« C'était l'ambiance* Emily in Paris. *Mais un soir, j'ai pris une bière au Pantalon, le bar près du Panthéon, avec deux amies, l'une balzacienne et l'autre durassienne. Pendant deux heures nous avons parlé de la place de la virgule dans l'œuvre de Proust. J'étais devenu un cliché du Parisien bohème. J'ai développé une allergie envers moi-même. Et je suis parti pour Caracas, où mon père participait à la révolution bolivarienne. »* Dans des pages du *Rêve du jaguar* où l'on pressent que Miguel aurait la matière pour un livre, on comprend que « *Chávez et Maduro* [l']*ont déçu, voire dégoûté* ». Écrira-t-il un jour des essais réactionnaires à la manière de Régis Debray, autre révolutionnaire repenti ? Joker.

C'est à son retour en France il y a dix ans qu'a commencé la légende dorée de Miguel : le succès, des prix, une année à la Villa Médicis à Rome, puis une autre au DAAD à Berlin. Après le café, notre *« vieux vagabond »* nous conduit à la plage, puis dans une crique. Notre photographe lui fait tomber le tee-shirt. Sur son dos est tatouée une phrase de Juvénal : *« Si la fortune le veut, alors les esclaves deviendront des rois et les captifs seront élevés sur des chars de triomphe. »* Ce trentenaire attachant croit en sa bonne étoile, et parle de la chance qu'il a eue jusque-là, plus que d'un hypothétique talent. Bien qu'il soit unanimement reconnu comme l'auteur le plus doué en débat (les libraires se l'arrachent), Miguel préfère saluer le charisme dont Sylvain Tesson ou Dany Laferrière font preuve dans cet exercice. Il se souvient aussi d'une rencontre avec Romain Puértolas à Singapour, d'une semaine en Guadeloupe avec Beigbeder… Où commence le roman ? Avec Miguel, on ne sait jamais très bien. Une fois n'est pas coutume, les pieds dans l'eau, cet intarissable bavard nous montre la vue et nous enjoint au silence : *« Cette mer… C'est beau non ? Notre pays est un paradis. Et ici, à Toulon, je suis bien. C'est comme vivre en Italie. Je fais du sport, je nage, je prends parfois trois ou quatre jours pour aller écrire, lire ou flâner à Aix-en-Provence ou à Bandol. Il faut renouer avec l'art presque perdu de ne rien faire. Le farniente, mon ami ! »* ■

Louis-Henri de La Rochefoucauld
Photos : Éric Garault pour *Lire Magazine*

★★★★☆
LE RÊVE DU JAGUAR
MIGUEL BONNEFOY
304 P., RIVAGES, 20,90 €

PLUS C'EST TOULON, PLUS C'EST BON !

La 27e édition de la Fête du livre du Var se déroulera du 22 au 24 novembre.

C'est, au fil des ans, l'événement qui, symboliquement, clôt la rentrée littéraire et la sacro-sainte saison des prix. Et de belle manière. Les auteurs ont en effet plaisir à se réunir et retrouver le public, dans le Sud, fin novembre, lors de la très courue Fête du livre du Var. Lors de cette édition, Toulon accueillera plus de 450 auteurs, sous la présidence d'un des plus grands noms du thriller français : Bernard Minier. Romans, récits, livres jeunesse, essais seront mis à l'honneur et, parmi les plumes attendues, on citera Yann Queffélec, Annick Cojean, Julia Kerninon, Michel Wieviorka, Gaëlle Josse, Franz-Olivier Giesbert ou le « régional de l'étape », Miguel Bonnefoy *[lire « L'univers » ci-dessus]*. À l'occasion du 50e anniversaire de la mort de Marcel Pagnol, un hommage à l'auteur de *La Gloire de mon père* sera rendu à travers différents événements, dont un concours d'écriture destiné à la jeunesse. Pour lancer, allez savoir, les futurs Marcel (ou Miguel) ? **Baptiste Liger**

fetedulivreduvar.fr

GÉRARD OBERLÉ

Un fructueux Pommier

L'inventeur de la pile voltaïque, Alessandro Volta, s'est éteint en 1827. Quatre ans plus tard paraissait chez Abel Ledoux *La Pile de Volta. Recueil d'anecdotes violentes, publié par un partisan de la littérature galvanique*, avec l'alléchante épigraphe « *Vous voulez des secousses nerveuses, vous en aurez* ». En effet ! Un soir d'hiver, autour du poêle du poste des gardes nationaux du Palais-Royal, l'auteur propose une sorte de concours d'anecdotes horribles et authentiques, avec lesquelles il composera une façon de *Decameron* terrifiant. Les friands de gore se régaleront avec les vingt-deux récits du recueil, répugnant festin de sang et de viscères, tortures, vengeances cruelles, incestes, dépeçages et autres régalades. Le volume s'achève avec l'histoire d'un garçon d'amphithéâtre qui mange la chair humaine et viole les cadavres. « *Il est difficile d'entasser plus d'horreurs qu'il n'y en a dans les 250 pages de ce roman* », écrivait Girault de Saint-Fargeau en 1839 dans la *Revue des romans*.

Cette monstruosité littéraire, jamais rééditée, est la première publication d'Amédée Pommier (1803-1877), un garçon tout ce qu'il y a d'honorable, brillant latiniste, qui avait entrepris en 1826, comme éditeur, la publication d'une collection de classiques latins. En 1827, il avait traduit pour la *Bibliothèque latine* de Panckoucke, Cornélius Népos et Cicéron. Il avait obtenu avant 1830 plusieurs prix de poésie aux Jeux floraux de Toulouse et obtenu la chaire de littérature à l'Athénée royal. Pourquoi une jeune tête si bien éclairée a-t-elle versé dans l'abomination ? La réponse est donnée à la fin du livre : « *La vogue d'ailleurs n'est-elle pas pour le hideux, pour le repoussant, pour l'énergumène, pour le frénétique, pour l'épileptique, pour les attaques des nerfs, pour la littérature enragée, pour la littérature convulsionnaire, pour la littérature de tétanos et de choléra ?* […] *Chargeons l'horrible, exagérons l'atroce* […], *désenchantons le monde et la vie,* […] *mettons à nu toutes les plaies, tous les ulcères de la société, rassasions-la de sang, d'opium, de boue et de venin, cette époque de spleen et d'hypocondrie.* »

> « RASSASIONS-LA DE SANG, D'OPIUM, DE BOUE ET DE VENIN, CETTE ÉPOQUE DE SPLEEN ET D'HYPOCONDRIE »

La Pile de Volta, une parodie satirique des romans terrifiants, noirs, gothiques, suicidogènes ? Peut-être ! Amédée, qui avait assisté au double suicide de son père et de sa mère, n'a jamais récidivé. Après cette œuvre de jeunesse anonyme, il publiera une dizaine de recueils de vers signés de son nom : *Les Assassins sans le savoir, Colères* et autres livres remplis d'indignations non contrôlées, d'emportements juvénalesques et de fureurs vengeresses contre son siècle dégoûtant, siècle d'agioteurs, de marchands, d'usuriers… Puis il donne ses « exercices de style », *Colifichets* (1860), une merveille remplie de virtuosités poétiques : un calligramme en forme de pyramide, des vers en écho, des poèmes dédiés à ses amis écrivains. Dans l'hommage qu'il lui rend en 1877, Barbey d'Aurevilly qualifie Pommier de « *Gavroche monumenta* ».

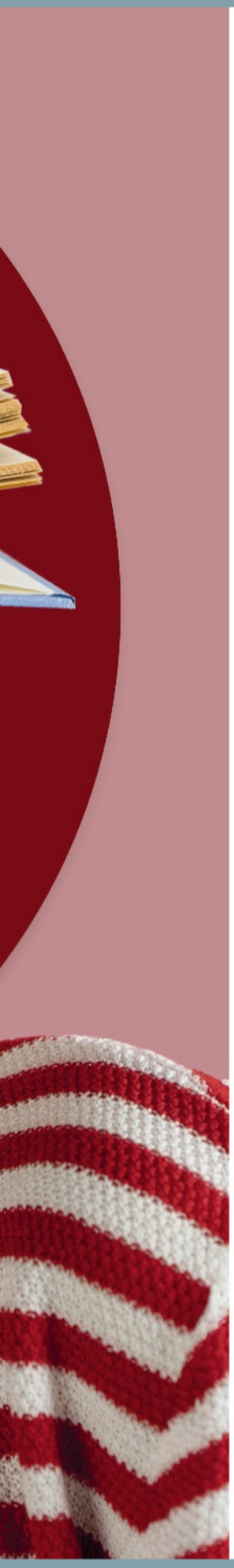
La plume de Pommier est satirique, effrayante par places, et souvent humoristique. Il avait envoyé *Colifichets* à Flaubert qui lui répond le 8 septembre 1866 : « *Vos* Colifichets *sont des joyaux. je me suis rué dessus. J'ai lu le volume tout d'une haleine.* […] *Quelles rimes ! Quelle variété de tournures ! Quelles surprises d'images !* […] *Les œuvres d'art qui me plaisent par-dessus toutes les autres sont celles où l'art excède. J'aime dans la peinture, la Peinture ; dans les vers, le Vers. Or s'il fut un artiste au monde, c'est vous* […]. *Je vous aime encore parce que vous n'appartenez à aucune boutique, aucune église.* » « *Sainte-Beuve, cette femme de lettres qui passe encore pour un homme aux yeux de cette génération d'eunuques* […] *avait été le compagnon de jeunesse de Pommier* […] *Il n'a jamais consacré* [à Pommier] *une de ces études qu'il méritait. Sainte-Beuve se dérobait à ce mérite.* » Ce sarcastique mot de la fin est de Barbey. ■

AUDREY SOVIGNET

La relève des intellectuelles françaises

Elles sont jeunes, sont respectées dans leurs disciplines respectives et se sont imposées à l'université, dans le débat public ou dans les médias. Enseignantes, chercheuses, journalistes ou militantes, elles méritent d'être écoutées. Ces femmes d'aujourd'hui, parfois aux idéologies très éloignées les unes des autres, nous ouvrent les portes de la connaissance. Un petit panorama, forcément incomplet, s'imposait.

Dossier supervisé par Solange Bied-Charreton



METELEVA/FREEPIK

Sciences humaines

LES CHERCHEUSES ONT LA COTE

À l'université comme sur les plateaux télé, elles renouvellent les approches disciplinaires, battent en brèche des idées reçues, nous poussent aussi à réfléchir sur le rôle des femmes, dans l'histoire ou les sociétés. Les chercheuses ont le vent en poupe et donnent un nouveau souffle à ces différents domaines.

Res ipsa loquitur, les faits ou plutôt les chiffres parlent d'eux-mêmes : en France, la féminisation des sciences humaines est en marche. Un processus déjà relativement avancé puisque l'Insee, en 2021, faisait état du pourcentage de doctorants de sexe féminin dans les sciences humaines et sociale (SHS), qui était de 54,6 %. Et si la femme était l'avenir de l'histoire, de la sociologie, de l'économie, de l'anthropologie, de la géographie ou de la psychologie ? Un petit coup d'œil synthétique, certes forcément sélectif et incomplet, s'impose – avec, évidemment, d'autres développements sur certains noms, dans les pages qui suivent.

UNE AUTRE HISTOIRE À RACONTER

L'histoire, d'abord elle, fait peau neuve. Parmi cette jeune garde, les cinquantenaires font figure d'aînées. Née en 1974, la médiéviste Claire Judde de Larivière, qui enseigne à l'université Toulouse-Jean Jaurès, travaille notamment sur l'histoire sociale de Venise (pollution et gestion des déchets, dans *Vénitiens ! Vénitiennes !* qui vient de paraître au Seuil). Celle-ci s'est également intéressée aux pratiques politiques populaires et aux savoirs ordinaires (*L'Ordinaire des savoirs. Une histoire pragmatique de la société vénitienne*). Maîtresse de conférences en histoire contemporaine à l'université de Rouen-Normandie, Ludivine Bantigny s'est imposée, quant à elle, entre autres grâce à ses travaux sur les formes d'engagement et sur la jeunesse au XX^e^ siècle – mais aussi pour son propre engagement à gauche. De son côté, Fanny Gallot s'est spécialisée dans l'étude des inégalités de genre, à l'image de son dernier ouvrage *Mobilisées ! Une histoire féministe des contestations populaires*, qui analyse l'implication des femmes dans les mouvements sociaux. Ancienne collaboratrice de *Lire*, Virginie Girod assume quant à elle une optique de vulgarisation de l'histoire. Révélée avec *Les Femmes et le sexe dans la Rome antique*, paru chez Tallandier en 2013, elle est connue pour ses apparitions dans des émissions de télévision et radio, et a d'ailleurs pris la suite de Franck Ferrand en animant l'émission *Au cœur de l'histoire* sur Europe 1. Elle est en outre la fondatrice du festival Pages d'histoire qui se tient chaque année à Saint-Raphaël.

Géographe passée par la case ENS, Magali Reghezza-Zitt est spécialiste des risques naturels, des vulnérabilités urbaines et de la transition écologique. Parmi ses ouvrages, on retiendra *La France dans ses territoires* (Armand Colin), un état des lieux de l'espace français combinant les approches politique, culturelle, économique et sociale. Professeur agrégée de géographie, docteure associée au Centre d'études internationales de Sciences Po, Camille Escudé a également un pied dans la géopolitique. En janvier dernier, elle a fait paraître *Géopolitique de l'Arctique* (PUF).

ENGAGÉES ET PRIMÉES

Côté sociologie, de nombreux noms sortent du lot : celui de Claire Thoury, par ailleurs activiste au sein du Mouvement associatif, dont elle est présidente. Elle est l'autrice de *S'engager. Comment les jeunes se mobilisent face aux crises* (Les petits matins). Mentionnons aussi Maëlezig Bigi, sociologue du travail, qui a participé au collectif *Travailler au XXI^e^ siècle. Des salariés en quête de reconnaissance* (Robert Laffont), ou encore Isabelle Coutant, sociologue au CNRS. Ses domaines de recherches sont larges : sociologie urbaine, des classes populaires, de la déviance et des migrations. C'est tout cela qu'aborde, en réalité, son dernier ouvrage, écrit en collaboration avec Yvon Attonga, *Petit frère. Comprendre les destinées familiales* (Seuil). Elle y interroge le sort radicalement différent de deux frères, l'un réussissant •••

socialement, l'autre tombant dans la délinquance et trouvant la mort lors d'un règlement de compte.

L'économie n'est pas une discipline en reste pour voir évoluer les nouveaux talents. Première femme française à recevoir le prix Nobel d'économie en 2019, Esther Duflo avait ouvert la voie. À 37 ans, l'économiste du travail Alexandra Roulet a reçu le prix du meilleur jeune économiste 2024. Professeure à l'INSEAD, membre du Center for Economic Policy Research et du Conseil d'analyse économique, elle a conseillé Emmanuel Macron et Élisabeth Borne. Ses travaux portent notamment sur le lien entre chômage et santé, effets de l'assurance chômage et écarts de salaires entre hommes et femmes. En 2019, elle avait reçu le prix du meilleur livre d'économie de l'Association française de sciences économiques pour son livre *Améliorer les appariements sur le marché du travail* (Presses de Sciences Po).

CURE DE JOUVENCE POUR LE DR. FREUD

En anthropologie aussi, les jeunes Françaises s'illustrent. Nastassja Martin est l'une d'elles. Cette spécialiste du Grand Nord s'est fait remarquer en 2019, l'année de la parution de son récit *Croire aux fauves* (Verticales) dans lequel elle narre son attaque par un ours dans les montagnes du Kamtchatka. Elle a fait paraître à La Découverte, en 2022, *À l'Est des rêves*, à propos des Even, peuple nomade d'éleveurs de rennes dans la même région. Son œuvre, entre approche scientifique et texte littéraire, renouvelle agréablement le rapport de terrain.

Dans le domaine de la santé mentale, enfin, on a vu émerger dans les médias quelques jeunes femmes donnant un coup de jeune au divan freudien. Psychologue clinicienne née en 1982, Marie-Estelle Dupont est devenue un visage familier des plateaux de CNews et intervient aussi dans d'autres médias. Elle est l'autrice du récent *Être parents en temps de crise* (Guy Trédaniel). En trichant un peu (car elle est belge – même si elle exerce en France), on songera aussi à la sexologue et thérapeute de couple Thérèse Hargot, qui a fait parler d'elle en début d'année avec son essai choc, *Tout le monde en regarde (ou presque). Comment le porno détruit l'amour* (Albin Michel). Mais on pourrait citer d'autres personnalités – à vous de les découvrir dans la suite de ce dossier… ■

Solange Bied-Charreton

AU RAYON DES TÊTES PENSANTES

AMÉLIE FÉREY

L'étoile montante des relations internationales

En 2018, Amélie Férey soutient sa thèse à Sciences Po sur « Les politiques d'assassinats ciblés en Israël et aux États-Unis ». En pleine actualité, ce travail paraît sous le titre *Assassinats ciblés. Critique du libéralisme armé* (CNRS Éditions, 2020), et la pose d'emblée comme une spécialiste du droit de la guerre et de l'éthique des formes de lutte. Invitée régulièrement sur les plateaux télé ou dans des podcasts, cette chercheuse anime par ailleurs le laboratoire de recherche sur la défense à l'Institut français des relations internationales. À 35 ans, elle est déjà une référence. **F.d'A.**

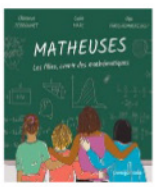
Dernier livre paru : *Les mots, armes d'une nouvelle guerre ?*, Le Robert, 2024.

STÉPHANIE ROZA

La philosophe qui met Marx en Lumières

Ancienne trotskiste, passée par l'École normale supérieure de Lyon, Stéphanie Roza est une philosophe engagée. Son credo ? Le marxisme, une philosophie à laquelle elle a consacré son nouveau livre, *Marx contre les Gafam.* Avec un point de départ : la communauté des biens dont elle a fait l'archéologie en travaillant depuis sa thèse sur des auteurs des Lumières et de la Révolution, tel Gracchus Babeuf. De ce courant du XVIIIe siècle, elle défend l'apport intellectuel contre une partie de la gauche qui voudrait jeter aux oubliettes le rationalisme, le progressisme, l'universalisme. Avec un Marx ouvert au présent, elle tient bon. **F.d'A.**

Dernier livre paru : *Marx contre les Gafam*, PUF, 2024.



CLÉMENCE PERRONNET

La sociologue des enjeux à venir

La sociologie, selon Clémence Perronnet, est un instrument de changement des sociétés. Raison pour laquelle cette jeune chercheuse travaille comme consultante à l'agence Phare pour améliorer les politiques publiques. Et elle est aussi associée à un laboratoire du CNRS. Sa spécialité : éclairer la façon dont sont enseignées les sciences et les mathématiques et inciter les jeunes filles à s'intéresser à ce secteur pour prendre davantage en main l'avenir du monde. Un beau projet qu'elle a décliné dans sa thèse et dans plusieurs ouvrages. **F.d'A.**

Dernier livre paru : *Matheuses. Les filles, avenir des mathématiques,* CNRS éditions, 2024.

DR/LE ROBERT – NIESZAWER/LEEXTRA VIA LEEMAGE/PUF – CNRS/FEMMES & SCIENCES/VINCENT M

Agathe et Julia Cagé

L'AVENIR À GAUCHE

Élevées à Marseille puis parties à Paris pour poursuivre leurs études, les deux sœurs jumelles s'impliquent, chacune à sa manière, pour un renouveau de la vie civique.

La première fois que j'ai rencontré Julia Cagé, elle venait tout juste de finir sa thèse sur l'économie de l'information. Elle revenait des États-Unis après une soutenance triomphale à Harvard. Son directeur de thèse, l'économiste Daniel Cohen, ne tarissait pas d'éloges sur elle. Bien vite, la jeune docteure s'impose dans le théâtre médiatique français. Elle coprésente une émission d'économie animée par Franz-Olivier Giesbert, puis prend position dans le débat public.

Son premier combat : la liberté des médias. Elle critique la concentration et ses effets : un livre entier attaque le groupe Bolloré et CNews. L'info doit être équilibrée. Sa préconisation ? Compenser le marché en créant des sociétés de rédacteurs qui limitent les interventions des actionnaires. Mariée en 2014 avec l'économiste Thomas Piketty, elle écrit dix ans après, avec lui, *Une histoire du conflit politique* paru l'an dernier. Cette analyse de l'évolution électorale de la France depuis la Révolution montre les fluctuations du clivage gauche/droite, au gré des alliances partisanes et des évolutions sociales. La cartographie époustouflante rend le livre accessible.

Sa sœur jumelle, Agathe, est aussi impliquée en politique. Je l'ai rencontrée à la Fondation Jean-Jaurès au moment où beaucoup rêvaient encore d'une candidature de Dominique Strauss-Kahn. Avant 2011… Comme Julia, Agathe a quitté Marseille adolescente pour aller préparer les concours au lycée du Parc à Lyon, avant d'intégrer l'École normale supérieure de la rue d'Ulm. Elle prépare d'abord l'ENA, qu'elle intègre, avant de s'atteler à une thèse en sciences politiques. Passage en cabinet, à l'Éducation nationale, puis en campagne derrière Benoît Hamon en 2017, comme sa sœur. Mais son combat intellectuel est différent.

Le rêve d'Agathe Cagé est de rétablir l'égalité des chances. Faire que l'école ne soit pas seulement reproductrice des inégalités et que les classes sociales aujourd'hui figées retrouvent une dynamique de la promotion sociale. Car aujourd'hui en France, dans les classes populaires, impossible d'espérer voir son enfant s'élever au-dessus de sa condition tant les herses se sont dressées pour protéger les élites. Le pays au plus fort déterminisme social de tout l'OCDE. Ici, un ouvrier met un siècle à rattraper le niveau de vie d'un cadre. Tel est le terrible constat dressé dans son dernier livre, *Classes figées* (Flammarion, 2024). Rendre l'espoir d'une ascension revient à rendre leur dignité à ces parents pauvres.

POUR UNE SOCIÉTÉ PLUS HUMAINE

Agathe et Julia sont ainsi devenues les porte-drapeaux du changement porté par la vraie gauche. Pas la gauche irresponsable qui multiplie injures et provocation, mais celle qui, depuis le XIXe siècle, s'efforce de rendre notre société plus humaine et plus ouverte. Lire les sœurs Cagé rend plus intelligent. Le lecteur y gagne en générosité et imagine une France plus belle encore.

La convergence de vue entre les deux sœurs interroge. Sont-elles complices dans le travail ? Partagent-elles leurs recherches l'une avec l'autre ? « *Pas du tout !* répond Agathe, *chacune vit dans un univers intellectuel spécifique.* » Agathe dirige une agence de conseil en stratégie, Compass Label. Elle est experte en transformation numérique et navigue dans le monde des administrations, des entreprises et des associations. Julia, devenue professeur à Sciences Po, fréquente un milieu de chercheurs et d'universitaires en prise avec les grands débats.

Alors, d'où vient cette étrange communauté de vue ? De leur enfance, bien sûr. De cette famille marseillaise dont le père était cadre supérieur et la mère, au foyer. Maintenant, « les Marseillaises » sont devenues de vraies Parisiennes. Au cœur de la capitale, elles contribuent au renouveau de la vie civique. ■

Fabrice d'Almeida

.

En haut : Julia Cagé et Thomas Piketty.
En bas : Agathe Cagé.

HERMANCE TRIAY/SEUIL – FRANCK FERVILLE/FLAMMARION

Eugénie Bastié - Rokhaya Diallo

« NOUS POURRIONS APPOSER NOS DEUX NOMS AU BAS D'UN TEXTE CONTRE LES VIOLENCES FAITES AUX FEMMES »

La première est souvent montrée comme une égérie conservatrice; la seconde, comme une représentante du wokisme radical. Elles s'opposent, se critiquent, mais se parlent calmement et avouent, chacune, avoir été parfois influencées par l'autre. Elles concluent même pouvoir se retrouver sur certains textes ! Dialogue au sommet du chaos social, politique et intellectuel entre deux figures symboles.

BIO EXPRESS
EUGÉNIE BASTIÉ

Issue d'une famille catholique toulousaine et passée par Sciences Po, Eugénie Bastié, 32 ans, dit parfois qu'elle n'a pas *« en particulier de cause à défendre »*. Ce dont doutent ses opposants et ses supporters qui, du fait de ses déclarations anti-mariage gay, anti-MeToo, « pro-life », etc., voient en elle une super-Zemmour au féminin ou une madone tradi. Journaliste star des idées au *Figaro*, elle connaît bien les débats idéologiques présents, comme le montre son essai le plus ambitieux, *La Guerre des idées* (Robert Laffont, 2021). **P.B.**

Eugénie Bastié, qui est, pour vous, Rokhaya Diallo ?

Eugénie Bastié. Je la définirais comme une militante woke, soit quelqu'un qui voit l'Occident comme un enfer pour les minorités. Je pense le contraire, mais j'apprécie sa pugnacité et son ouverture au débat.

Et pour vous, Rokhaya Diallo, qui est Eugénie Bastié ?

Rokhaya Diallo. Pour moi, elle incarne une vague conservatrice, antiféministe et hostile à la justice sociale. Mais, ayant fréquenté toutes deux un temps le même plateau de LCI, c'était une collègue plutôt sympathique…

Que ce soit sur l'idée d'une France multiculturelle ou « assimilée », le féminisme, la notion de « race » ou d'universel, sur tous ces enjeux, les possibilités de dialogue entre vous semblent très réduites, pour ne pas dire nulles. Vous confirmez ?

E.B. Je pense en effet nos divergences profondes et nos convictions diamétralement opposées. La difficulté du débat, aujourd'hui, est qu'il porte sur des questions identitaires – le genre, la race – touchant au moi intime et que, bien souvent, la critique ou l'opposition est assimilée à du racisme ou à une forme de phobie. Cette victimisation à outrance empêche tout dialogue par le déséquilibre qu'elle implique : s'il y a d'un côté un « opprimé » et de l'autre un « oppresseur », tout est ramené à un rapport de pouvoir.

R.D. Je ne sais pas si les possibilités de dialogue entre nous sont nulles ou si ce sont nos projets de société antinomiques qui les rendent telles. Je m'explique : pour moi, par exemple, l'idée d'« assimilation » n'a aucun sens. La France s'est bâtie et transformée avec l'arrivée de populations de cultures diverses. Elle est donc depuis très longtemps

Eugénie Bastié.

JOËL SAGET/AFP

Rokhaya Diallo.

multiculturelle, y compris par le fait colonial. Face à ce fait d'histoire, il ne devrait donc pas y avoir de problème à en discuter. Mais il y a des données qui limitent le débat. Eugénie et moi, nous pouvons échanger parce que je suis sortie de ma classe sociale d'origine mais, en France, c'est très rare. J'ajoute que, à mes yeux, tout n'est pas sujet à débat. Si les termes de la discussion remettent en question la dignité de certains ou leurs droits, comme avec le mariage pour tous, elle n'a pour moi pas lieu d'être.

Dans vos livres ou articles, vous, Eugénie, accusez souvent vos adversaires de « déni du réel », alors que votre façon de voir les choses, à vous, Rokhaya, repose sur l'idée d'une réalité construite socialement…

R.D. En tant qu'êtres sociaux, nous sommes tous construits socialement, mais je ne sais pas si cela remet en question la définition de la réalité. Le problème est plutôt que nous percevons notre environnement en fonction de notre expérience du monde. Or celle-ci n'est pas la même, que l'on soit bourgeois ou prolétaire, homme ou femme, blanc ou noir, etc. Mais si l'on définit « le réel » par l'expérience d'une seule partie de la société, alors, en effet, on ne peut pas communiquer !

E.B. L'idée de construction sociale ne me gêne pas. Je me méfie juste de l'impératif de « déconstruction » qui en découle. Quand on dit que le problème de l'immigration est une construction médiatique et qu'il suffirait de fermer CNews et de jeter Zemmour en prison pour que la France redevienne de gauche, alors oui, pour moi, il y a déni du réel ! La gauche a tendance à croire que les gens sont des idiots, de la cire molle sur laquelle se gravent des discours sans lien avec la réalité. Mais, si c'était le cas, pourquoi ses discours n'impriment-ils pas ? Parce qu'ils ne rencontrent pas la réalité que vivent nombre de Français. Tout simplement.

Au-delà de vos divergences, pouvez-vous être néanmoins d'accord sur les constats qui les engendrent ?

E.B. J'ai, hélas, bien peur que non. Sur la question du racisme, je ne nie pas qu'il y en ait en France. Je rejette seulement le terme « systémique », qui sous-entend l'idée d'une société organisée sur l'infériorisation des « racisés ». Je crois, au contraire, que les sociétés occidentales actuelles sont les moins racistes qu'on ait jamais vues dans l'Histoire. C'est bien là le hic : Rokhaya et moi ne sommes pas d'accord sur ce constat.

R.D. Et vice versa ! Il me semble même vous avoir entendue un jour nier l'existence d'un patriarcat qui sévirait ailleurs mais pas en France ! Le seul constat sur lequel nous pourrions à la limite être d'accord, c'est qu'en tant que Françaises nous partageons un même destin politique. Mais je doute que nous concevions l'identité française de la même façon…

Y a-t-il des cas où les arguments de l'autre vous ont, sinon fait changer d'avis, du moins modifié le vôtre ?

E.B. Rokhaya est particulièrement douée pour faire culpabiliser la personne blanche qui débat avec elle, et qui n'aurait aucune légitimité à s'exprimer car inconsciemment raciste. Cette rhétorique m'a parfois intimidée. Mais je partage son agacement face à la rengaine « laïco-républicaine » qui se pare d'universalisme alors qu'elle est aussi un produit de la culture française. Rokhaya la critique également, mais parce qu'elle y voit du racism déguisé…

R.D. L'une de vos réflexions m'a interpellée. Vous avez affirmé, je ne me souviens plus quand ni où, que nous vivons dans un monde, sinon anti-enfants, du moins qui les perçoit de plus en plus comme des charges ou des nuisances. Et cette interrogation me parle beaucoup. Car je suis très attachée aux droits des enfants, qui, pour moi, sont des individus à part entière, et non une « propriété » de leurs parents ou des adultes en général.

Si vous deviez signer la même pétition, sur quoi pourrait-elle porter ?

E.B. Je suis sûre que nous pourrions apposer nos deux noms au bas d'un texte luttant contre les violences sexuelles faites aux femmes en France, et qui défendrait aussi le combat pour la liberté des Iraniennes ou des Afghanes sous le joug des talibans.

R.D. Je le signerais sans hésiter : je soutiens toutes les femmes face au patriarcat, et, moi, d'où qu'il vienne ! Mais j'ai une autre proposition. Je me souviens vous avoir vue, au sortir d'un plateau, révoltée par les interruptions intempestives de nos confrères masculins. Peut-être pourrions-nous aussi nous accorder sur un texte dénonçant cette condescendance masculine exacerbée quand de jeunes femmes osent investir l'espace public, non ? ■ **Propos recueillis par Patrice Bollon**

« LE SEUL CONSTAT SUR LEQUEL NOUS POURRIONS ÊTRE À LA LIMITE D'ACCORD, C'EST QU'EN TANT QUE FRANÇAISES NOUS PARTAGEONS UN MÊME DESTIN POLITIQUE »

BIO EXPRESS

ROKHAYA DIALLO

Née en 1978 de parents musulmans sénégalais et gambien, Rokhaya Diallo a grandi à La Courneuve. Elle est devenue une figure de l'antiracisme avec Les Indivisibles, une association défendant par des actions chocs le statut de *« Français, sans commentaire »* de tous ceux nés sur notre sol. Journaliste et réalisatrice, cette activiste tous azimuts sait aussi, par-delà son engagement « identitaire » honni par certains, expliquer avec force et raison ses positions, comme dans son dernier essai, *Kiffe ta race,* coécrit avec Grace Ly (First Éditions, 2022). **P.B.**

Victoire Tuaillon - Manon Garcia - Marianne Durano - Jennifer Padjemi

LA JEUNE GARDE FÉMINISTE

Journaliste, philosophe ou encore écrivaine, elles incarnent les figures montantes du féminisme. Domination des hommes, consentement, écologie, enfants, corps de la femme… elles abordent sans tabou ces sujets et font entendre leurs voix.

« *Je m'appelle Victoire Tuaillon, j'ai 31 ans, et je crois que j'ai toujours, même enfant, été amoureuse ou voulu l'être. Comme beaucoup d'autres femmes, me semble-t-il, les préoccupations affectives tiennent une grande place dans ma vie.* » Ainsi démarre « Le Cœur sur la table », podcast diffusé en 2021 et sous-titré « Pour une révolution romantique », dont elle a tiré un livre. Invitée régulière des médias, radio et télévision, la journaliste est devenue une figure de proue du féminisme après le succès des « Couilles sur la table », première émission dont les épisodes mettaient en lumière les processus de domination des hommes construits et légitimés par notre société. Dans ce nouveau podcast sur l'amour hétérosexuel et ce qu'il sous-tend d'inégalités bien ancrées, Victoire Tuaillon file ses propres interrogations, ses souvenirs, son ressenti…, avec des témoignages de femmes qu'elle a rencontrées, des réflexions plus théoriques, des extraits de films et de chansons. Binge, le studio qui le produit, édite également des ouvrages. Elle y dirige désormais la collection « Sur la table » : en plus des retranscriptions de ses podcasts s'y publient des textes qui discutent de nouvelles manières de penser la sexualité, la famille, le bien-être… Comme au cœur de son travail radiophonique, l'objectif revendiqué y est, toujours, de mettre en lumière la dimension profondément politique de ces sujets intimes.

De haut en bas et de gauche à droite : Victoire Tuaillon, Manon Garcia, Marianne Durano, Jennifer Padjemi.

Le déferlement de témoignages provoqué par MeToo s'est ainsi accompagné de nouveaux espaces de discussion et de transmission, hybrides, entre canaux de diffusion propres à l'ère numérique et cadre plus classique – universitaire, juridique, politique. Loin de s'exclure, ils se complètent volontiers pour une circulation plus large des idées. Ainsi Victoire Tuaillon qui, dans le cadre du podcast, distille des références historiques et philosophiques aussi précises que variées, citant ici le psychologue Luis Bonino, là Gloria Steinem, ou recommandant la lecture du chapitre « L'amoureuse » du second tome du *Deuxième Sexe*.

RENOUVELER LA PENSÉE

Philosophe spécialiste de l'œuvre de Simone de Beauvoir, Manon Garcia s'est, elle, fait remarquer après l'essai *On ne naît pas soumise, on le devient*. Elle y témoigne de ce renouvellement de la pensée féministe post-MeToo en critiquant les réactions houleuses qu'il a aussi vite suscitées : « *À l'aveuglement devant les réalités de la domination masculine se sont parfois superposés des tabous sur la soumission féminine et le bruissement médiatique a bien souvent pris le parti de celles et ceux qui trouvaient que les porcs avaient été balancés trop vite et que les femmes aimaient bien se faire "importuner"* ». Pour en parler, elle a été reçue par… Victoire Tuaillon au cours d'un épisode intitulé « Ce que la soumission féminine fait aux hommes ». C'est sur le consentement, notion d'abord plutôt discutée outre-Atlantique et qui, au fil des scandales d'agressions sexuelles, s'invite aussi dans les débats en France, que Manon Garcia a fait porter son dernier ouvrage, *La Conversation des sexes*.

Également philosophe agrégée, journaliste et militante écologiste ayant participé au lancement de la revue *Limite* en 2015, Marianne Durano y affirmait défendre « *une vision incarnée et écologique du féminisme* ». Son dernier livre, *Naître ou le Néant*, s'intéresse à la « *dimension morale de la procréation* ». Dans un point de départ qui rejoint celui des réflexions féministes actuelles, elle confie ce que sa vie intime, elle qui est mère de quatre enfants, suscite comme réactions et réflexions. Inquiète de l'omniprésence de la technologie et de ses conséquences au quotidien en matière de sécurité, de vivre-ensemble, dans le domaine médical, elle mobilise ensuite des philosophes classiques (Marx, Arendt, Rousseau, Foucault…) pour défendre la natalité et dénoncer les dérives de l'ultra-libéralisme,

MARIE ROUGE/ASSOCIATION LONGUEUR D'ONDES – ASTRID DI CROLLALANZA/FLAMMARION – DR/DESCLÉE DE BROUWER – JENNIFERPADJEMI.COM

tordant au passage un peu trop leur pensée pour ses propres besoins.

Dans *Selfie. Comment le capitalisme contrôle nos corps*, Jennifer Padjemi critique aussi fortement les injonctions et diktats contradictoires qui pèsent sur nos corps féminins au risque de menacer notre santé mentale : *« Les représentations des corps sont intimement liées à la manière dont le monde fonctionne : qui est libre d'exister comme elle ou il l'entend, quand tout est fait pour correspondre à une norme, sous peine d'être ostracisé.e, rejeté.e et sali.e par la société ? »* Ici, les sources sont à l'opposé de l'histoire canonique de la philosophie et voyagent dans la pop culture ultra-contemporaine – séries, films, réseaux sociaux. C'est étudiante que la journaliste a développé ce goût d'une culture populaire, reconnue par la suite de moins en moins timidement comme objet d'étude au sein des cénacles universitaires. Également créatrice de podcasts et autrice de *Féminismes et pop culture*, son travail rend compte, avec d'autres, du dynamisme d'une pensée féministe qui se raconte en première personne et jette des ponts entre culture savant et profane. ■

Eugénie Bourlet

PEGGY SASTRE
UNE NÉOFÉMINISTE DARWINIENNE ?

Et si les données scientifiques et psychiques aidaient à mieux comprendre les relations humaines que l'analyse sociétale ? Voilà un parti pris qui peut s'avérer sensible, lorsqu'il est question, par exemple, des relations hommes-femmes. Cette démarche, Peggy Sastre l'assume depuis bien des années. Docteure en philosophie, on lui doit des essais sous influence darwinienne, aussi controversés que passionnants, comme *La Domination masculine n'existe pas* ou le récent *Ce que je veux sauver*. Aux antipodes d'un certain wokisme, celle qui signe de nombreuses tribunes pour *Le Point* refuse de réduire les femmes au statut systémique de victime en s'appuyant sur des explications comportementales. Une vision évolutionniste qui ne manque pas de faire hurler ses détracteurs – critiquant la rigueur de son travail –, mais qui a assurément le mérite d'ouvrir la réflexion.

Baptiste Liger

LE DROIT AU BEAU RÔLE

La question de la place des femmes dans la société se joue aussi dans la littérature et surtout au cinéma, qui ont longtemps projeté des schémas narratifs sexistes voire masculinistes.

Dans les années 1980, Alison Bechdel, dessinatrice de bande dessinée américaine, préconisait un test en trois questions pour savoir si une histoire était sexiste ou non : deux femmes y doivent apparaître avec leur nom, avoir une conversation entre elles, et celle-ci ne doit pas porter sur les hommes. À l'épreuve de ce fameux « test de Bechdel », des contes pour enfants aux chefs-d'œuvre hollywoodiens, nombre de récits du patrimoine culturel ne résistent pas. La question de la place des femmes au cinéma, derrière et devant la caméra, fait actuellement l'objet de nombreuses analyses et bouleverse les histoires racontées. Dans *Le Regard féminin. Une révolution à l'écran*, publié en 2020, la chercheuse et réalisatrice féministe Iris Brey a remis sur le devant de la scène le concept de *« female gaze »* théorisé par Laura Mulvey : la manière de montrer le désir et les relations entre les hommes et les femmes au cinéma a longtemps répondu à des codes sexistes ayant formaté nos imaginaires selon un *« male gaze »*, dont le pendant féminin n'est pas une simple inversion des situations, mais une vision plus ouverte et inclusive à l'œuvre dans les histoires et la façon de les filmer. Par-delà ces histoires filmées et projetées, ce sont les schémas narratifs en général qui se retrouvent critiqués pour leur éloge d'une agentivité au masculin et l'infériorisation, la passivité ou la dépendance des personnages féminins. La romancière Alice Zeniter l'observe dans son court essai *Je suis une fille sans histoire* : *« Une bonne histoire, aujourd'hui encore, c'est souvent l'histoire d'un mec qui fait des trucs. »* Récemment, de nombreux essais passent au crible, avec un œil nouveau, les classiques destinés aux enfants et y proposent des alternatives – qu'on pense entre autres à *Au Non des femmes* de Jennifer Tamas ou à *De grandes dents. Enquête sur un petit malentendu* de Lucile Novat. Où l'on découvre que contre l'interprétation commune de la morale du *Petit Chaperon rouge,* qui veut que l'on ne s'adresse pas aux inconnus, c'est plutôt dans la maison familiale qu'il faudrait noter que le danger rôde…

E.B.

Le concept de *« female gaze »* au cinéma : *Portrait de la jeune fille en feu* avec Noémie Merlant et Adèle Haenel.

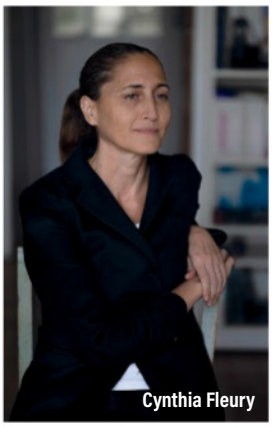
PYRAMIDE DISTRIBUTION

Adèle Van Reeth - Cynthia Fleury

D'UNE VIE À L'AUTRE

Révélées dans les années 2000 et connues d'un large public, les très médiatiques philosophes ont fait évoluer leurs centres d'intérêt au fil du temps. Deux grandes voix qui comptent, par ailleurs autrices de livres à succès.

Adèle Van Reeth.


Cynthia Fleury

Le propre d'un renouveau, c'est de se renouveler soi-même. À l'instar de quelques figures d'intellectuelles, repérées au début des années 2000, qui ont quelque peu évolué avec le temps. Parmi celles-ci, on s'attardera sur deux cas précis – ayant en commun, entre autres, de connaître une certaine visibilité médiatique et de beaux succès (mérités) en librairies. Les fidèles lecteurs de *Lire* connaissent bien le nom d'Adèle Van Reeth, puisqu'elle a tenu pendant plusieurs années une chronique philo dans nos pages. Née en 1982, cette normalienne aurait pu choisir l'enseignement. Mais au début des années 2010, elle rejoint France Culture pour la production et l'animation du programme à succès *Les Nouveaux Chemins de la connaissance*, devenu *Les Chemins de la philosophie*. Son sens de la vulgarisation philosophique l'amènera à publier différents ouvrages dans la collection « Question de caractère », avec des plumes renommées comme Jean-Luc Nancy, Michaël Fœssel ou Myriam Revault d'Allonnes. Elle participera à différentes émissions télévisées (citons notamment *Le Cercle* sur Canal+ ou *Livres & Vous* sur Public Sénat). Deux de ses livres seront particulièrement remarqués, les récits méditatifs *La Vie ordinaire* et *Inconsolable*. Mais celle qui partage la vie du philosophe Raphaël Enthoven a changé de « statut » en devenant directrice de France Inter. Un poste ô combien sensible et politique, loin des amphis et des conférences, et dont la moindre décision est l'objet de multiples polémiques…

Si Adèle Van Reeth montre un certain éclectisme, elle s'avère toutefois largement dépassée dans ce domaine par Cynthia Fleury. Autrice d'une thèse de doctorat sur « La Métaphysique de l'imagination », cette philosophe et psychanalyste, âgée de 50 ans, a montré au fil des années une grande polyvalence dans la pensée. À l'image de son cursus, qui l'a menée du CNRS à l'American University of Paris en passant par Science Po, Polytechnique, les Mines ou le Conservatoire national des arts et métiers (où elle officie désormais comme professeur titulaire). Politiquement très engagée (notamment au collectif Roosevelt), cette ambassadrice du mouvement *care* a souvent écumé les plateaux télé et les chaînes de radio pour donner un éclairage philosophique ou psychanalytique sur divers sujets. Spécialiste de l'éthique (entre autres dans le domaine de la santé), Cynthia Fleury a fait paraître des ouvrages, à juste titre plébiscités et aux titres explicites, comme *La Fin du courage*, *Ci-gît l'amer. Guérir du ressentiment* ou *La Clinique de la dignité*. Et si l'on ajoute qu'elle est également titulaire d'une chaire de philosophie à l'hôpital Saint-Anne… ■

Baptiste Liger

APPEL À LA RÉSISTANCE

Le dernier livre de la journaliste Salomé Saqué s'emploie à dénoncer la dédiabolisation de l'extrême droite dans notre pays.

Vêtue de rouge, une tresse brune tombant sur son épaule, Salomé Saqué est de plus en plus présente dans les médias. Cette journaliste politique et économique de 29 ans, qui a commencé au *Monde diplomatique*, a ensuite rejoint Blast puis Radio France, où elle s'est rapidement démarquée pour ses prises de position. Après un premier essai, *Sois jeune et tais-toi*, dans lequel elle dénonçait la stigmatisation des jeunes – un tabac en librairies ! –, elle signe cet automne un nouveau texte chez Payot, *Résister*, en réaction à la montée de l'extrême droite en France. Des origines du Rassemblement national aux mécanismes de communication qui contribuent à sa dédiabolisation, elle expose, factuellement, les dangers de cette idéologie. Récemment visée par des menaces de mort émanant du site d'extrême droite Réseau libre, Salomé Saqué réaffirme son engagement et choisit de résister, avec la pédagogie et l'intelligence qui la caractérisent. Et qu'on ne peut qu'admirer.

Margaux Morasso

RÉSISTER
SALOMÉ SAQUÉ
144 P., PAYOT, 5 €

À noter que Salomé Saqué a refusé de participer à un entretien croisé avec une contradictrice d'une autre obédience, organisé pour ce numéro par *Lire Magazine*.

FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD – BÉNÉDICTE ROSCOT/SEUIL

Lanceuses d'alerte

LES VIGIES DE L'URGENCE ÉCOLOGIQUE

Dans un courant souvent proche d'un écoféminisme renouvelé, les jeunes autrices qui s'emparent de la question environnementale invitent à repenser le système, par la voie d'un discours technocritique ouvrant le champ des réflexions.

Asma Mhalla va droit au but dans *Technopolitique* (2024) : les magnats de la tech n'ont pas créé que de la technique, mais bien un nouveau système de pensée. La technologie fait de nous des soldats, explique-t-elle, et ce pouvoir technologique menace la démocratie – en creux, notre capacité à choisir. Asma Mhalla pose dans ce discours les bases d'un axe de réflexion auquel répondent les ouvrages d'autres autrices qui, de leur côté, proposent justement de repenser ce système.

Car ce qui se joue au même moment, ce n'est autre que l'urgence écologique. Contre l'inéluctabilité autoproclamée du progrès technique, la militante écologiste Camille Étienne appelle volontiers à une reprise d'autonomie pour privilégier l'utopie choisie à la dystopie imposée. « *L'algorithme tue le temps pour nous.* […] *On fait si bien semblant dans notre techno-cocon* », écrit-elle. Le réveil écologique à proprement parler passe alors par un réveil plus global, un changement de perspective. C'est le « *dépassement de notre impuissance collective* » : en commençant à imaginer que l'on peut vivre différemment, on change déjà le monde à notre échelle. Raison pour laquelle, au long de son ouvrage, elle décrit l'éco-anxiété comme une émotion saine voire utile.

L'ANIMAL ET NOUS

La science contemporaine accompagne cette approche. Des disciplines comme la biologie ou l'éthologie montrent que l'humanité fait fausse route dans son propre manque d'humilité – face à l'évolution et à l'ensemble du vivant sur Terre. Dans la littérature écologique récente, des autrices s'appuient sur cette remise en question concrète de visions du monde archaïques. Kaoutar Harchi fait reposer son propos, dans *Ainsi l'animal et nous* (2024), sur un constat à la croisée de la science, de l'écologie et de la philosophie : les animaux n'étaient pas prédestinés à être des animaux. Nous les avons définis ainsi. Nous avons séparé l'animalité et l'humanité : « *Vous et moi ne cessons, par une multitude de croyances, de paroles et de gestes, de produire cette frontière.* »

Asma Mhalla.

Kaoutar Harchi.

Kaoutar Harchi décrit alors comment un système de domination est né à partir de cet a priori scientifiquement invalide. Elle invite même à précipiter une ère des animaux dans laquelle cette relation serait différente. Une position qui peut aisément parler quand l'on sort de la lecture d'*Animal Testing* d'Audrey Jougla (2023) : une enquête coup de poing sur la condition animale – les laboratoires comme salles de torture. L'enquête d'Inès Léraud, publiée en bande dessinée sous le titre *Algues vertes. L'histoire interdite* (2019), montre tout autant cette interaction entre un modèle économique toxique et ses effets sur la planète.

LE RENOUVEAU ÉCOFÉMINISTE

Cette technocritique écologiste rejoint explicitement ou implicitement l'écoféminisme. Ce mouvement, qui s'appuie sur le lien entre la domination masculine et la destruction de la nature, connaît une nouvelle ère. Comme un passage de relais, Myriam Bahaffou et Julie Gorecki, deux jeunes militantes, ont participé à la réédition du manifeste écoféministe – paru initialement en 1974 –, *Le Féminisme ou la Mort* (2020) de Françoise d'Eaubonne, pionnière du mouvement. Elle-même avait publié son tout premier ouvrage quand elle n'avait qu'une trentaine d'années.

La critique la plus actuelle d'un lien entre les différentes dominations destructrices se précise et se structure. L'écologie, chez les jeunes plumes engagées, n'est pas un sujet en huis clos, et l'on serait même tenté d'y voir une pensée écosystémique, pleine de ponts et d'interactions – finalement, comme en science. ■

Marcus Dupont-Besnard

Audrey Jougla.

BÉNÉDICTE ROSCOT/SEUIL – EMMANUELLE LE GRAND/ACTES SUD – DELPHINE BLAST/FLAMMARION

Sélection

QUATRE ESSAIS DANS L'ACTUALITÉ

Les parutions éditoriales offrent l'occasion de découvrir les travaux d'autrices dans divers domaines. Voici ceux qui ont retenu notre attention cet automne.

VICTIMES FRANÇAISES DU HAMAS. LEUR HISTOIRE, NOTRE SILENCE
RACHEL BINHAS
176 P., L'OBSERVATOIRE, 20 €

En mémoire des victimes

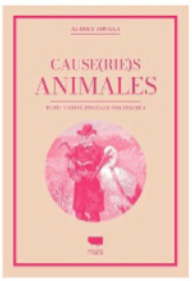
C'était il y a un an, le 7 octobre 2023. Les attaques du Hamas perpétrées sur les Israéliens ont plongé le Proche-Orient dans un conflit qui s'envenime, et s'étend désormais jusqu'à la frontière nord d'Israël, avec le Liban. Journaliste, Rachel Binhas, avec *Victimes françaises du Hamas,* revient sur le destin des Franco-Israéliens, morts ou otages, dans les kibboutz et au festival Nova, et sur le peu d'émoi que leur sort a provoqué chez nous, en dehors de la communauté juive. En se penchant sur leurs parcours, en dressant les portraits de certains d'entre eux, elle veut leur rendre hommage. L'autrice s'interroge sur le deux poids deux mesures en vigueur, encouragé par nombre d'acteurs politiques, concernant les morts palestiniens et les victimes du Hamas. ■

Solange Bied-Charreton

LA FEMME EST UN ISLAMISTE COMME LES AUTRES
LOUISE EL YAFI
304 P., CERF, 22 €

La face cachée de la soumission

La femme soumise, forcée à suivre un homme, à le servir dans la lutte contre l'Occident au nom d'Allah, la femme sacrifiée sur l'autel du djihad est une image d'Épinal qui s'efface. Voici ce qu'en substance nous dit Louise El Yafi, avocate au barreau de Paris, dans *La femme est unislamiste comme les autres.* Une enquête incandescente, à revers de toutes les idées reçues, où l'autrice explore la galaxie djihadiste, ses membres féminins et révèle qu'elles ne sont pas seulement des suiveuses, mais des passeuses, des gardiennes du dogme, indispensables à l'entrisme islamiste, parfois même kamikazes. Leur radicalisation, souvent rapide, sans concession, a de quoi interroger les modèles féminins qui ont cours en Occident. Une enquête saillante, remarquable. ■ **S.B.-C.**



CAUSE(RIE)S ANIMALES. PETIT TRAITÉ POUR LES MALTRAITÉS
AUDREY JOUGLA
208 P., DELACHAUX ET NIESTLÉ, 14,90 €

Animal, mon frère

Paradoxe criant, la mort a disparu de l'espace public. Pourtant, nous n'avons jamais autant tué d'êtres vivants. À l'heure de l'anthropocène, les massacres de masse se dissimulent partout dans la planète. C'est le point de départ de *Cause(rie)s animales,* l'essai d'Audrey Jougla, qui lui permet de repenser le rapport que nous entretenons avec les animaux. Sont-ils des personnes, sur quels critères établit-on leur dignité ? L'autrice a déjà fait paraître plusieurs ouvrages sur l'éthique animale. Avec ce dernier, elle nous conduit à nous interroger sur les représentations anthropomorphiques que nous nous faisons de ces compagnons, devenus viande, cobayes pour la science, objets d'amusement,et sur le regard que nous portons sur la condition animale. ■ **S.B.-C.**

TAISEZ-VOUS ON VOUS ÉCOUTERA. LE POUVOIR DU SILENCE
AMÉLIE BLANCKAERT
304 P., PLON, 19,90 €

Le silence est d'or

Amélie Blanckaert nous apprend à parler et, mieux encore, à convaincre. Dans ses livres, elle donne des conseils éclairants pour améliorer ses prises de parole. Son premier livre, *Votre parole vaut de l'or,* était le fruit de cette réflexion qu'elle porte depuis vingt ans au service d'entreprises et de dirigeants dont elle soigne les prises de parole en public et parfois dans les médias. Son dernier ouvrage enfonce le clou et donne tout son prix au verbe. *Taisez-vous on vous écoutera* expose la nécessité de créer les conditions pour être audible. Et la première, sans doute la plus importante, est le silence, si difficile à obtenir dans une société travaillée par l'agitation et le bruit permanent. Un rappel qui sonne comme un avertissement au moment où le déficit d'attention est devenu une maladie mentale ordinaire. ■

Fabrice d'Almeida

FESTIVAL DEMAIN LES MONTAGNES

SALON DU LIVRE

ENTRÉE LIBRE

SALON DU LIVRE
6 ET 7
DECEMBRE 2024

GRENOBLE
LE MINIMISTAN
Cour Marcel Reymond - Rue Des Minimes
Accès facile en Tram B - Arrêt Notre-Dame

THÈME DE L'ANNÉE:
LA MONTAGNE PARTAGÉE
L'ITALIE *À L'HONNEUR*

***CONFÉRENCE INAUGURALE* LE 5 DÉCEMBRE À 19 H**
BIBLIOTHÈQUE D'ÉTUDE ET DU PATRIMOINE
12 Boulevard Maréchal Lyautey - Accès facile en Tram A et C - Arrêt Chavant

10 RENCONTRES
Dédicaces/ Expositions/ Lectures

20 AUTEURS
Jeunesse/ BD/ Romans

Tel. 06 09 48 60 16
www.demainlesmontagnes.fr
contact@demainlesmontagnes.com

Passionné de culture fantastique, de moto, de rock et de jeu de rôle, ce descendant d'un grand nom du roman-feuilleton d'antan construit depuis un quart de siècle une œuvre littéraire oscillant entre thrillers ésotériques, polars historiques, fantasy et anticipation – à l'image du récent *Pour ne rien regretter*. Rencontre avec un fervent défenseur de l'imaginaire. Et de la liberté.

Henri Lœvenbruck
MÉTAL HURLANT

« *J'me présente, je m'appelle Henri.* » Voilà sans doute la manière la plus simple de commencer le portrait de quelqu'un : par son prénom. Et, pourquoi pas, en se référant à une chanson – en l'espèce, *Le Chanteur* de Daniel Balavoine. Même s'il s'agit, ici, d'un écrivain. La référence est d'autant plus évidente que le titre de son nouveau roman, *Pour ne rien regretter,* est un clin d'œil aux paroles de ce standard des karaokés. Ceci dit, la confusion entre musique et littérature était largement explicable pour l'auteur de ces lignes, qui se souvient de sa première rencontre avec Henri Lœvenbruck : dans un train pour la Foire du livre de Brive (l'*Orient-Express,* SVP), où notre homme aux cheveux peroxydés jouait (en chantant) des classiques du rock au piano. Et quelques mois plus tard, au Grand Hôtel de Gérardmer. On y songe, lorsqu'on s'apprête à rejoindre chez lui ce prolifique romancier qui perpétue depuis plus de vingt ans la tradition du grand roman populaire français, oscillant entre fantastique, thriller, noir, fantasy, anticipation et polars historiques.

Lorsqu'on arrive dans sa maison du Sud parisien, nous sommes accueillis par un grand chien blanc, aux airs de loup, très impressionnant. Qu'on aurait pu, tiens, croiser dans un clip de heavy metal – on a l'imaginaire qu'on mérite… La référence amuse l'écrivain, qui s'y connaît. « *Mon père était ami avec Georges Brassens, j'ai grandi avec sa musique, ainsi qu'avec celle de Bob Dylan. Mon oncle était concertiste, aussi. C'est dans cette direction que je voulais aller, au départ.* » Ses goûts s'affirment toutefois à l'adolescence, se dirigent vers d'autres registres – notamment des groupes comme Marillion. « *Des formations qui donnaient de l'importance aux paroles.* » Les notes et les mots devaient aller de pair, pour celui qui a joué dans nombre de petits groupes, comme clavier, avec une prédilection pour l'orgue Hammond – « *J'ai même le logo tatoué sur la main !* » Des paroles de chansons, notre passionné confie en avoir écrit des centaines. La guitare ? « *Je gratte un peu, et c'est un instrument facile à transporter.* » Et le chant ? « *À l'occasion. Dans le cadre d'un album hommage à Alain Bashung, je viens d'enregistrer un titre en duo avec sa veuve, Chloé Mons.* » On songe alors aux paroles de *La nuit je mens,* l'un des plus grands succès de ce monstre sacré de la chanson française : « *J'ai dans les bottes des montagnes de questions/Où subsiste encore ton écho/Où subsiste encore ton écho.* » Oui, ça n'est pas tout de discuter musique, il faut que l'interview avance…

LA LITTÉRATURE, C'EST DU SÉRIEUX

Toutes les formes de culture se mêlent dans le parcours d'Henri Lœvenbruck. Né en 1972, il a grandi, du côté de la place de la Nation, dans la langue de Shakespeare et d'Edgar Allan Poe, ses deux parents étant professeurs d'anglais. « *Deux très grands lecteurs.* » Dans la famille, de toute façon, la littérature, c'est du sérieux : son arrière-grand-oncle n'est autre que Pierre Lœvenbruck, grand auteur populaire des années 1920 à 1940 ayant signé près de deux cents romans-feuilletons ! « *Le nom Lœvenbruck dans la bibliothèque familiale, forcément, ça vous marque.* » Celui qui, enfant, n'était pas forcément un immense lecteur, s'est à l'adolescence pris de passion pour Tolkien, Stephen King, Isaac Asimov, Philip K. Dick et Frank Herbert. « *La littérature blanche, je l'ai vraiment découverte en hypokhâgne et khâgne. Et j'ai compris alors qu'elle ne se résumait à Flaubert – que, depuis, j'admire !* » D'ailleurs, il cite aujourd'hui volontiers Alexandre Dumas et Jules Verne parmi ses influences. Sa maîtrise de littérature anglo-saxonne en poche, il part vivre en Angleterre pendant deux ans. Revenu en France, il devient prof d'anglais. Et monte, avec les éditions Flammarion, *Science-Fiction magazine.* « *Une revue sur toute la culture SF en général – cinéma, littérature, jeux vidéo, BD, musique, etc.* » Il y a aussi quelques piges – à *L'Express*, notamment – et l'expérience de la radio, sur TSF. « *À l'époque, c'était la radio du Parti communiste ! On avait une émission littéraire qui s'appelait* Un cadavre dans la soucoupe *! J'ai adoré cette expérience des ondes.* » Après l'arrêt de *Science-Fiction magazine,* au début des années 2000, il fonde avec plusieurs comparses les éditions Bragelonne, « *sans soutien financier* ». C'est là qu'il publie *La Moïra* (pas son premier roman, puisqu'il avait fait paraître un ouvrage, chez Baleine, en 1998, sous le pseudonyme de Philippe Machine !) : surprise, ce qui s'avérera une trilogie fait un carton ! L'expérience tourne mal pour Henri Lœvenbruck avec Bragelonne, •••

« L'amitié, la planète et la vie tout court sont les choses qui me tiennent le plus à cœur »

UNE JEUNESSE QUI NE SE TIENT PAS SAGE

Après *Nous rêvions juste de liberté*, *Pour ne rien regretter* fait vivre, dans un grand souffle romanesque, une génération nouvelle prête à combattre pour ses idées.

Jouons carte sur table d'emblée. On se souvient comme si c'était hier de *Nous rêvions juste de liberté*. Paru au printemps 2015, le roman d'Henri Lœvenbruck fait partie de cette famille de livres rares qui incarnent tout entier le même propos que l'histoire qu'ils sont en train de raconter. En écrivant le road-movie effréné et tragique de Bohem, Freddy, Oscar, une bande de gamins exaltés qui partaient au volant de leur Harley à la conquête des grands espaces américains, l'écrivain, et son éternel look de biker tatoué, semblait enfin se révéler et s'émanciper d'une œuvre foisonnante mais déjà toute tracée, rigoureusement structurée entre la fantasy et le thriller ésotérique tendance Dan Brown. Ce roman initiatique vrombissait de toute part. Infusé à *Easy Rider,* aux récits de Jack London et Kerouac, il retraçait, au son d'une BO rock entêtante, le quotidien de ces frères de bitume entre cuites, défonces et bastons, entre amitié, amours et trahisons jusqu'au grand vertige final. Dévastateur. Dix ans plus tard, Henri Lœvenbruck offre une pseudo-suite ou, plutôt, un écho à son histoire en donnant la parole à la génération d'après : *Pour ne rien regretter.* Fille de Mani et Mélaine, anciens membres de la bande élargie, Véra a grandi au rythme des récits épiques mais parcellaires de sa mère et de son oncle Freddy. À Providence, les choses ont bien changé. Une grande multinationale du nom de Goliath étend son pouvoir sur la ville et menace la vie des habitants de la région. En fidèle héritière de Bohem, la jeune fille décide de braver l'ordre établi et de s'opposer à cette destruction programmée. Avec un souffle romanesque intact, Henri Lœvenbruck raconte le profond changement de paradigme de nos sociétés. À une génération qui glorifiait les rebelles insouciants a succédé une jeunesse inquiète qui se réalise par l'engagement, le combat contre les injustices et les inégalités. Une autre voie mais un même idéal : la liberté.

Léonard Desbrières

EXTRAIT

★★★☆☆
POUR NE RIEN REGRETTER
HENRI LŒVENBRUCK
336 P., XO, 21,90 €

qui décide donc rapidement de vendre ses parts. Par l'intermédiaire de Charles-Henri Flammarion, il rejoint la célèbre maison familiale de ce dernier. Ce qui sera concrétisé en 2003 avec le thriller ésotérique *Le Testament des siècles.*

ROCK STAR DES LETTRES

De livre en livre, notre rock star des lettres impose sa patte, son sens du suspense, avec des romans comme *Le Syndrome Copernic, L'Apothicaire, Le Rasoir d'Ockham* ou les six épisodes de la série *Serum*. Mais aussi, en 2015, un ouvrage un peu à part dans son parcours : *Nous rêvions juste de liberté*. Loin de son univers habituel, Henri Lœvenbruck se laisse aller à l'émotion dans cette histoire où il est question d'amitié, de rébellion, d'adolescence et du monde des bikers. « *Ce livre m'a à la fois apporté le pire et le meilleur. Ça a été une grosse claque, parce qu'il a été ma moins bonne vente en grand format de toute ma carrière. Flammarion n'y croyait pas, alors que c'était le texte dans lequel je m'étais le plus impliqué. Et là, tout d'un coup, le poche s'est mis à marcher, le bouche-à-oreille commence à prendre, les droits ciné sont achetés, etc.* » L'auteur n'est pas peu fier – et à raison – d'annoncer le tournage en juin prochain, avec Julien Hosmalin derrière la caméra. Si ce roman a finalement touché tant de lecteurs, c'est parce que Lœvenbruck y livrait donc, à travers son histoire, son amour pour les grosses bécanes. Une passion assez tardive. « *C'était un sujet tabou à la maison. Ma maman avait eu un accident dans lequel une jeune fille en deux-roues avait perdu la vie quand elle était jeune. Je n'ai passé mon permis qu'à 28 ans. Mais je me suis rattrapé : je fais désormais entre 20 000 et 30 000 kilomètres par an à moto. Avec une prédilection pour les routes espagnoles.* »

Passé désormais sous la bannière XO (notamment pour sa série historique des Gabriel Joly et pour le très « agathachristien » *Les Disparus de Blackmore*), il publie donc aujourd'hui *Pour ne rien regretter [lire critique ci-contre]*, sorte de prolongement ou de cousin de *Nous rêvions juste de liberté*. « *Mon nouveau roman se situe dans le même univers, la même ville fictive que j'appelle Providence, dans la même intemporalité. Pour moi, on se trouve dans un conte philosophique, et non dans une réalité bien définie. Ce sont les deux bouquins dans lesquels j'ai parlé des choses qui me tiennent le plus à cœur : d'un côté, l'amitié ; de l'autre, la planète et la vie tout*

FREEPIK

court. J'avais envie d'écrire une fiction qui dirait "Ok, il va y avoir un passage très compliqué, mais peut-être que c'est pour aller vers un avenir bien plus désirable que celui qu'on est en train de vivre". » Pour cela, il a choisi un jeune personnage féminin, Véra, inspiré par… Momo, le petit garçon de *La Vie devant soi* d'Émile Ajar ! Mais il est aussi question ici d'intelligence artificielle, sur laquelle Henri Lœvenbruck, comme tout le monde, s'interroge. « *Le jour où elle sera utilisée pour trouver un vaccin que les hommes ne sont pas capables de créer, là ce sera génial. Mais si elle fait les dessins et les couvertures des livres à notre place, si elle met juste des illustrateurs au chômage, alors, ce n'est pas du progrès. En tout cas, pas du progrès social, donc pas du progrès désirable.* »

JEU DE RÔLE ET IMAGINAIRE

Loin du virtuel, ce boulimique de culture fantastique évoque alors l'une de ses autres passions, née lors de son séjour outre-Manche et qui sert de matrice à ses romans : le jeu de rôle. « *Son influence est fondamentale. J'ai appris au moins autant à écrire par la pratique du jeu de rôle en tant que maître de jeu et meneur de jeu qu'en faisant mes études littéraires. Sur la nécessité d'une tension dramatique permanente, la structuration du récit, la création du background des personnages, etc.* » Le goût pour cette pratique, il la partage avec de nombreux membres de la Ligue de l'imaginaire, collectif d'auteurs défendant une certaine littérature de genre, parmi lesquels Maxime Chattam, Franck Thilliez, Bernard Werber, Mireille Calmel ou Alexis Laipsker (son vieux copain de lycée !). Mais, la vie ressemblant parfois à un roman-feuilleton, un rebondissement a lieu quelques jours après notre entrevue. Henri Lœvenbruck annonce en effet quitter ce groupe. Il nous envoie alors ce SMS d'explication. « *J'ai pris beaucoup de plaisir à créer la Ligue de l'imaginaire il y a quinze ans* […]. *Pendant toutes ces années, nous avons accompli des choses extraordinaires avec beaucoup de bienveillance, et accueilli plus de vingt auteurs dans le collectif. Ces derniers temps, je m'y sentais toutefois de moins en moins à ma place. J'ai dû vieillir… Nous avons eu un gros désaccord à la suite d'un choix qui nous a été imposé de force par Le Livre de Poche, dans le cadre d'un recueil de nouvelles caritatif que nous leur avions proposé.* […] *Mais cela n'enlève rien aux belles amitiés qui s'y sont nouées au fil des ans. Je reprends juste cette liberté qui m'est si chère…* » La liberté, encore et toujours. Même si les lendemains sont par essence des réalités alternatives, des uchronies. ■

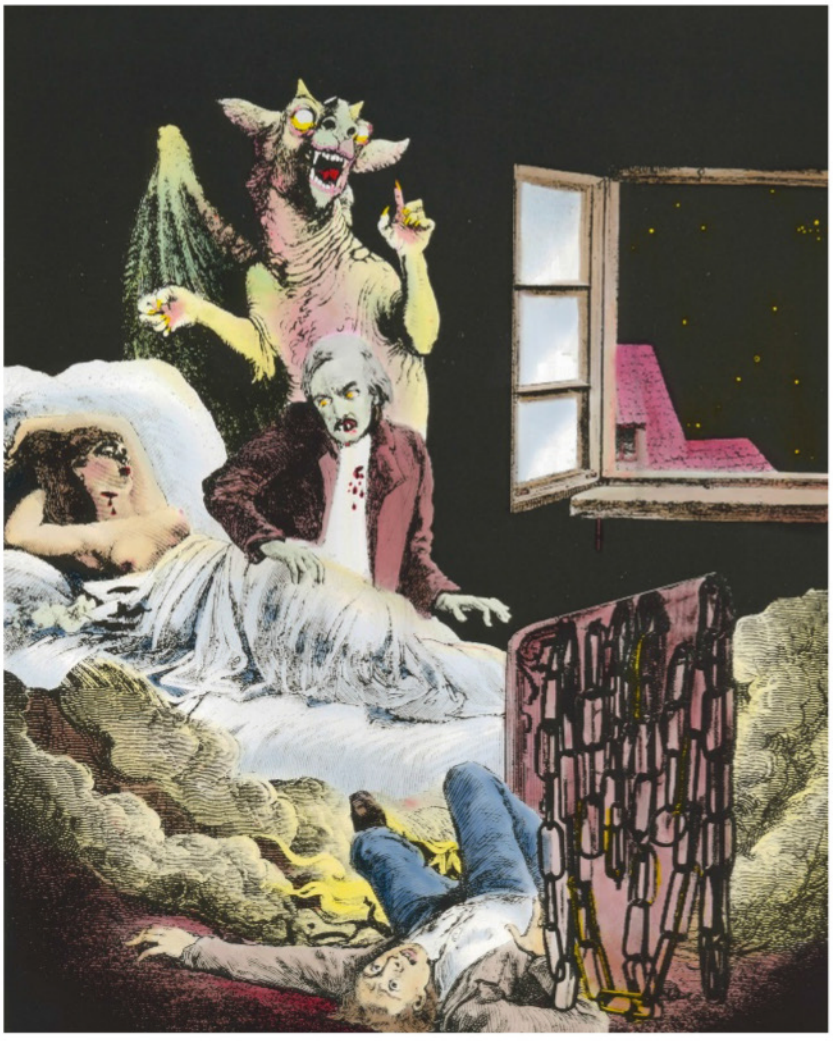
Baptiste Liger

Photos : Jean-Luc Bertini pour *Lire Magazine*

Littérature d'horreur

POURQUOI AIMONS-NOUS LES MONSTRES?

Ils incarnent nos pulsions inavouables, nous rendent à nos terreurs premières, pointent notre insignifiance, et pourtant, des premières narrations aux derniers romans de Stephen King, nous persistons à chercher leur compagnie. Tentons d'expliquer notre tératophilie.



Homme libre, toujours tu chériras les monstres. Tu auras beau cultiver un esprit rationnel, développer la science, repousser les frontières de l'inconnu, en ton inconscient perdurera la peur enfantine du noir et de toutes les horreurs qui pourraient en sortir. Alors tu as inventé l'art, qui permet de reprendre la main sur tes terreurs pour les emprisonner dans d'éblouissantes narrations ou représentations. Et tu as appris à aimer tes figures d'épouvantes, voire à chercher leur compagnie quand le monde concret te semblait lui-même épouvantable… Tous les admirateurs de Lovecraft et de Stephen King, grands inventeurs de monstres, vous le confirmeront : aucun chagrin de lecteur, aucune frayeur ne pèse lourd face au destin du pauvre Robert Olmstead, pourchassé par les habitants dégénérés d'une ville vouée à un culte marin impie – dans *Le Cauchemar d'Innsmouth*, de Lovecraft, retraduit en *Ombre qui planait sur Innsmouth* dans la récente édition de La Pléiade *[lire encadré ci-contre]*. Ce n'est pas le moindre de nos paradoxes, mais nous aimons les monstres parce qu'ils nous consolent de nos drames mineurs par des terreurs hyperboliques. En ce sens, ils sont d'utilité publique.

Et c'est bien pourquoi on leur donne une fonction. Dans les textes antiques, ces créatures hors normes par définition

Gravure illustrant le roman de Bram Stoker *Dracula* (1897), classique de la littérature d'horreur qui figea dans le temps la figure du vampire.

AKG IMAGES

sont souvent envoyées par les dieux pour permettre à des personnages eux aussi hors normes de prouver leur valeur. Dans la première narration connue – *L'Épopée de Gilgamesh*, écrite en akkadien en 1800 avant notre ère, ils prennent la forme du géant Humbaba, gardien de la forêt des cèdres que Gilgamesh tuera pour défier les dieux, puis d'un « *taureau céleste* ». De même Thésée estourbissant le Minotaure, ou Ulysse prouvant la supériorité de sa ruse sur la force brute du cyclope Polyphème. Au Moyen Âge, le monstre garde ce double rôle – à la fois source de frisson pour le lecteur et faire-valoir du héros – mais replacé dans un cadre chrétien : c'est le dragon, créature diabolique s'il en est, qu'affronte Tristan au nom du roi Marc qui quête la main d'Yseut. C'est, dès le XIe siècle, la *Chanson de Roland* et ses païens parfois monstrueux, tels « *Ceux d'Occian la déserte* » qui guerroient sans armure car ils « *ont le cuir aussi dur que fer* », ou les « *Misnes aux grosses têtes* » qui portent au dos « *des soies, tout comme les porcs* ».

PAGANISME, PENSÉE CHRÉTIENNE ET SCIENCES

Puis, à mesure que la religion chrétienne perdait de son hégémonie, certains monstres ont été accusés d'être devenus des agents secrets de la pensée religieuse. Principal suspect : le vampire. Cela apparaît lorsque le bénédictin Dom Calmet fait paraître, en 1751, ses *Dissertations sur les apparitions des anges, des démons et des esprits, et sur les revenants et vampires de Hongrie, de Bohême, de Moravie et de Silésie* (récemment réédité aux Éditions du Cerf). En effet, ces régions bruissent d'affaires de vampirisme qui passionnent l'Europe. Le texte de Calmet, prudent, conclut à la superstition, mais ménage une place au mystère, et compile surtout tant d'histoires qu'il expose à la tentation de les accréditer. Mal compris, son ouvrage sera parfois interprété comme une défense masquée de la pensée chrétienne : si l'on peut envisager l'existence d'une créature buveuse de sang capable de vaincre la mort, le surnaturel chrétien devient tout à coup parfaitement admissible ! C'est pourquoi Dom Calmet se fera étriller dans le *Dictionnaire philosophique* de Voltaire et dans l'*Encyclopédie*. Cependant, les monstres, malgré leurs ascendances païennes, vont continuer à devenir choses chrétiennes : le vampire descend de la stryge des Romains – un oiseau buveur de sang –, mais au XIXe, Bram Stoker le transforme en Dracula terrifié par les crucifix et l'eau bénite. Son cousin, le loup-garou, précède Jésus (on le trouve dans les légendes des anciens Germains), mais il a rencontré la croyance chrétienne associant les loups au diable. D'autant que vampire et loup-garou présentent un autre avantage : celui d'incarner, à la façon d'un repoussoir, le déchaînement des pulsions sexuelles que l'Église s'emploie à cadrer. Au vampire, les baisers mortels, au loup-garou, la bestialité…

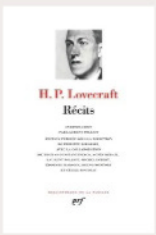
Puis Mary Shelley est venue et a tout changé. L'histoire est connue : épouse de Percy Shelley, femme de tête et de plume, Mary participe à un défi littéraire en compagnie de son mari, de Lord Byron et de John Polidori : écrire la meilleure histoire d'horreur. Et c'est ainsi qu'elle invente la créature du Dr Frankenstein, en se fondant non pas sur une vision chrétienne, mais sur une science de son temps : le galvanisme, discipline qui voyait en l'électricité la force faisant se mouvoir les corps vivants. Son monstre n'est pas une créature malfaisante car maudite ou surgie des enfers : il est une aberration, assez intelligente pour prendre conscience de l'horreur de sa condition solitaire, qui cherche à se venger de son créateur. Associé à son aspect, cela suffit à susciter la terreur. Depuis, les créateurs de monstres •••

BRIDGEMAN IMAGES

LOVECRAFT DANS LES ÉTOILES

La parution d'une Pléiade Lovecraft a de quoi réjouir l'admirateur du « maître de Providence » tout en lui donnant des frayeurs : l'écrivain a été si négligé par le milieu littéraire français ! Heureusement, l'introduction équilibrée, signée Laurent Folliot, donne le ton en rappelant que Lovecraft, loin d'être un simple inventeur de monstres, a développé *« une véritable vision littéraire, inséparable d'un travail d'écriture original qu'on ne saurait réduire à la débauche adjectivale dont se sont quelquefois délectés les parodistes »*, et en éclairant joliment quelques saillances du style lovecraftien – son travail sur les sensations, notamment. Le volume qui, sans surprise, se centre sur les « grands récits », a aussi la bonne idée de les présenter par ordre chronologique (alors qu'ils sont parus, en France, dans des recueils plus ou moins thématiques), ce qui permet de mesurer la progression de l'auteur dans l'invention comme dans l'écriture, et de voir se constituer ce qui deviendra après sa mort « Le mythe de Cthulhu ». Les nouvelles de Lovecraft bénéficient aussi de retraductions (réussies), et parfois de restaurations – *L'Ombre d'Outre-temps*, révélé dans une version démarquée d'un manuscrit longtemps perdu plutôt que dans la version amputée publiée du vivant de l'auteur. En somme, la prose de Lovecraft a été traitée avec le soin propre à la collection – ce dont l'auteur, habitué aux publications hasardeuses en magazines populaire, n'aurait sans doute jamais rêvé. **A.B.**

L'écrivain Howard Phillips Lovecraft entouré d'horribles monstres, en haut l'effrayant Cthulhu.



★★★★★
RÉCITS
H.P. LOVECRAFT
SOUS LA DIRECTION DE PHILIPPE JAWORSKI, 1408 P., LA PLÉIADE, 69 €

À gauche : L'acteur T. P. Cooke interprétant le rôle du monstre dans une pièce de théâtre en 1823, adaptée du roman de Mary Shelley *Frankenstein*, paru en 1818. À droite : *Le Culte impie* (2008) de l'illustrateur Gwabryel, d'après la nouvelle *L'Appel de Cthulhu* de H. P. Lovecraft.

puisent aux deux sources – science et magie pararegieuse infusée de paganisme. Stephen King, par exemple, peut conter aussi bien des histoires de vampires (*Salem*) ou de lycanthropes (*L'Année du loup-garou*) que des histoires d'enfants mutants élevés en laboratoire (*L'Institut*). Sa touche : appliquer de vieux motifs fantastiques, comme la possession démoniaque, à la modernité. Telle *Christine*, voiture hantée par l'esprit de son précédent propriétaire.

L'HORREUR INDESCRIPTIBLE DU VERBE LOVECRAFTIEN

Avant lui, un auteur a réussi à délivrer les monstres de leur apparat chrétien sans attenter à leurs racines païennes : l'immense nouvelliste américain Howard Phillips Lovecraft (1890-1937). Encore considéré comme un petit-maître voilà dix ans par un milieu littéraire français qui ne l'avait pas lu, celui-ci se voit publié dans la collection La Pléiade, à la grande joie de l'auteur de ces lignes ! Une reconnaissance méritée : s'il est un écrivain qui a donné aux monstres leurs couleurs contemporaines, et dont l'esthétique a essaimé tous les arts, et jusqu'au jeu vidéo, c'est bien le « maître de Providence ». Mieux, pour dire la monstruosité, il a inventé un style et une façon bien particulière de construire ses nouvelles.

Matérialiste athée, féru d'astronomie, de géographie, de folklore, de paléontologie et d'histoire, Lovecraft nous parle d'un monde sans espoir car entouré d'infinies ténèbres. Ténèbres cosmiques d'où jaillit le météore de *La Couleur d'outre-ciel* (ex-*Couleur tombée du ciel*) qui changera en monstruosités toute une famille. Ténèbres du passé hanté par ces races qui dominaient la Terre avant nous, dont les cités en ruines reposent dans les déserts d'Australie ou sous les glaces des pôles, comme dans les *Montagnes du délire* (ex-*Montagnes hallucinées*). Ténèbres des abysses océaniques où dort le Grand Cthulhu, entité immémoriale que des peuples primitifs révèrent encore comme un dieu. Ces créatures sont d'autant plus terrifiantes que Lovecraft les fabrique en alliant mythes et réalités. D'un côté, il s'ancre dans la science de son temps, qui lui révèle un espace insondable, une Terre plus vieille qu'on ne le pensait, et des mathématiques exotiques… De l'autre, il puise dans les légendes passées, traitées comme les souvenirs atténués de vérités occultes et terrifiantes ! Et il y ajoute des effets de réels, quand il évoque des sites archéologiques alors méconnus (les ruines de Ponape), ou quand il invente des bibliothèques sorcières qui mêlent véritables

> Vampire et loup-garou incarnent le déchaînement des pulsions sexuelles que l'Église s'emploie à cadrer

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY - GWABRYEL, ILLUSTRATOR OF WEIRD FICTION

traités de démonologie et livres de son invention : le fameux Nécronomicon, œuvre du prétendu Abdul Al-Hazred, resté dans les mémoires fictives pour avoir péri dévoré vivant par une créature invisible sur le marché de Bagdad. Résultat : alors que Lovecraft ne croyait pas du tout en ses propres inventions, des foules de lecteurs souvent adolescents se sont mises à douter.

Les créations originales de Lovecraft sont de trois ordres. Les plus célèbres, les plus impressionnantes aussi, se présentent sous des apparences trop vastes et trop atroces pour être saisies par un esprit humain sans que celui-ci ne sombre dans la démence. C'est ce que Lovecraft appelle « L'indicible », concept central de son œuvre. Ainsi le splendide *Horreur de Dunwich* (ex-*Abomination de Dunwich*) issu des accouplements d'une sorcière et d'une entité cosmique. Comme ces créatures sont littéralement indescriptibles, Lovecraft a développé, pour les évoquer, un style formé d'explosions verbales hallucinées (« […] *rien de solide dans tout ça – c'est pareil que de la gelée et c'est fait de cordes séparées qui se tortillent, collées les unes aux autres* […] *et Dieu du ciel* – cette moitié de figure sur le dessus »). Mais Lovecraft invente aussi des espèces que la science peut décrire malgré leur physiologie stupéfiante, tels ces « Grands Anciens » dont on dissèque les corps gelés dans *Montagnes du délire*. Enfin, il aimait à dépeindre les êtres humains dégénérés par des siècles d'isolation, ou issus d'hybridation monstrueuse.

SUBLIMER LA PEUR DE L'AUTRE

Ces inventions, qui ont fait sa célébrité posthume, prouvent aussi que la littérature peut faire feu de tout bois, y compris du plus pourri. Issu d'une famille déchue, incapable de gagner durablement sa vie, brièvement marié et tristement seul (même si la biographie de S.T. Joshi le montre aussi en correspondant frénétique), Lovecraft était profondément raciste. Et comme le remarquait, en 1991, un inconnu nommé Michel Houellebecq dans son *H.P Lovecraft. Contre le monde, contre la vie*, il utilise, dans ses lettres, les mêmes explosions verbales pour décrire les immigrants new-yorkais que pour dépeindre les monstres dans ses nouvelles ! Auteur de l'introduction du récent volume de la Pléiade, Laurent Folliot minore l'importance de ces échos. Pour lui, le racisme de Lovecraft, d'intensité variable selon les époques, ne saurait suffire à expliquer sa passion pour « *l'horreur fantastique* », et il serait absurde de voir dans ses monstres les « *reflets distordus* » des minorités. Certes, mais la peur de l'autre qu'éprouvait un Lovecraft obsédé par son origine WASP et parfaitement inadapté au monde moderne apparaît indiscutable. C'est cela, ajouté à une très singulière sensibilité aux paysages et aux architectures, qu'il sublime dans ses nouvelles. Il ne s'agit pas bien sûr de justifier le racisme de Lovecraft – d'autant plus injustifiable qu'il dépasse souvent les préjugés de son époque. Juste de reconnaître la part que cette haine névrotique prenait dans sa création. Si nous aimons les monstres, c'est aussi qu'ils se relient à nous par ce que nous avons de plus monstrueux. ■

Alexis Brocas

« LA MONSTRUOSITÉ PERMET DE METTRE NOS PEURS À DISTANCE »

Jeanne Siaud-Facchin est psychologue, psychothérapeute et autrice, notamment de *La Guérison émotionnelle*. Elle explique ce qui se cache derrière notre fascination pour les monstres.

DRFP/ODILE JACOB

La monstruosité est présente dans la littérature depuis l'Antiquité. Pourquoi les monstres nous fascinent-ils depuis si longtemps ?

Jeanne Siaud-Fachin. Le monstre permet de personnifier, de donner un contour, une forme, une identité à des peurs qu'on peut éprouver à l'intérieur de soi. À partir du moment où la peur est à l'extérieur, on peut la voir, on la met à distance, et on est face à elle et non plus sous son emprise. La peur de la mort, de la maladie, de l'abandon ou de ne pas être à la hauteur… Toutes ces peurs-là sont universelles. Vous remarquerez d'ailleurs que quand on évoque la figure du monstre, on pense tous assez vite à une sorte de gorille, de personnage imposant, effrayant par son apparence, toujours un peu déformé, sombre, poilu… C'est la figure classique du monstre à travers le monde.

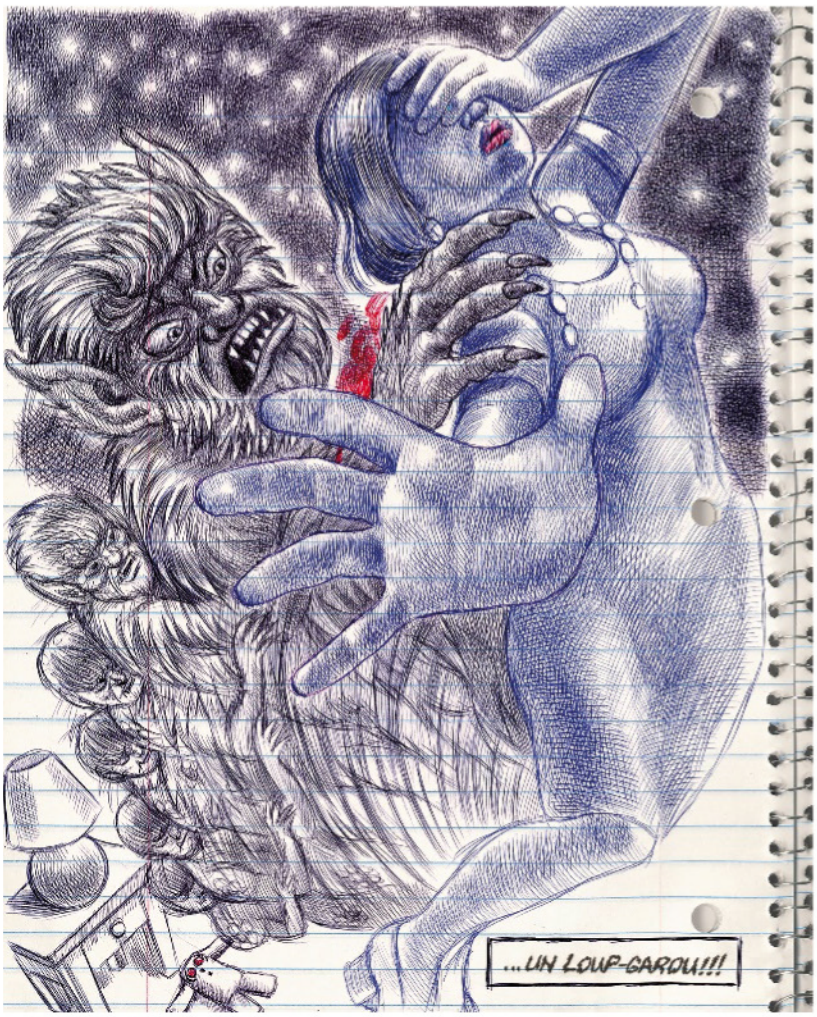
Parfois, le monstre peut aussi nous amuser !

J. S.-F. À partir du moment où ces monstres et donc nos peurs sont à l'extérieur de nous, ils deviennent presque nos jouets. Les voir vivre des aventures nous permet de décharger toute notre tension, et on va alors s'amuser de ce qui leur arrive. C'est un procédé que l'on utilise parfois en thérapie d'ailleurs, même avec des adultes. On leur demande de dessiner leur peur. C'est la même fonction que celle du monstre : une fois qu'ils l'ont dessinée, ils peuvent la regarder, en parler, s'y confronter.

La figure du monstre, notamment humain, permet-elle aussi d'accepter la différence ?

J. S.-F. Sans doute, oui. Il faut se rappeler qu'il n'y a pas si longtemps les géants, les nains, les culs-de-jatte… toutes ces personnes prisonnières de leur corps et de leur handicap étaient considérées comme des monstres et devenaient de véritables bêtes de foire. Elles avaient la même fonction que les monstres imaginaires pour ceux qui venaient les voir : se conforter dans l'idée qu'ils étaient eux-mêmes normaux. Avec le temps, ça a disparu, heureusement, notre regard a changé, s'est habitué.

Propos recueillis par Mathieu Charrier



« COMME KAREN, JE VOULAIS MOI AUSSI RESSEMBLER À UN LOUP-GAROU »

La vie d'Emil Ferris ressemble à un film de Tim Burton: paralysée de la main droite, elle parvient, stylo-bille scotché à la main, à redessiner. Fruit de ce combat de tous les jours, *Moi, ce que j'aime, c'est les monstres* est une œuvre foisonnante, dantesque, dont le second tome – encore plus vertigineux – vient tout juste de paraître.

Comment est né le projet *Moi, ce que j'aime, c'est les monstres* ?

Emil Ferris. Il y a des années, j'avais pour ambition d'écrire pour le cinéma et le théâtre. C'est pourquoi j'ai suivi un stage d'écriture de scénario à Chicago. C'est à ce moment-là que j'ai eu la vision d'un Afro-Américain très extravagant déguisé en femme, je ne savais pas très bien s'il était gay ou trans, je savais juste qu'il était très beau, son visage était couvert de cicatrices, il ressemblait beaucoup à la créature de Frankenstein. Dans cette vision, je le voyais porter un imperméable et y envelopper une jeune fille lesbienne aux allures de loup-garou. À l'époque, je ne savais pas encore que ces deux personnages deviendraient plus tard Françoise et Karen dans *Moi, ce que j'aime, c'est les monstres* et, surtout, je ne savais pas pourquoi j'avais eu cette vision. J'ai alors décidé de coucher ça sur papier sous la forme d'une nouvelle que j'ai fait lire à mon responsable de stage. Il aimait beaucoup ce que j'avais écrit et pensait qu'il y avait là matière à en faire un long-métrage mais, pour cela, je devais partir à Los Angeles. Entre-temps, je suis tombée enceinte, ce qui a reporté indéfiniment mes projets de départ pour L.A. J'ai alors continué mes études, publié mon histoire sous la forme d'une nouvelle qui a eu un certain succès. Quelques années plus tard, j'ai demandé à ma fille ce que je devais faire et elle m'a répondu que je devrais écrire *Moi, ce que j'aime, c'est les monstres* car elle savait ce que cette histoire représentait pour moi. Elle avait raison.

Pourquoi avoir choisi la figure du loup-garou pour représenter votre héroïne ?

E.F. C'est une question qu'il faudrait poser à Karen et à la petite Karen que j'ai été lorsque j'ai découvert le film *Le Loup-garou* pour la première fois. Il y a quelque chose de très beau et de très poétique chez ce personnage déraciné qui parvient à renouer avec ses ancêtres et sa terre natale d'une manière totalement inattendue, c'est-à-dire en devenant un loup-garou. Cette idée me touche beaucoup. J'aurais toutefois préféré qu'il ne soit pas tué à la fin mais adopté par les siens. En tant qu'êtres humains, nous sommes comme des villageois, nous avons tendance à exclure ce que nous ne comprenons pas. J'espère que mes livres permettront aux villageois de comprendre qu'il y a plus à apprendre qu'à craindre des loups-garous !

EMIL FERRIS/MONSIEUR TOUSSAINT LOUVERTURE 2024

WHITTEN SABBATINI/MONSIEUR TOUSSAINT LOUVERTURE

Quel est le premier monstre que vous ayez découvert ?

E.F. Quand j'étais enfant au Nouveau-Mexique, on me mettait en garde contre la Llorona *[La Dame Blanche]*, une figure monstrueuse qui, selon la légende, tuait les enfants s'aventurant trop près de la rivière. J'ai également un souvenir très vif d'une sculpture représentant un immense squelette au volant d'une voiture avec un couple de mariés, symbolisant ainsi le mariage entre la vie et la mort. C'est à ce moment-là que j'ai été familiarisé pour la première fois avec la notion d'horreur.

Que signifie le titre *Moi, ce que j'aime, c'est les monstres* ?

E.F. Aux États-Unis, les enfants aimant les monstres se font appeler les « *monster kids* », c'est ainsi qu'ils se reconnaissent entre eux. Pour eux, les monstres ne sont pas tant des figures effrayantes que les parties intégrantes d'un univers dans lequel ils se sentent acceptés et en sécurité. Dans cet univers, ils peuvent être intrépides, curieux voire surhumains.

Si vous pouviez être un monstre, lequel seriez-vous ?

E.F. Mais je suis un monstre *[rires]*. Si je devais choisir un monstre, je dirais la sorcière du conte *Hansel et Gretel*. Enfant, on m'avait offert un livre dont la couverture était centrée sur la sorcière. En prenant de l'âge, je me rends compte que, physiquement, je ressemble de plus en plus à cette sorcière sur la couverture *[rires]*. Comme Karen, je voulais moi aussi enfant ressembler à un loup-garou, puis je suis passée par cette phase adolescente où je m'identifiais davantage à la figure du vampire, mais ça n'a pas marché, j'étais un loup-garou, puis une sorcière autrement crédible !

Dans vos romans, on voit une réelle opposition entre monstruosité morale et monstruosité physique…

E.F. Oui, il n'est pas rare de voir que ceux qui sont les plus « normaux » physiquement sont en fait moralement monstrueux. Généralement, ces personnes-là excellent dans leurs domaines d'activité et sont à la tête de grandes institutions ou sociétés. Il y a quelque chose de la frustration chez eux. Je pourrais vous donner l'exemple de ce danseur à qui on a dit qu'il ne pourrait pas vivre de sa passion et qui a fini par devenir une personne malfaisante. Il arrive parfois que les ténèbres remplacent petit à petit cette lumière que l'art peut nous donner. Mon souhait en tant que « sorcière » serait que ces personnes reviennent à la raison. ■

Propos recueillis par Ilan Ferry

MOI, CE QUE J'AIME, C'EST LES MONSTRES. LIVRE DEUXIÈME (MY FAVORITE THINGS IS MONSTRES. BOOK TWO)
EMIL FERRIS
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR JEAN-CHARLES KHALIFA, 416 P., MONSIEUR TOUSSAINT LOUVERTURE, 34,90 €. EN LIBRAIRIES LE 8 NOVEMBRE.

© Martin Veyron / Dargaud 2024

MARTIN VEYRON

EROSTRATE

En 356 avant notre ère, un individu nommé Érostrate incendia volontairement le temple d'Artémis à Éphèse provoquant sa destruction. Arrêté et interrogé sur les motifs de son acte, il répondit : « Pour devenir célèbre ».

Des dialogues enlevés, une mise en scène facétieuse et une documentation impeccable sur la Grèce antique : Martin Veyron signe une formidable fable politique, drôle et grinçante sur la vanité des hommes !

Au rayon bande dessinée

DARGAUD

PATRICIA REZNIKOV

Des familles pas si formidables

La nouvelle collection « Retour chez soi », chez Flammarion, nous invite à suivre Mazarine Pingeot, sur la pointe des pieds. Après bien des réticences, elle a accepté de revenir dans l'appartement où elle vécut de ses 9 à 16 ans, à partir de 1981. Enfant anonyme de la République, c'est dans ce lieu, propriété de l'État, qu'elle a passé ces années de secret, soustraite aux regards du public et de la presse. Dans ce vaste appartement vide, Anne, conservatrice de musée, et François, président de la nation, formaient avec elle une minuscule famille. L'adolescente et son célèbre *paterfamilias* regardaient ensemble le foot. Le souvenir du petit déjeuner dans la cuisine lumineuse l'émeut encore. Souvent le Président écoutait la radio, on y parlait de lui. Elle observait parfois depuis la fenêtre des enfants jouer dans la cour, se retirant prestement derrière le rideau pour ne pas être vue. Les entrées et sorties de l'immeuble se faisaient dans une voiture avec des gardes du corps. Jamais d'invités, ni d'amis, ni d'anniversaires. Dehors, la jeune Mazarine devait apprendre à inventer sa vie de jeune fille, à cloisonner, à se taire.

Avec une grande intelligence et une délicatesse rageuse, celle qui a appartenu malgré elle aux Français revisite ce lieu de l'annulation pour en comprendre l'impact sur sa vie d'adulte. Comment ce « *tombeau* » de son adolescence a cristallisé en elle son rapport aux autres, à la vérité. Dans ce *11 quai Branly,* l'autrice chemine aussi dans l'histoire de ses deux familles, tendres souvenirs provinciaux, de la révélation qui rendit son existence publique – « *Ors, amour, politique et secret : un cocktail qui attisait les pulsions de violence et de haine* » – à Robert Badinter, l'ami cher qui convainquit François Mitterrand de reconnaître sa fille. Elle convoque Wittgenstein, Baudelaire, Œdipe, Antigone et fait œuvre de vérité. Profond et bouleversant.

Dans cette autre collection, « La Rencontre », chez Arléa, Élisabeth Barillé s'interroge. Elles furent proches, sans doute, élevées ensemble bourgeoisement sous la férule, entre autres, du « *Grand Russe* », un grand-père exilé, pittoresque et sévère. Elles vécurent ensemble du côté de Mouffetard, partagèrent un modeste appartement, des bavardages, des ambitions, un voyage en Grèce. Autrefois sœurs, soudain elles ne le sont plus ! La belle Lucie, sorte de déesse du désastre, a décidé de tout quitter, sa vie chaotique d'artiste et sa sœur aînée, et de s'enfuir à Dubaï, image même de la vacuité et de l'enfer pour la narratrice. Cette dernière, délaissée, orpheline, tente de suivre Lucie sur les réseaux. Elle convoque le passé, s'y accroche, croit voir sa sœur partout. Elle que sa cadette a tant moquée – trop intellectuelle, trop ascétique, rat de bibliothèque menant une vie par procuration dans les livres, une écrivaine en somme ! – se demande qui sont ces frères et sœurs avec lesquels nous partageons tout et, souvent finalement, rien. Habitée par ce deuil, elle s'amourache d'une naturaliste du XVIIIe siècle, Madeleine Françoise Basseporte. Son parcours, son talent, sa grâce en font une sœur d'élection en place de celle qui a fui.

> QUI SONT CES FRÈRES ET SŒURS AVEC LESQUELS NOUS PARTAGEONS TOUT ET SOUVENT RIEN ?

« *Ma sœur, mon passé, ma croix* », écrit Barillé. Secrets et chagrins, énigmes de l'amour sororal, quête de la beauté comme un élixir d'oubli, dans *Les Sœurs et autres espèces du vivant,* elle distille sa merveilleuse préciosité, ses phrases parfaites, et fait œuvre à son tour de naturaliste de la famille et de sa mélancolie. ■

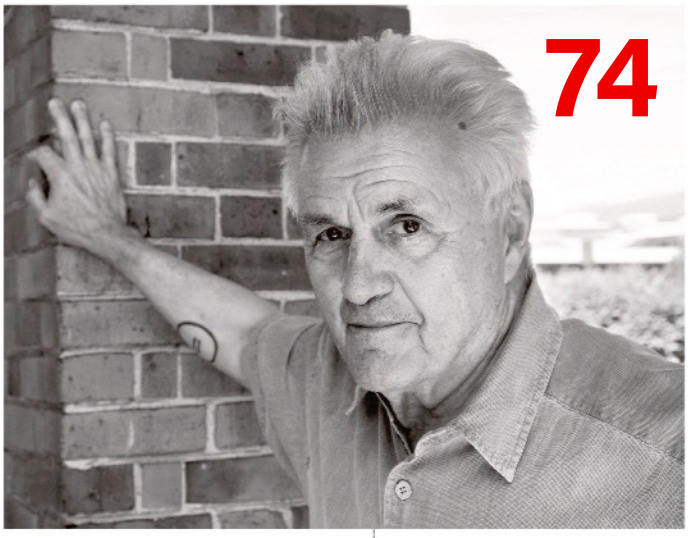
EXTRAIT

★★★★☆
11 QUAI BRANLY
MAZARINE M. PINGEOT
176 P., FLAMMARION, 19,50 €

★★★★☆
LES SŒURS ET AUTRES ESPÈCES DU VIVANT
ÉLISABETH BARILLÉ
208 P., ARLÉA, 20 €

AUDREY SOVIGNET

64

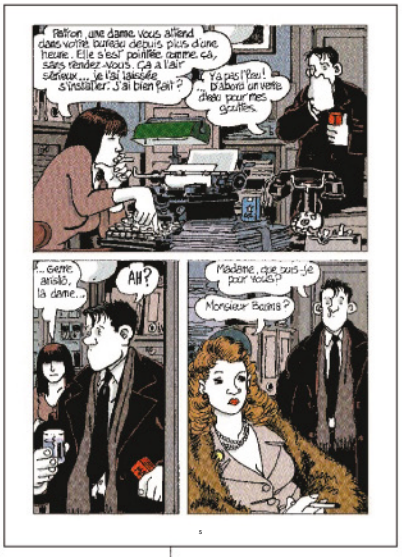


74

GABRIELLE ROY
REDÉCOUVERTE

BIENVENUE DANS L'HÔTEL HANTÉ DE **JOHN IRVING**

LE CAHIER CRITIQUE



86

QUAND **LÉO MALET ET JACQUES TARDI** ERRENT DANS MÉNILMONTANT

94

L'ODYSSÉE DE LA CRINOLINE VUE PAR **LOÏC PRIGENT**

ANNETTE & BASIL ZAROV, ARCHIVES PERSONNELLES DE GABRIELLE ROY, BIBLIOTHÈQUE ET ARCHIVES CANADA – FACEBOOK.COM/JOHNIRVINGAUTHOR/ – JACQUES TARDI/CASTERMAN 2024 – LIBRARY OF CONGRESS

GABRIELLE ROY

Une part de l'âme québécoise

Au moment où les jurys des prix littéraires sont sur le point de choisir leurs lauréats, on peut redécouvrir cette écrivaine canadienne, saluée par le Femina en 1947, avec un grand roman injustement oublié, *Bonheur d'occasion*.

Dans le Paris littéraire de l'après-guerre, le nom de Gabrielle Roy était sur toutes les lèvres. En 1947, le prix Femina consacrait son premier roman, *Bonheur d'occasion*, saisissant portrait des classes populaires montréalaises pendant la Seconde Guerre mondiale, et faisait d'elle la première écrivaine née et résidant au Québec à remporter un grand prix français. Si Gabrielle Roy est progressivement retombée dans l'oubli de ce côté-ci de l'Atlantique, son œuvre allait révolutionner les lettres québécoises contemporaines, qui la considèrent aujourd'hui encore comme l'une de ses fondatrices. Pour Nathalie Zberro, présidente-directrice générale des Éditions de l'Olivier, tous les écrivains sont un jour susceptibles d'être oubliés, à charge pour les éditeurs de les faire renaître. « *Gabrielle Roy est une autrice à part, en France comme dans son pays. L'immense succès populaire de* Bonheur d'occasion *lui a d'abord valu de la suspicion : comment une primo-romancière, inconnue des milieux littéraires et radiographiant le minuscule, le modeste, pouvait-elle l'emporter face aux épopées des grands hommes du siècle ?* »

PEINTURE DU MILIEU OUVRIER

Bonheur d'occasion dépeint le quotidien des Lacasse, une famille pauvre du quartier ouvrier de Saint-Henri, à Montréal. Rose-Anna, le corps déformé par onze grossesses, cherche un nouveau toit pour les siens. « *Plus la famille avait été nombreuse, plus leur logement était devenu étroit et sombre* », songe-t-elle avec amertume. Azarius, son époux, a perdu son travail. Eugène, leur fils aîné, s'engage dans l'armée. Six mois plus tôt, le Canada a déclaré la guerre à l'Allemagne et le pays souffre encore des conséquences de la Grande Dépression. Il sera une bouche de moins à nourrir. Sa sœur, Florentine, est serveuse dans un *diner*, mais son salaire ne peut suffire à faire vivre sa famille. Derrière son comptoir, la jeune femme de 19 ans rêve d'une autre vie. L'un de ses clients, Jean Lévesque, l'invite un soir au cinéma. Il est attiré par Florentine, mais leur différence de milieu social instaure d'emblée une barrière entre eux. « *Pour elle, l'enchantement commençait. Pour lui, la pitié excluait déjà le désir.* » À défaut de pouvoir répondre aux attentes de la jeune femme, Jean lui présente un ami, Emmanuel, soldat en permission qui tombe éperdument amoureux d'elle.

Née en 1909 dans le Manitoba, Gabrielle Roy est la benjamine d'une famille de onze enfants, qui doit faire face aux discriminations dont souffre à l'époque la minorité francophone. Élève modèle, elle se tourne vers l'enseignement avant d'envisager une carrière théâtrale qui la pousse à s'exiler, en 1937, vers le Vieux Continent. Elle s'installe quelques mois à Paris puis à Londres, où elle décide de se

BIBLIOTHÈQUE ET ARCHIVES NATIONALES DU QUÉBEC

consacrer à l'écriture. Contrainte par la guerre de rentrer au Canada, elle fréquente les milieux artistiques montréalais et se fait un nom en tant que reporter, métier qui lui permet d'assurer sa subsistance et d'achever l'écriture de *Bonheur d'occasion*. Publié en juin 1945 et immédiatement encensé pour sa peinture réaliste d'un milieu urbain et ouvrier, à une époque où le terroir occupait l'essentiel du paysage littéraire québécois, le roman vaut à Gabrielle Roy une gloire soudaine qui contraste avec son écriture vraie, sincère, authentique, et dans laquelle elle ne se reconnaît pas.

« DANS LA LIGNÉE DE BALZAC »

« *En immergeant son lecteur dans une classe sociale modeste,* Bonheur d'occasion *s'inscrit dans la lignée de Balzac et de la littérature réaliste du XIXe siècle*, remarque Nathalie Zberro. *Mais sa puissance narrative rappelle celle d'un Jonathan Franzen, et les questions qu'il soulève sont d'une indiscutable modernité : comment être heureux, comment inventer sa propre trajectoire ? Le bonheur réside-t-il auprès des siens ou nécessite-t-il de dissocier le "je" du "nous" ? Les personnages de Gabrielle Roy sont à l'image de leur créatrice qui, toute sa vie, s'est demandé comment trouver sa voie en composant avec les bonnes et les mauvaises cartes distribuées par le destin. Ce que j'aime chez elle, c'est qu'elle n'a pas essayé d'écrire sa propre légende, elle a préservé une sincérité qui imprègne sa plume et chacun de ses textes. Elle a mené sa vie en essayant de s'affranchir, de se réaliser, de trouver son propre paysage.* » Après *Bonheur d'occasion*, Gabrielle Roy publiera d'autres romans, de courts récits autobiographiques, une vie de peintre, autant de textes aujourd'hui encore enseignés dans le monde anglo-saxon, dont certains devraient rejoindre le catalogue des Éditions de l'Olivier. S'ils ont la capacité de nous emporter comme cette éblouissante fresque romanesque, on ne regrettera qu'une chose : ne pas avoir redécouvert plus tôt cette immense écrivaine. ■

Laëtitia Favro

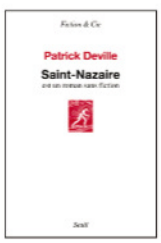
★★★★★
BONHEUR D'OCCASION
GABRIELLE ROY
416 P. L'OLIVIER, 22 €

BÉNÉDICTE ROSCOT/SEUIL - AUDREY SOVIGNET

La possibilité d'un port

« *Saint-Nazaire est un chantier où se bâtissent avec obstination des livres et des navires.* » Si la célèbre ville portuaire de Loire-Atlantique est un « *roman sans fiction* », selon Patrick Deville, elle a en tout cas accueilli en villégiature et inspiré des générations d'écrivains du monde entier : Jules Verne, Balzac, l'écrivain colombien Orlando Sierra Hernández (qui y avait projeté un univers de réalisme magique), ou encore les deux futurs Prix Nobel chinois, Gao Xingjian et Mo Yan. Natif de la région, l'auteur de *Peste et Choléra* réenchante cette « *tour de Babel* » dominant le chantier du *Queen Mary II* et le pont reliant les rives de l'estuaire, symbolisant le lien entre enfance et vieillesse, passé et avenir. Certaines images savoureuses de *Saint-Nazaire* se répètent et s'enrichissent, à la manière du ressac qui avance un peu plus loin à chaque vague de la marée montante. ■

Simon Bentolila



★★★☆☆
SAINT-NAZAIRE
PATRICK DEVILLE
168 P., SEUIL, 17 €

MARQUE-PAGE

par Baptiste Liger

L'échine du drame

« Qu'est-ce qu'une chose terrible ? » **L'écrivain, éditeur et traducteur Frédéric Boyer essaye de répondre à cette question complexe, de manière synthétique, en songeant à *« une chose vraie de ne jamais être vraie à nos yeux »*. Telle la mort de ce cheval, qui s'est écroulé le jeudi 6 août 2009, sur *« l'hippodrome de Fontenailles, à Ecommoy, dans la Sarthe »*. Pauvre bête mais, au fond, les spectateurs présents ont davantage pensé au jockey et, surtout, au rapport gagnant de la course. Dans la région, un drame peut toutefois en cacher un autre – les gendarmes en feront le terrible constat, quelques jours plus tard, en tentant de retrouver une petite fille de 8 ans, *« si petite »* et soudainement disparue. Le mystère sera vite résolu : l'enfant a été victime d'un infanticide, que les parents ont, tant bien que mal, tenté de dissimuler. La funeste conclusion d'un triste destin, débuté par un accouchement sous X avant que la mère ne se ravise, et d'une vie de souffrances multiples. Un calvaire, un véritable chemin de croix. Comment raconter dignement une telle histoire ? Et qu'en apprendre, qu'en tirer, se demande l'auteur dans son bref et bouleversant *Si petite*. Si le texte est aussi fort, c'est qu'au-delà de ses qualités d'écriture et de son sens de l'ellipse, Frédéric Boyer a su trouver l'équilibre entre le récit factuel et les digressions, sans jamais se laisser aller à l'émotion trop facile. Il en résulte une admirable réflexion sur le Mal, qui aboutit à cette hypothèse : *« Si Dieu* [existe], *il ne* [peut] *être que là, dans l'absence et l'abandon dans lesquels nous jetons, comme un cheval* [...] *à bout de souffle, notre propre humanité. »***

★★★★★
SI PETITE
FRÉDÉRIC BOYER
128 P., GALLIMARD, 14 €

SYLVAIN PRUDHOMME

Sur la route, encore

Coyote nous embarque en auto-stop, le long de la frontière entre le Mexique et les États-Unis.

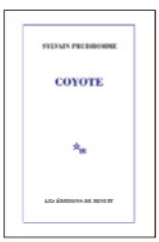
En 2018, Sylvain Prudhomme achève le manuscrit de son roman *Par les routes*, l'histoire de Sacha, un homme de bientôt 40 ans, sans attache, qui commence à voyager en auto-stop pour rencontrer des gens et les prendre en photos. « *J'avais eu envie d'en faire autant. Souvent on s'inspire de ce qu'on a vécu pour écrire. Pour une fois, ça avait été le contraire : je m'étais inspiré de ce que j'avais écrit pour vivre* », confie-t-il au début de son nouveau roman, *Coyote*.

Copiant son personnage, l'auteur a parcouru la frontière mexicaine, de l'océan Pacifique à l'océan Atlantique. Il en est revenu avec un reportage, publié en août 2018 dans la revue *America*. Ce mois d'octobre, alors que l'ancien président Donald Trump pourrait revenir à la tête des États-Unis, il donne une seconde vie à son texte sous la forme d'un récit, illustré de Polaroid en noir et blanc. Ou plutôt d'une caisse de résonance entre ses pensées, souvent cinématographiques, son vécu, et les photos et propos d'une trentaine d'automobilistes – des hommes et des Latinos pour la plupart.

Le temps d'une dizaine ou de centaines de kilomètres, Sylvain Prudhomme traverse leur vie, ainsi que le mur érigé par Trump contre les migrants sud-américains ; le fleuve appelé Rio Grande ou Rio Bravo ; deux pays, deux langues, deux réalités, qui finissent par s'entremêler. Il s'arrête, entre autres à Tijuana ; Tucson, Arizona ; Sonora ; El Paso, Texas ; Ciudad Juarez ; Marfa, Texas ; Laredo ; Brownsville, Texas ; Matamoros.

On pourrait dire que *Coyote* traite d'identité et de racisme, de ce que signifie une frontière séparant parfois le même peuple. Que c'est un livre sur les pro- et les anti-Trump. Mais en vérité, il y est avant tout question d'élan et de beauté. Qu'est-ce qui nous met en action chaque matin ? Le travail, la survie ? L'espoir de se lier à des inconnus, de rêver leur vie et la nôtre, de se découvrir inoffensif ou dangereux dans leurs regards, de renaître à chaque rencontre ? Pourquoi certains ne retiennent de Ciudad Juarez que les meurtres, quand d'autres voient les amoureux et les gens qui chantent ? Pourquoi refuser l'aventure, ce prolongement de soi ? Toutes ces choses qui se passent par les routes, et que l'écrivain saisit, là encore, avec une grâce folle. ■

Gladys Marivat



★★★★☆
COYOTE
SYLVAIN PRUDHOMME
256 P., MINUIT, 17 €

Méfiez-vous de l'hôte qui dort

Une maison d'hôte près de Lille accueille ses premiers clients, chouchoutés par la maîtresse de maison, Violette. Un vieil aventurier qui cherche un port d'attache, une écrivaine spécialisée dans le *feel good*, un vendeur de monte-personnes tapageur… Une communauté se forme au sein de la maison. On bavarde, on fait connaissance, on se jauge aux petits déjeuners et dîners. Un brin de sensualité voire d'érotisme apparaît entre les convives, ou entre la patronne et ses hôtes. Mais aussi un brin de soupçon, quand arrive sur le tapis l'épidémie de *home-jacking* qui sévit depuis quelques jours sur la métropole du Nord… Michel Quint trace une galerie de portraits savoureux, comiques ou mélancoliques, et dynamise cette comédie sociale au moyen d'une intrigue policière. On se prend au jeu de ce doux-amer *Et ma vie pour tes yeux…*, vivant et théâtral, avec ses personnages qui vont et viennent parmi les chambres dans diverses tenues. ■ **Bernard Quiriny**

★★★☆☆
ET MA VIE POUR TES YEUX...
MICHEL QUINT
156 P., SERGE SAFRAN, 18,90 €

MATHIEU ZAZZO/MINUIT

BÉRÉNICE PICHAT

Bonne sous tout rapport

Présent sur la liste de plusieurs prix d'automne, *La Petite Bonne* est un huis clos intimiste dont la forme originale et maîtrisée a su séduire.

Le rêve de *La Petite Bonne* serait d'acheter une bicyclette avec le maigre pécule qu'elle gagne en s'esquintant les mains sur les dalles noires des maisons bourgeoises. Elle pourrait « *fendre l'air froid* » des matins glaciaux durant lesquels il faut porter brosses et seau à bout de bras. Comme sa mère avant elle, la jeune femme s'est immiscée dans l'intimité des familles tout en restant l'invisible employée tenant la demeure en état. Chez les Daniel, Alexandrine se dévoue quotidiennement aux soins de son mari, autrefois pianiste, désormais infirme. Survivant de la bataille de la Somme, Blaise est une « *gueule cassée* », définitivement destiné à finir ses jours derrière la vitre de son obscur salon. Conscient de son état problématique, l'homme insiste chaque jour auprès de son épouse : elle doit vivre une vie de femme de son âge, loin de cette immobilité forcée. S'octroyant exceptionnellement trois jours à la campagne loin de son quotidien, Alexandrine laisse la petite bonne prendre soin de Blaise jusqu'à son retour. Dans ce huis clos particulièrement prenant, le temps semble suspendu entre ces deux êtres que tout oppose. Le roman forge une bien étrange odyssée qui ébranle les dogmes sociaux. Bérénice Pichat propose une expérience rythmique et narrative très intense, dont la structure alterne admirablement bien entre prose et vers libres. Cela s'écouterait presque, comme une leçon de piano… ■

Marie Jouvin

★★★★☆
LA PETITE BONNE
BÉRÉNICE PICHAT
272 P., LES AVRILS, 21,10 €

Un père et ses mystères

« *Est-ce que tu aimes la vie ?* » Premier roman d'Alexandre Billon, *Le Tutoiement des morts* apporte une réponse unique à l'obsédante question de son père psychiatre et inventeur, fameux collectionneur de malheurs divers et maladies compliquées. Il fallait que l'auteur soit ingénieur, poète et philosophe pour livrer ce récit plein de maîtrise et de liberté, à la fois incarné et éthéré, et toujours délicat sans tenter de ripoliner le passé. Expériences scientifiques, visites d'huissiers, absences répétées, accidents de voiture et voyages impromptus rythment l'enfance d'un « *gamin mal assuré, juché sur les épaules* [d'un] *père souffreteux* ». Aimait-il « *prouvablement* » ce géniteur si atypique ? Le lecteur, lui, s'entichera des deux. ■

Antoine Faure

★★★☆☆
LE TUTOIEMENT DES MORTS
ALEXANDRE BILLON
312 P., L'ARBRE VENGEUR, 19,50 €

CHLOÉ VOLLMER-LO/LES AVRILS

LES ÉCRIVAINS DE LIRE magazine

LES GENS SONT COMME ÇA. ET AUTRES PETITES PHRASES MÉTAPHYSIQUES
PHILIPPE DELERM
120 P., SEUIL, 15,50 €

Dans le métro, la rue, au café, il suffit d'écouter les conversations pour entendre ces petites phrases réflexes, lieux communs de l'époque et autres clichés qui nous viennent si facilement : « sortir de sa zone de confort », « ça nous fait une sortie », « moi, je crois beaucoup à ça », etc. Notre collaborateur Philippe Delerm en passe une trentaine à la loupe, à la recherche de leurs significations cachées, de leurs nuances infimes, de l'imaginaire secret qu'elles charrient. Prenez cette expression exaspérante, si répandue : « c'est que du bonheur », où l'article partitif ne laisse pas d'interroger. *Du* bonheur, *« un bonheur, donc, que l'on pourrait couper en tranches ou en morceaux. Voilà, ça fait une livre de bonheur, y a un peu plus, je laisse ? ».* Avec son goût des mots, sa sensibilité à l'air du temps et son érudition enjouée, Delerm décode nos façons de parler dans une série de petits essais au ton tantôt malicieux, tantôt mélancolique. Les meilleurs confinent à la leçon de philosophie miniature, comme cette digression sur le « temps additionnel », au foot et dans la vie… **Jean Hurtin**

EN MOI LE CIEL ET LA TERRE
FABRICE COLIN
288 P., SEUIL, 21 €.
EN LIBRAIRIES LE 31 OCTOBRE.

Pour que notre confrère Fabrice Colin, quatre fois lauréat du Grand Prix de l'imaginaire, délaisse la littérature de genre, il fallait qu'il ait trouvé un sujet de haut vol. Un qualificatif qui colle à merveille à Élisa Deroche, plus connue sous le pseudonyme de baronne Raymonde de Laroche. Actrice prometteuse du début du XX^e^ siècle, qui déboulait au théâtre des Mathurins en trombe sur sa moto, provoquant l'indignation des hommes, elle fut surtout, avec Thérèse Peltier, la pionnière de l'aviation au féminin. *En moi le ciel et la terre* retrace l'ascension de cette icône féministe, une tête brûlée qui paiera de sa vie son envie de repousser toujours plus loin les conventions. **Léonard Desbrières**

3 POCHES EN PLUS

★★★☆☆

TOUT BLANC
FRÉDÉRIC PLOUSSARD
336 P., POCKET, 8,60 €

Dans son deuxième roman, l'écrivain et sculpteur Frédéric Ploussard mêle avec brio drame social et satire climatique. Blanche, battue par son mari, s'enfuit pour rejoindre son frère dans les Alpes, où une neige artificielle produite par un tissu « frais » menace de tout figer. Entre un maire véreux, un tueur narcoleptique et des chiens antidéprime, l'auteur dresse un univers absurde où la science déraille. **Simon Bentolila**

★★★☆☆

LA COLÈRE ET L'ENVIE
ALICE RENARD
144 P., POINTS, 6,95 €

Isor échappe à toute catégorisation psychiatrique. Mutique, hypersensible et colérique, elle trouve en Lucien, un vieil homme solitaire, un compagnon inattendu. À travers des voix alternées, le récit nous plonge dans un monde où l'incommunicabilité côtoie les souffrances invisibles. Alice Renard dévoile l'intérieur d'une enfant différente, avec une prose oscillant entre classicisme et expérimentation. **S.B.**

★★★★☆

JE RESTE ROI DE MES CHAGRINS
PHILIPPE FOREST
320 P., FOLIO, 8,30 €

Angleterre, 1954. Pour célébrer le 80e anniversaire de Winston Churchill, le Parlement charge le peintre Graham Sutherland de réaliser son portrait. Philippe Forest nous plonge dans l'intimité de la relation entre les deux hommes, dévoilant un Churchill vieillissant, vulnérable et amer. À travers des références à Shakespeare, il crée un théâtre intérieur qui questionne les apparences et la réalité. **S.B.**

MARC DUGAIN • FABRICE ARFI

À votre service !

D'un côté, un roman quasi autobiographique. De l'autre, un récit aux allures de fiction d'espionnage. Deux ouvrages dont certains enjeux historiques se croisent…

C'est à New York que débute *L'Avion, l'Amérique, Poutine… et moi*. Le narrateur, un trentenaire français dont on ne saura pas le nom, vit aux États-Unis avec femme et enfants. Ancien étudiant gauchiste, il a pactisé avec le capitalisme flambant des années 1980 : travaillant dans l'ingénierie financière, il s'est juré de tout quitter une fois assez riche pour s'offrir une seconde vie. D'abord tournées vers le marché aéronautique, ses affaires le mèneront vers des milieux plus interlopes, en Suisse et en Union soviétique. Entre-temps, son épouse se suicide, et il revient s'installer en France. Sa résilience personnelle constitue une trame du livre. La deuxième dévoile les coulisses de ses contrats « russes », et les relations assez ambiguës avec les services secrets. Une troisième finit par s'imposer : la façon dont ces pactes et ces fantômes feront de lui l'écrivain qu'il voulait devenir. Présenté comme un « roman », ce livre de Marc Dugain ne l'est qu'à demi, mêlant aspects très autobiographiques (le domaine aéronautique, les coulisses de certains romans, en particulier *Une exécution ordinaire*) à d'autres plus éloignés de l'auteur. Dont le nouveau livre est comme une face B de *La Volonté*, fausse fiction et véritable confession au sujet du père… secret.

La figure paternelle et les « services » sont deux des axes de *La Troisième Vie*, un ouvrage dont les enjeux sont aussi bien nationaux qu'européens, barbouzards que familiaux. Fabrice Arfi, coresponsable des enquêtes à Mediapart, y raconte une investigation irrésolue car insolvable. Déclenchée en 2008 quand un ancien agent français lui raconte l'histoire d'un Roumain arrivé à Villeurbanne en 1969 : Vincenzo Benedetto. À dessein, l'homme égrène d'autres noms, qui racontent des agents du bloc de l'Est infiltrés en France durant la guerre froide et vice-versa, et la suite jusqu'aux années Mitterrand. Des noms dont certains (Charles Hernu) ont à voir avec le propre père d'Arfi, ancien inspecteur de police à Lyon. Une liste, et une clé à trouver : pourquoi Benedetto avait-il été arrêté ? Était-il un vrai ou faux agent de renseignements du dictateur Ceausescu ? Une enquête longue de quinze ans, doublée d'une introspection personnelle, ainsi que du détricotage de tous ces éléments historiques et politiques. Une confession. ■

Hubert Artus

EXTRAIT

★★★☆☆

L'AVION, POUTINE, L'AMÉRIQUE… ET MOI
MARC DUGAIN
368 P., ALBIN MICHEL, 22,90 €

★★★☆☆

LA TROISIÈME VIE
FABRICE ARFI
240 P., SEUIL, 20 €

SAMUEL KIRSZENBAUM/ALBIN-MICHEL - HERMANCE TRIAY/SEUIL

ROMAIN SLOCOMBE

Celui que tout le monde aime détester

L'écrivain poursuit la saga noire de son flic collabo et antisémite. Et le met, avec son nouvel opus, face à un autre monstre, le docteur Petiot.

ASTRID DI CROLLALANZA/ROBERT-LAFFONT

Tout le monde déteste Sadorski et sa police, celle de Paris occupée par les nazis. Romain Slocombe la déteste tant qu'il a entrepris d'en raconter les horreurs depuis huit ans, les crimes et rafles que nous connaissons tous, mais aussi les honneurs (les effectifs qui refusèrent les ordres). C'est le cycle « Sadorski », commencé en 2016 avec *L'Affaire Léon Sadorski*. Un projet XXL où l'écrivain prend l'Histoire à témoin : son antihéros, inspecteur principal adjoint et chef du « Rayon juif » aux Renseignements généraux, est largement (mais librement) inspiré du vrai Louis Sadosky (1899-1966).

Sadorski et le docteur Satan renoue pour la septième fois avec lui. Arrêté rue de Rivoli le 26 août 1944, lynché, révoqué, Sadorski s'était évadé avec son épouse (tondue) Yvette. Nous le retrouvons le 27 octobre, dans la campagne normande. Il vient de réchapper à deux flics lancés à ses trousses. Car tout le monde sait qui il est : chasseur de Juifs, menteur, érotomane, trafiquant, assassin. Nous avons aussi découvert, depuis un précédent volume, qu'il est père d'un garçon qu'il a eu avec une jeune Juive dont il avait fait déporter la famille, qu'il avait « recueillie » et imposée à Yvette. Il a bien des raisons de revenir à Paris, ce qu'il fera après des pérégrinations explosives… Il parviendra même à réintégrer une brigade parisienne ! C'est que dans la capitale, une enquête est urgente (et fumante) : celle sur le docteur Petiot, meurtrier découpant et brûlant les victimes de sa fausse filière d'évasion. Nous savions que Sadorski, un temps suspecté d'être résistant (!), avait passé six mois à la Santé l'année précédente. Ce que nous ignorions, c'est qu'il y avait côtoyé… Petiot, suspecté des mêmes sympathies ! Il est le seul à pouvoir l'identifier… Rusé, Slocombe met en regard son salaud de fiction et un salauld réel. Plus encore que l'arrestation et le procès du docteur, l'écrivain provoque nos propres jugements, en imaginant Sadorski qui veut s'emparer des biens spoliés par Petiot à ses victimes juives. Toujours savamment rythmé malgré quelques trous d'air, porté par une verve cynique et une documentation titanesque, cet opus honore la littérature noire tout en réglant quelques comptes historiques… ■ **H.A.**

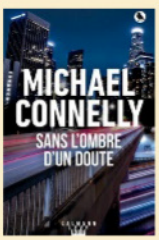
★★★★☆
SADORSKI CHEZ LE DOCTEUR SATAN
ROMAIN SLOCOMBE
512 P., ROBERT LAFFONT, 21 €

QUE VAUT ?

LE NOUVEAU MICHAEL CONNELLY

Un coup ici, un coup là ; une fois l'avocat (à la Lincoln) Mickey Haller, une autre fois le flic (à la retraite) Harry Bosch. La partition de Michael Connelly semble bien écrite, lui qui alterne les aventures de ses deux héros, qui sont demi-frères comme chacun sait. Mais *Sans l'ombre d'un doute* fait presque exception puisque les deux personnages y sont présents à quasi parts égales, même si l'intrigue penche tout de même vers l'avocat.
Il faut dire que Mickey a le vent en poupe puisqu'il vient de faire sortir de prison un homme injustement condamné. Tout le monde le réclame, au point qu'il décide de remonter au créneau en défendant une femme qui se lamente derrière les barreaux en clamant son innocence – elle aurait assassiné son mari. Et puisque c'est Bosch qui a senti qu'il y avait un os dans la moulinette, il enquête sur le terrain quand sa moitié de frangin plaide au tribunal.
Comme depuis un certain temps chez Connelly, la fin est un peu vite expédiée (un twist trop facile), mais le gars fait le boulot, il est pro. Carré, connellyen à souhait, sans surprise. Et c'est toujours assez fascinant de se rendre compte qu'après une tonne de romans Connelly tire tranquillement sur sa corde habituelle sans jamais la casser.
Le romancier décortique ici la justice américaine et continue de déployer la vie de Harry Bosch (le cancer, sa fille policière, son boulot de détective…), qui ira sans doute rejoindre le cimetière des grands héros du polar un jour. Et ce jour-là, il fera triste. **Éric Libiot**

EXTRAIT

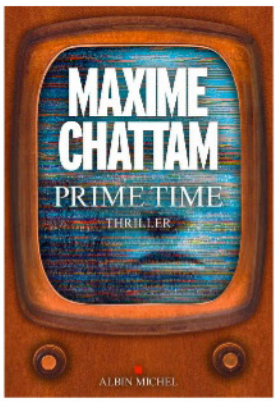


★★★☆☆
SANS L'OMBRE D'UN DOUTE (RESURRECTION WALK)
MICHAEL CONNELLY
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS PAR ROBERT PÉPIN, 380 P., CALMANN-LÉVY, 22,90 €

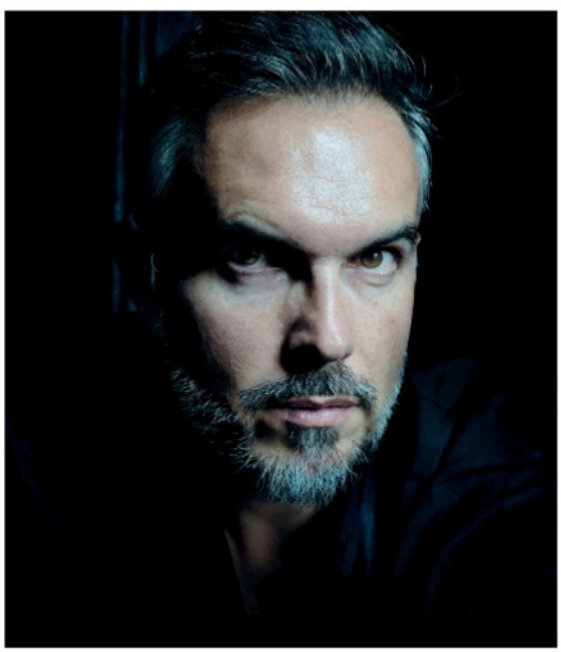
Maxime Chattam
Prime Time

Le nouveau thriller de Maxime Chattam respecte les codes du genre, à commencer par celui de maîtriser l'horlogerie du suspense : l'intrigue, longue de plus de 500 pages, se déroule en un jour et une nuit. Tout débute un soir d'automne, à 20 heures, la France entière a peur : Paul Daki-Ferrand, le présentateur star de la chaîne MD1, fleuron du plus grand groupe audiovisuel d'Europe, est pris en otage, en direct et en plein journal télévisé. Par un seul homme, masqué, à la voix déformée, et qui s'avérera diablement organisé. Car ailleurs, une autre prise d'otages concerne « PDF », et les deux sont liées. D'autant que, sur ordre du premier ravisseur, tout est retransmis en direct, à la télé et sur les réseaux. Voilà le nœud du problème : pour MD1, c'est une aubaine d'audimat. Pour les hommes du Raid, du GIGN, et accessoirement du gouvernement, tout est lié, si bien qu'un rien peut tout faire exploser et tout le monde… en mondovision ! À cette trame classique, Chattam ajoute progressivement des ingrédients plus originaux, brûlants d'actualités tragiques (affaires de viols ou de harcèlements dans les médias). Si l'on retrouve des policiers déjà vus dans deux romans précédents, Chattam met surtout en avant une héroïne marquante : Charlène. Sans jamais trop céder à la facilité, *Prime Time* équilibre les ombres et les lumières sur chaque protagoniste, et vous tient éveillé jusqu'au bout.

Hubert Artus



PRIME TIME
MAXIME CHATTAM
560 P., 22,90 €. COPYRIGHT
ALBIN MICHEL.
EN LIBRAIRIES LE 4 NOVEMBRE.



RICHARD DUMAS/ALBIN MICHEL

BIO EXPRESS

1987
À 11 ans, le jeune Maxime Drouot effectue son premier voyage aux États-Unis à Portland (Oregon). La ville deviendra le cadre de son premier roman publié en 2002, *L'Âme du mal* (Michel Lafon), sous le pseudonyme de Maxime Chattam.

2003
Parution de son deuxième roman, *In Tenebris*, qui en est la suite. L'auteur publie aussi *Le Cinquième Règne*, sous le nom de Maxime Williams. Cette année-là, il suit une formation en criminologie, côtoyant au plus près la police technique et scientifique.

2010
À l'occasion de la promotion de son livre *Léviatemps*, il rencontre l'animatrice Faustine Bollaert. Ils sont aujourd'hui mariés et ont deux enfants. Publié chez Albin Michel depuis 2006, Maxime Chattam est l'un des auteurs qui vend le plus de livres en France.

1.

Tout est poison, en toutes choses !
Tout est poison, le poison c'est la dose !

Charlène fredonnait les paroles de sa chanson préférée de Mass Hysteria sur son vélo, le casque sur les oreilles, en mode transparence sonore pour entendre le trafic autour d'elle. Elle était fonceuse, pas suicidaire. Il ne faisait pas encore trop froid pour se rendre au boulot à deux-roues, et elle en profitait avant l'hiver. Si hiver il devait y avoir… Avec le réchauffement climatique, on ne savait plus bien.

Elle gara son vélo devant la boulangerie qui faisait l'angle avec la rue où elle travaillait, acheta son croissant matinal et son triple café que la serveuse lui versa directement dans sa gourde, et salua le personnel d'un geste de la main.

— À demain, Charlie, répondit la fille derrière son comptoir.

Parce que Charlène était une créature d'habitudes. Les mêmes rituels chaque jour. À la minute près ou pas loin.

7 h 54. Elle avait encore six minutes pour faire trois cents mètres, passer les sécurités et grimper dans l'ascenseur avant d'arriver à son étage à 8 heures précises. Parfait.

La tour de Médiaplex, plus gros groupe multimédia d'Europe, recouvrait tout le quartier de son ombre, une masse oblongue au design architectural futuriste que ses détracteurs comparaient à un majeur dressé en guise d'insulte à l'intelligence. Parce que Médiaplex, et en particulier sa chaîne reine MD1, visait le plus grand nombre, et pour cibler la masse disait-on en interne, il faut brasser large, ne pas se soucier du détail, des niches, ce qui lui avait fait la réputation d'un groupe mastodonte et d'une chaîne simplificatrice, voire manipulatrice. L'étalon maître pour dresser la grille des programmes était l'audience, la plus large possible, pas nécessairement de tirer son public vers le haut. Sa sulfureuse PDG, Amélie de Castelnac, aimait à rappeler que ce n'était pas elle qui déterminait les succès mais bien les Français, c'étaient eux qui, par le choix de ce qu'ils décidaient de regarder, commandaient le renouvellement ou non des programmes. Arte faisait exactement ce qu'on reprochait à MD1 de ne pas produire, et Amélie de Castelnac clouait le bec de ses opposants, en général avec un sourire carnassier et fier, chiffres d'audience à l'appui. Et sa conclusion était toujours la même : « Qui sommes-nous pour prétendre vouloir éduquer les gens ? Nous ne sommes là que pour les divertir, ce sont eux qui font le choix ou non de venir nous regarder. Vous reprocheriez à un patron de cirque de proposer des numéros qui amusent son public ? C'est aux familles et à l'État d'éduquer, pas aux médias privés. » Fin de la discussion.

Depuis, MD1 était surnommé par beaucoup « le Cirque ».

Mais pour Charlène, bosser au Cirque était une chance. À peine trente-deux ans et déjà en charge d'une des plus grosses responsabilités du journal de 20 heures. Elle était la cheffe d'édition. Celle qui coordonnait les équipes techniques et rédactionnelles, qui gérait le timing du journal – en accord avec le directeur de la chaîne qui lui fixait la durée à tenir –, celle qui murmurait à l'oreille du présentateur pendant toute la durée du JT…

Charlène passa devant l'immense écran géant qui diffusait des images de MD1 en permanence au pied de la tour, et c'était justement Paul Daki-Ferrand en gros plan qui apparaissait à cet instant. Tout sourire, le regard solide. Ce mélange de sûreté réconfortante mais pas prétentieuse et de bienveillance qui avait fait son succès. Paul était le présentateur de journal préféré des Français, et de loin. Le seul capable de rassembler les générations. Les vieux l'aimaient pour son classicisme, les jeunes pour sa capacité à s'emparer des médias Internet pour élargir l'information, la rendre plus accessible encore, les hommes parce qu'il était beau mais pas trop, les femmes parce qu'il était charmant mais pas trop. Il plaisait à tout le monde ou presque. Une gageure dans le monde de l'image. Bien sûr, ses quelques détracteurs affirmaient qu'il était trop lisse, trop fade.

Charlène lui adressa un salut de principe en filant sous l'écran et bifurqua devant la guérite de sécurité où elle dut s'arrêter pour sortir son badge de sous son pull. Ils étaient cinq ou six à tourner à ce poste et Charlène confondait les noms, elle se détestait pour ça, un manque de respect à leur égard, mais elle n'y arrivait pas, c'était plus fort qu'elle. Ce lundi matin, l'accueil était assuré par le grand avec la moustache, il aurait pu jouer un flic en uniforme dans une série américaine. *Gustave ? Octave ? Merde…*

MD1, POUR CE QU'ELLE SYMBOLISAIT, PREMIER MÉDIA D'EUROPE, LE GRAND CAPITAL, ÉTAIT PROBABLEMENT LA PLUS EXPOSÉE

— Bonjour, fit l'agent de sécurité avec son air pas aimable. Vous venez pour ?

— Je travaille ici. Comme tous les jours depuis deux ans.

Le moustachu détourna son regard du décolleté de Charlène pour s'intéresser à son visage.

— Ah oui, la fille du vélo et du croissant, dit-il en désignant le sachet dans le porte-bagages avant. Vous m'en avez pris un ?

— Désolée, chef, j'ai encore oublié.

Charlène allait poser son badge sur le lecteur pour valider son identité, mais le moustachu le couvrit de sa large main.

— Je dois d'abord vérifier votre photo.

— Sans déconner… Vous me connaissez depuis le temps ! ronchonna Charlène en lui tendant le badge.

— La sécurité, miss. On ne plaisante pas ici. C'est bon, c'est bien vous. Maintenant le vélo.

Charlène soupira et se redressa pour qu'il puisse scanner le QR code apposé sur le cadre de sa monture. Aucun véhicule ne pouvait entrer sous la tour sans avoir été enregistré en amont, et la procédure était infernale, au point de dissuader nombre de collaborateurs de venir en voiture.

Il y eut un bip, et le moustachu vérifia sur l'écran de sa guérite que c'était bien le vélo associé au profil de Charlène Kermadec avant d'approuver. Il retira sa main, Charlène put badger, et la porte du garage souterrain s'ouvrit.

Les médias étaient devenus les cibles prioritaires des terroristes de tout bord, islamistes, d'extrême droite ou d'extrême gauche, et MD1, pour ce qu'elle symbolisait, premier média d'Europe, le grand capital, était probablement la plus exposée. Charlène savait tout cela, et personne ne pouvait entrer dans

le bâtiment sans avoir passé quantité de sas de sécurité dignes de la Banque de France. Mais lorsqu'il s'agissait de rapports humains, entre personnes qui se connaissaient, elle trouvait que ça allait trop loin.

Et je ne suis pas fichue de me souvenir de son nom… Moi et mes grands principes !

Trois minutes plus tard, elle était dans un des ascenseurs qui grimpaient dans le Cirque, vers la piste aux étoiles. C'était le nom qu'ils avaient donné entre eux aux bureaux de la rédaction. Charlène était seule dans la cabine, elle en profita pour s'inspecter dans le miroir. Elle s'était à peine maquillée, juste les yeux, histoire de mettre leur couleur en valeur ; s'ils étaient verts, Charlène leur reprochait d'être trop pâles, pas assez notables. Elle avait la chance d'avoir des taches de rousseur partout sur

DIX ANS D'EXPÉRIENCE INTENSE, SANS CREUX, SANS PAUSE. « SANS VIE », LUI DISAIENT SES AMIES LORSQU'ELLES SE VOULAIENT PIQUANTES

le visage, ce qui lui donnait un joli teint naturel, même si elles lui avaient valu pas mal de moqueries à l'école. Ses cheveux roux, en revanche, étaient impossibles à discipliner. Et c'était pire avec le vélo et le casque. Elle s'emparait de l'élastique qui enserrait son poignet, toujours le gauche, pour tenter de nouer tout ça lorsque les portes s'ouvrirent sur l'étage de la piste aux étoiles. Elle entra dans la longue pièce juste en face, bordée de baies vitrées qui donnaient sur la Seine et Paris au-delà, et tapa son code sur le casier en bois jouxtant son bureau. Elle y jeta ses affaires et alluma son ordinateur en déballant son croissant du sachet, sa gourde de café à portée de main. Il était pile 8 heures. Parfait. Comme tous les matins.

Derrière elle, au fond de la salle, se trouvait déjà Rodrick, le rédacteur en chef du JT, absorbé par l'écran de son portable. Les autres n'allaient plus tarder.

C'était parti pour un marathon d'un peu plus de treize heures. Le prix à payer pour faire un bon journal. Et avec plus de six millions d'individus devant chaque soir, ils n'avaient pas droit à l'erreur.

La journée était millimétrée et en réalité elle ne s'arrêtait jamais. Elle démarrait même la veille, chez eux, généralement juste avant d'aller se coucher, les membres de l'équipe de rédaction lisaient sur leur tablette les journaux à paraître le lendemain. Il fallait donc attendre leur publication numérique, entre 22 heures et minuit, ça c'était la première infusion d'actualité qui baignait le cerveau pendant le sommeil. Le matin avant d'arriver, ils se branchaient de nouveau à l'actualité, pour sentir les tendances, et débarquaient à la chaîne en étant déjà dans le bain des news. C'était un métier permanent, sans véritable pause. Intense du dimanche soir au jeudi soir. Et parce qu'ils avaient tous ça dans le sang, aucun ne débranchait totalement pendant le week-end.

Charlène alluma son ordinateur et ouvrit le fichier que la veille de nuit avait déposé dans sa boîte mail. C'était le service qui épluchait tout ce qui se passait pendant que la France dormait et qui rédigeait un compte rendu pour la rédaction. Il n'y avait rien qu'elle n'ait déjà entendu à la radio depuis son réveil. La jeune femme griffonna quelques notes sur son carnet. Un braquage audacieux à Toulouse, où les auteurs étaient passés par les égouts, attira son attention. Une équipe de la chaîne sur place allait leur faire des images mais l'infographie devrait leur créer une illustration en 3D dès qu'ils en sauraient plus sur le mode opératoire. Il fallait donc avoir les détails le plus rapidement possible pour leur laisser le temps de bosser sur la reconstitution de la scène. Chute dramatique de la Bourse à Tokyo. Bof. C'était trop loin pour passionner les gens ici. À moins d'avoir un moyen d'incarner les conséquences sur l'Europe.

Charlène secoua la tête et barra le sujet.

Elle avait une heure et demie pour s'immerger dans ce qui allait conclure la journée. C'était au rédacteur en chef de choisir, mais ils œuvraient en petite équipe, et chacun avait son mot à dire, alors mieux valait avoir réfléchi avant la « conf du matin ». Charlène regarda l'heure. La conf était à 9 h 30. C'était là que le conducteur du JT de 20 heures serait défini. On allait débattre des sujets, de leur ordre, de la durée qui serait allouée à chacun, des équipes disponibles, des moyens nécessaires en interne pour habiller chaque reportage…

Autour de Charlène, les journalistes de la rédaction arrivaient tous avec le même cérémonial : passage par le casier individuel, allumage d'ordinateur, lecture de la veille de nuit. L'open space était en mouvement mais encore silencieux. Bientôt le bourdonnement des conversations dans les téléphones changerait toute l'ambiance, qui passerait d'un cocon studieux à une ruche suractive.

Charlène aimait cette effervescence. Elle en avait besoin. C'était sa vie depuis deux ans à MD1. Auparavant, elle avait occupé une fonction similaire sur une chaîne d'info moins exposée, et avant elle avait été journaliste sur le terrain dès sa sortie d'école de journalisme. Dix ans d'expérience intense, sans creux, sans pause. « Sans vie », lui disaient ses amies lorsqu'elles se voulaient piquantes. Ce n'était pas vrai.

Pas totalement faux non plus, mais c'était son choix.

L'INFO EN PLUS

Le tournage de l'adaptation du *Signal* (2018) a eu lieu l'an dernier. Il s'agira d'une série de six épisodes, réalisée par Slimane-Baptiste Berhoun et Karim Ouaret. Le créateur et showrunner est François Uzan (scénariste de *Lupin* sur Netflix), et le casting compte notamment Clotilde Hesme et Grégory Montel. Ils interpréteront ce couple dont la vie bascule à la suite d'un déménagement. Située aux États-Unis dans le livre, l'action sera ici transposée en Bretagne. La diffusion sur Paramount + est annoncée pour une date *« prochaine »*.

Prix Talent 2024 Cultura

Un talent qui gagne à être connu.

Cultura, ses libraires et ses clients ont le plaisir de décerner le **Prix Talent Cultura**, récompensant des premiers romans, à **Stéphanie Perez** pour **La ballerine de Kiev** (Éditions Récamier).

RCS B 519 780 795

En savoir plus

Cultura

La culture avec un grand AAAH!

JOHN IRVING

Rendez-vous en terrain connu

Premier roman de John Irving depuis 2016, *Les Fantômes de l'hotel Jerome* reprend de manière exhaustive les ingrédients dont ses lecteurs chevronnés sont familiers. À défaut d'un nouveau choc, ils en retireront une plaisante nostalgie.

On aura mûrement soupesé tout risque de divulgâchage malvenu avant d'énoncer ce qui suit : le quinzième roman de John Irving est, de manière incontestable, un roman de John Irving. Celui-ci nous livre en effet une imposante fresque tragicomique principalement sise en Nouvelle-Angleterre, dans laquelle une longue initiation fera place à la résolution d'un mystère familial, celui des origines du narrateur, Adam Brewster ; sa mère lui taira longtemps l'identité de son géniteur, croisé très jeune dans un hôtel d'Aspen au cours d'une compétition de ski alpin en 1941. Tel son futur beau-père, Adam grandira peu, séjournera en Autriche, préfèrera au ski la lutte et les randonnées en « *pattes d'ours* » puis se consacrera à la langue anglaise comme professeur et scénariste-écrivain. Dans une Amérique déchirée par la guerre du Vietnam, soumise à la violence politique puis travaillée par la tentation puritaine, il se liera d'affection avec des personnages homosexuels, travestis, voire transgenres, et sa sensibilité libérale achèvera de lui faire adopter la nationalité canadienne.

DEREK O'DONNELL/SEUIL

TOUT OUBLIER, SAUF MELVILLE

Bref, les inconditionnels des classiques des années 1970 à 1980 qui firent la notoriété internationale de l'auteur, du *Monde selon Garp* à *Une prière pour Owen*, seront ici en terrain familier. Rarement un protagoniste aura partagé autant de marottes et éléments biographiques avec Irving qu'Adam Brewster. Sa principale originalité tient au fait qu'il voit des fantômes, notamment ceux de ses parents disparus, mais aussi plusieurs habitants d'Aspen au XIX^e^ siècle qui hantent ses rêves avant qu'il n'aille les retrouver en séjournant à son tour à l'hôtel Jerome. Autour de lui se structure peu à peu une famille originale aux allures d'utopie matriarcale, au sein de laquelle on habite ensemble, on s'étreint, on partage un même lit sans que le sexe ne vienne forcément compléter l'intimité physique qui traduit l'amour partagé par tous.

Irving n'a rien perdu de son style fluide de conteur souvent proche du langage parlé, riche de dialogues à la fois chaotiques et maîtrisés qui rendent l'ensemble particulièrement vivant, que l'on assiste à un mariage tumultueux dans le New Hampshire ou à une distribution de sandwiches à des New-Yorkais sans domicile fixe. Des personnages foutraques viennent animer le récit, tels une jeune femme s'exprimant exclusivement par pantomimes et un grand-père dément au comportement mi-poupin, mi-canin. L'écriture romanesque fait place à des extraits de scripts à mesure qu'Adam, qui voit son existence comme « *un film non tourné* », devient scénariste. Une fois de plus chez l'auteur, des réflexions sur l'art d'écrire jalonnent le récit. Il sera ainsi beaucoup question de *Moby-Dick*, référence chère à Irving lue à voix haute à un tout jeune Adam par sa grand-mère avant que les rôles ne s'inversent lorsqu'elle aura tout oublié, sauf Melville. « *La vraie vie est mal torchée – c'est une succession de coïncidences. Les événements se produisent, sans liens entre eux. Dans un bon roman, tout n'est-il pas relié à tout le reste ?* »

« DANS UN BON ROMAN, TOUT N'EST-IL PAS RELIÉ À TOUT LE RESTE ? »

On est ici tenté de prendre l'auteur au mot, tant les digressions abondent au fil du millier de pages des *Fantômes de l'hôtel Jerome* ; le caractère très littéral de certaines répétitions laisse penser lui aussi que la narration aurait gagné à être concentrée. Parmi les autres réserves possibles, l'humour volontiers trivial qu'on connaît à Irving paraît parfois bien appuyé, en particulier quand il se fait scatologique. Et puis, lui qui affirme écrire en priorité sur ses peurs et ses colères insiste à nouveau sur la révolution conservatrice des années Reagan, au cœur de ce livre, même si les allusions attendues au mandat de Donald Trump sont présentes sur le tard. L'auteur engagé semble désormais se colleter avec ses souvenirs plutôt qu'avec l'époque. Un tel choix de focale accentue encore chez son lecteur le sens des décennies écoulées au fil du récit, ce temps qui a passé pour Irving comme pour quiconque découvrit *Le Monde selon Garp* au siècle dernier. La recette nous est bien connue et son résultat, un tantinet prévisible, s'avère moins bouleversant qu'autrefois. Reste le plaisir difficile à bouder d'avoir reconnu ce monde-là. ■

Antoine Faure

EXTRAIT

★★★☆☆

LES FANTÔMES DE L'HÔTEL JEROME (THE LAST CHAIRLIFT)

JOHN IRVING

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR ÉLISABETH PEELLAERT, 992 P., LE SEUIL, 29 €

Trouver sa place dans la Corée

Après avoir traduit l'année dernière *Lemon*, premier roman qui portait le talent de Kwon Yeo-sun à notre connaissance, La Croisée publie cet automne le vrai premier roman de l'autrice coréenne, paru en 1996. *Un éclair bleu azur* raconte l'histoire de Son Mi-ok, jeune narratrice de 30 ans dont la personnalité est à contre-courant d'une société qui sacralise la famille, le travail et la réussite, et craint par-dessus tout le sentiment de honte. Elle qui a toujours désiré « *posséder la passion, l'ardente vigueur et l'énergie* » est plutôt « *de faible constitution* ». On la rencontre alors qu'elle s'apprête à déménager. Sept jours restent à passer et elle les passera dans son lit. Autour d'elle « *résonne le bruit des fissures du temps* » ; bruit des souvenirs que l'esprit de Son Mi-ok convoque. Comme s'il lui fallait en passer par eux pour trouver la force de quitter son nid. « *Les blessures invoquent des histoires, et les histoires évoquent des blessures* » : c'est bien ici l'acte I d'une œuvre aux effets libérateurs, dont on attend déjà les autres éclats. ■

Juliette Savard

★★★☆☆

UN ÉCLAIR BLEU AZUR (PUREUREUN TEUMSAE)

KWON YEO-SUN

TRADUIT DU CORÉEN PAR KEVIN JASMIN HAMARD, 240 P., LA CROISÉE, 20 €

AUDREY SOVIGNET

MARQUE-PAGE

par Alexis Brocas

Voltaire pour les Turcs

Avec Candide, Voltaire a inventé bien plus qu'un personnage: il a créé un archétype, celui de l'indécrottable optimiste voué par sa droiture et sa naïveté à de pénibles péripéties, révélatrices des imperfections du monde. Admirateur du philosophe français, le Turc Nedim Gürsel imagine *Le Voyage de Candide à Istanbul* – celle du XVIIIe siècle –, à la recherche de sa Cunégonde. Là-bas, il connaîtra bien des mésaventures, incluant une bastonnade à la mode locale – sur la plante des pieds – et une agression sexuelle dans un hammam à laquelle il ne comprend pas tout. Il entendra, aussi, de nombreux récits qui lui parleront d'amour, de politique et de mort. Dans le bateau qui l'emmène à Istanbul, le sultan détrôné Ahmet III lui sert une sidérante histoire de pillards qu'on ébouillante, d'un gendre vizir que l'on étrangle puis que l'on regrette, d'un cousin qu'on stérilise… On croit voir là l'effet de l'inventivité de l'auteur, jusqu'à ce que celui-ci passe une tête entre deux chapitres pour nous dire que *« tout ce qu'*[il a] *raconté est véridique »*. Alors, on comprend que l'ouvrage évolue sur une singulière ligne de crête, entre satire candidienne (*« Ces Turcs sont bien étranges, en vérité, ils sont soit à la guerre, soit à la prière »*) et roman historique sur la Turquie de l'époque. La lecture n'est pas toujours facile, tant cette histoire nous apparaît lointaine (connaissez-vous Patrona Halil ?). Mais la verve de Gürsel, qui recrute au passage Casanova ou le peintre Van Mour, spécialiste en « turqueries », nous fait vite oublier notre ignorance. D'autant que cette peinture des horreurs passées peut se lire comme une peinture de maintes horreurs présentes…

★★★★☆

AMOUR ET RÉBELLION. LE VOYAGE DE CANDIDE À ISTANBUL (AŞK VE İSYAN)

NEDIM GÜRSEL

TRADUIT DU TURC PAR CATHERINE ERIKAN, 288 P., LE ROCHER, 19,90 €

3 RAISONS DE LIRE

LE BAL DES SIRÈNES

Un sujet inattendu : la danse sportive

La danse sportive à Taïwan n'est pas un sujet auquel on pensait s'intéresser. Et pourtant ! En racontant la passion d'une trentenaire pour les danses officielles pratiquées en compétition internationale, l'écrivaine Li Wei Jing rend cet univers absolument fascinant. Standards ou latines, valse anglaise ou paso-doble, quick step ou rumba, les danses sportives, avec leurs règles immuables et leur sociabilité codifiée, n'auront plus de secret pour vous.

Une métaphore des rapports hommes-femmes

Outre les mouvements quasi mathématiques et la sévère discipline que les danseurs imposent à leur corps, *Le Bal des sirènes* décrit l'ambiguïté des rapports hommes-femmes dans la danse. On ne danse qu'en couple : chacun, dépendant de son binôme, a la hantise d'être quitté sans retrouver de partenaire. Cette égalité de façade n'empêche pas la loi du genre de s'appliquer : l'homme dirige, la femme suit – *men lead, women follow*. *« Les règles sont établies de longue date, on ne peut pas y déroger. »*

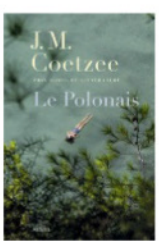
Le dernier livre de l'autrice

Critique d'art, nouvelliste, poète, un temps directrice du supplément littéraire du *China Times* et figure importante de la scène culturelle à Taïwan, Li Wei Jing a succombé au cancer en 2018, à l'âge de 49 ans. Elle venait tout juste de finir *Le Bal des sirènes* qui, publié l'année suivante, remportera un beau succès et recevra deux prix littéraires. Outre son sujet original, il vaut aussi d'être lu pour sa forme ingénieuse, à la limite entre roman et documentaire. **Bernard Quiriny**

★★★★☆
LE BAL DES SIRÈNES
LI WEI JING
TRADUIT DU CHINOIS (TAÏWAN) PAR LUCIE MODDE, 192 P., MERCURE DE FRANCE, 19 €

Une passion désaccordée

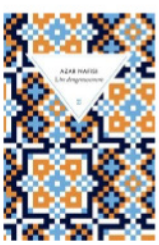
À 84 ans, l'écrivain originaire d'Afrique du Sud J. M. Coetzee s'empare avec fraîcheur d'un thème vieux comme l'humanité : un homme aime une femme mariée, qui ne l'aime pas en retour. *Le Polonais* est déployé en courts chapitres numérotés. Dans une épure telle qu'on discerne les émotions vraies – peur, joie, colère. Ça se passe à Barcelone où Witold, 72 ans, célèbre interprète de Chopin, rencontre Béatrice, 50 ans, lors d'un concert qu'elle organise. Se poursuit à Majorque, où ils ont une liaison pleine de silences. Se termine à Varsovie, où il meurt. Pour continuer dans cet espace consacré à rattraper ce qu'on a manqué : la littérature. Witold se prend pour Dante, il voit en Béatrice sa Muse. Elle accepte de coucher avec lui – par pitié, dit-elle. Ils communiquent dans un anglais brutal. Il rêve de l'emmener au Brésil. Béatrice le renvoie dans sa Pologne. D'où il recompose leur amour dans des poèmes moyens. Est-elle une garce ? Est-il un affabulateur ? Un homme aime une femme, cela fait deux histoires. Dont le romancier nous offre les interprétations, austère ou romantique, comme si leur relation était une œuvre de Chopin. ■ **Gladys Marivat**



★★★★☆
LE POLONAIS (THE POLE)
J. M. COETZEE
TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR SABINE PORTE
160 P., SEUIL, 18 €

Lettres d'Iran

La réédition de *Lire Lolita à Téhéran* au mois de mai dernier, nous avait rappelé la beauté infinie d'un texte conçu par Azar Nafisi, professeure engagée dans le combat pour le droit des femmes en Iran, comme une ode bouleversante à la littérature, dernière échappatoire à un régime qui restreint les corps et les âmes. Elle y racontait les réunions clandestines qu'elle tenait chez elle avec sept de ses étudiantes pour leur faire découvrir les plus grands romans occidentaux. À travers *Lolita* de Nabokov ou *Gatsby le Magnifique* de Fitzgerald, c'est tout un univers des possibles qui s'ouvrait à ses jeunes adolescentes devenues aux yeux des lecteurs et surtout des lectrices du monde entier des héroïnes ordinaires. Aujourd'hui, en pleine rentrée littéraire, presque deux ans jour pour jour après la mort de Mahsa Amini et l'éclosion du mouvement Femme, Vie, Liberté, la voix d'Azar Nafisi résonne à nouveau. *Lire dangereusement* prend cette fois la forme d'une adresse à son défunt père, ancien maire de Téhéran emprisonné par le régime du shah. Cinq lettres dans lesquelles elle confie à celui qui lui a donné le goût de la lecture son amour pour Baldwin, Rushdie, Atwood et où elle clame que c'est dans leurs écrits qu'elle trouve encore le courage de résister. Tant qu'il y a des livres, il y a de l'espoir ■ **Léonard Desbrières**



★★★★☆
LIRE DANGEREUSEMENT (READ DANGEROUSLY)
AZAR NAFISI
TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR DAVID FAUQUEMBERG, 320 P., ZULMA, 21,50 €

MALBA BUENOS AIRES/SEUIL – KEITH-MORRIS-HAY/ZULMA

PETER HANDKE

Le goût des autres

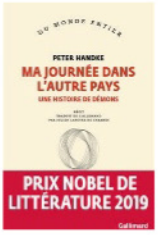
À travers l'histoire d'un homme libéré de ses démons grâce à la bienveillance d'un regard, l'écrivain autrichien signe un conte intemporel et humaniste.

En mai dernier, les éditions Verdier publiaient *Dialogues intérieurs à la périphérie* (2016-2021), recueil de pensées et d'aphorismes rétroéclairant le travail de Peter Handke, distingué par le prix Nobel de littérature en 2019. Faisant référence à ses douloureuses années d'internat, l'écrivain distinguait dans ce livre le « *mal du pays* » qu'il y avait ressenti, et l'« *épuisement* » « *d'être-en-pays-étrange – un épuisement à vie* » qui, depuis, ne le quittait plus. Cette lassitude de vivre « en-pays-étrange » est au cœur de *Ma journée dans l'autre pays*. Soudain possédé par d'« *innombrables démons* », son narrateur se met à errer et à professer dans une langue inconnue qui déconcerte les villageois voisins. À l'origine de cette folie apparente, la rédaction d'un livre sur la culture des arbres fruitiers, « *dont le village n'avait retenu que la rumeur nommée "livre", comme quelque chose d'étranger à notre région, un signe d'arrogance, sinon une affirmation de pouvoir* ».

Pointé du doigt, ostracisé, le narrateur doit son salut au regard d'un homme, un regard « *désintéressé, engageant, amical* » qui le libère de ses démons. Au lieu de le réintégrer dans leur communauté, les villageois l'exhortent à se rendre « *dans l'autre pays* » pour raconter son histoire aux « *habitants de la Décapole* ». Animé d'une confiance nouvelle, le narrateur accepte la mission qui lui est confiée. Mais plutôt que de témoigner de son expérience, il s'enivre de la joie d'écouter ceux qui croisent son chemin, et retrouve sa cabane riche de leurs enseignements. « *Ce furent eux, les inconnus de l'autre pays qui, sans invitation ni interruption de ma part, me racontèrent leurs histoires, ouvertement, sincèrement, gravement. Mais ces histoires figurent dans un autre livre, sont à lire, métamorphosées, dans d'autres livres – oui, bien deviné : les miens, ceux des années qui suivirent, désormais plus dédiés au palissage des arbres fruitiers.* » Parcourant l'œuvre de Peter Handke, le thème de l'incommunicabilité entre les hommes est au cœur de cette *Journée* qui se lit comme une métaphore, hantée de nos propres peurs, de la condition d'artiste. ■

Laëtitia Favro

EXTRAIT



★★★★☆

MA JOURNÉE DANS L'AUTRE PAYS. UNE HISTOIRE DE DÉMONS (MEIN TAG IM ANDEREN LAND. EINE DÄMONENGESCHICHTE)

PETER HANDKE

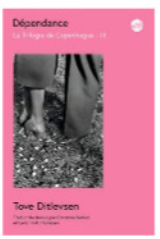
TRADUIT DE L'ALLEMAND (AUTRICHE) PAR JULIEN LAPEYRE DE CABANES, 80 P., GALLIMARD, 12 €. EN LIBRAIRIES LE 7 NOVEMBRE.

Pionnière de l'autofiction

Classique des lettres danoises, *La Trilogie de Copenhague* entraîne son lecteur dans une valse à trois temps suivant l'enfance, la jeunesse et la vie de femme (mal) mariée de Tove Ditlevsen, écrivaine et poétesse. Dernier volume de cet ensemble, *Dépendance* la cueille en jeune épouse qui, chaque matin, doit beurrer les tartines d'un homme qui ne l'a jamais prise dans ses bras. « *Je n'ai que vingt ans, mais je sens bien que la vie* […] *file en fanfare pour les autres, alors que les journées me recouvrent insensiblement comme de la poussière, l'une après l'autre, toutes exactement semblables.* » Tove divorce, se remarie, subit des grossesses non désirées et mesure combien le quotidien d'une femme née en 1917 et issue d'un milieu populaire réserve peu de place à la création.

Échappatoire aux dépendances, affectives et médicamenteuses (Ditlevsen se suicidera en 1976 par overdose de somnifères), l'écriture fait partie du système de survie élaboré par l'autrice dès l'enfance pour résister aux coups portés par sa mère. Contenue dans des détails énoncés sans pathos, la violence émanant de sa plume illustre ce qu'il lui a fallu de volonté et de courage pour réaliser son rêve de littérature. ■

L.F.



★★★★☆

DÉPENDANCE (GIFT)

TOVE DITLEVSEN

TRADUIT DU DANOIS PAR CHRISTINE BERLIOZ ET LAILA FLINK THULLESEN, 240 P., GLOBE, 19 €

FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD – GYLDENDALS BILLEDBIBLIOTEK/GLOBE

QUE VAUT ?

LE NOUVEAU DOUGLAS KENNEDY

Le titre *Ailleurs, chez moi* sonne comme le manifeste d'un apatride : en effet, l'écrivain new-yorkais a toujours exprimé une grande défiance envers un patriotisme auquel adhérait son père, ce tyran. Dans cette somme d'essais de maturité, il se propose d'explorer l'essence de l'identité américaine. Pourquoi est-il piqué au vif par une remarque antiaméricaine primaire lors d'un salon littéraire français, comme il le raconte en introduction ? L'homme a toujours su déceler les paradoxes, y compris les siens. Répondre à « qu'est-ce qu'être américain ? » est un sérieux défi, surtout lorsqu'on part du postulat qu'aujourd'hui deux Amériques coexistent dans une *« haine farouche »*. Sa plume documentaire nous emmène au fin fond de l'Arkansas conservateur, avec une réflexion sur l'appel romanesque de la route (et pas seulement chez Kerouac). Plus loin, réactualisant sa critique du puritanisme évangélique, il s'inquiète de l'arrivée d'un *« cinquième grand réveil »* aux relents maccarthystes, après une conversation avec un ancien camarade de fac marxiste devenu bigot capitaliste. À Bowdoin, l'université où ils se sont rencontrés, un système *« excluant »* de castes dominait dans les fraternités, malgré un élan national vers une *« illusoire individualité »*. Toujours critique de son pays, Kennedy s'inscrit dans la tradition du réalisme social américain où le personnage s'enferme souvent dans un destin qui ne lui convient pas. Son exploration de ce théâtre de la schizophrénie nationale est encore une fois passionnante.

Simon Bentolila

★★★★☆
AILLEURS, CHEZ MOI
DOUGLAS KENNEDY
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR CHLOÉ ROYER, 264 P., BELFOND, 22 €

DAVID PEACE

Nippon comme jamais

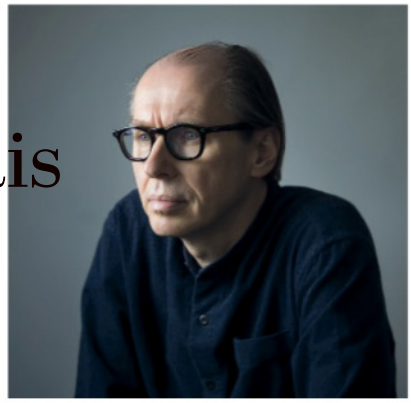
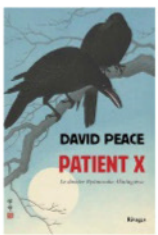


Figure consacrée du polar, l'Anglais sort de son univers habituel pour rendre hommage à l'un de ses maîtres japonais.

Jusqu'ici, l'auteur de l'explosif « Quatuor du Yorkshire », de *GB84* et autre « Trilogie de Tokyo » avait quitté par deux fois le domaine du roman noir. C'était pour se mesurer à deux figures du football britannique : Brian Clough dans *44 Jours* et Bill Shankly dans *Rouge ou mort*. Cette fois, David Peace, qui vit au Japon depuis 1994, se met dans les pas d'un de ses modèles : Ryûnosuke Akutagawa (1892-1927), loué pour ses nouvelles – dont celle, *Dans le fourré*, qui inspira Akira Kurosawa pour son célèbre *Rashômon*. *Patient X* est composé de douze histoires dont Akutagawa est tour à tour le conteur, le héros ou le sujet. On plonge dans diverses périodes de sa courte vie : de sa formation intellectuelle jusqu'à son suicide à 35 ans, en passant par ses voyages en Chine, sa découverte du christianisme, son admiration pour ses écrivains fétiches, ses traumas familiaux ou sa dépression. Pour le fond, Peace s'est appuyé sur des essais et des lettres d'Akutagawa, ainsi que sur des écrits laissés par ses proches. Quant à la forme, elle alterne le songe incantatoire, l'hommage lyrique, des poèmes en prose. Soulignons que Peace semble parfois tourner en rond dans sa propre méthode, et il est des pages où l'on ne sait plus trop ce qu'on lit, ni pourquoi cet hommage. *Patient X* n'est donc pas le meilleur Peace, mais il relève le défi de la fiction biographique. ■

Hubert Artus

EXTRAIT

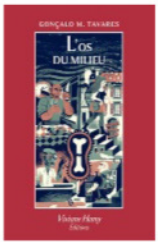


★★☆☆☆
PATIENT X. LE DOSSIER RYÛNOSUKE AKUTAGAWA (PATIENT X. THE CASE-BOOK OF RYUNOSUKE AKUTAGAWA)
DAVID PEACE
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ROYAUME-UNI) PAR ISABELLE MAILLET ET JEAN-PAUL GRATIAS, 366 P., RIVAGES, 24 €

Sombre parabole

Pour évoquer les destins de quatre habitants d'une cité imaginaire, Gonçalo Tavares use, dans *L'Os du milieu*, formules déroutantes à base d'images et de personnifications inattendues. « *Les langages capitaux de la nature sans forme, comme le vent, et de la nature avec forme, comme le chien ou les hommes, se mélangent.* » Il est question d'une civilisation qui s'oppose à la nature, mais constitue elle-même une jungle aux règles mises à nu par l'auteur. La cité réduit les individus et ne survit que pour elle-même ; pour s'extraire de sa routine, la raison s'avère inutile et la satisfaction des appétits l'emporte sur tout. On est ici proche du poème en prose, voire de la parabole dont pèse chacun des mots. Un style unique. ■

Antoine Faure



★★★★☆
L'OS DU MILIEU (O OSSO DO MEIO)
GONÇALO M. TAVARES
TRADUIT DU PORTUGAIS (PORTUGAL) PAR DOMINIQUE NÉDELLEC, 160 P., VIVIANE HAMY, 19 €

PHILIPPE MATSAS/LEEXTRA/RIVAGES

Magie catalane

Cette plume que l'on disait « prometteuse » il y a deux ans dans ces pages à l'occasion de la traduction de *Je chante et la montagne danse* tient ses promesses. Nourri lui aussi de contes et histoires du folklore catalan, *Je t'ai donné des yeux et tu as regardé les ténèbres* compte parmi les lectures étrangères les plus savoureuses de la rentrée. Irene Solà nous fixe en un lieu, un mas de montagne bien dans son jus, où le temps se diffracte. Margarida, première à y être née, est au chevet de Bernadeta, sa petite-nièce. Dans quelques heures, cette dernière les rejoindra, elle et les autres femmes de la famille, mortes, mais qui continuent d'habiter le mas aux côtés des vivantes. La narration, très maîtrisée, circule entre ces défuntes, qui vaquent à leurs occupations singulières et préparent la « *fête* » : Joana, rieuse invétérée, Blanca, « *la fille muette* » qui regarde les animaux accouplés, Àngela, insensible à la douleur, Margarida, « *la fille sévère* », qui craint toujours les ténèbres et le démon, dont le pouvoir nauséeux meurtrit la lignée depuis la fin du XVIe siècle… À l'heure de la mort, toutes les mémoires se ravivent. Maudites, violentes, et d'une crudité toute drolatique. ■

Juliette Savard

★★★★☆
JE T'AI DONNÉ DES YEUX ET TU AS REGARDÉ LES TÉNÈBRES (ET VAIG DONAR ULLS I VAS MIRAR LES TENEBRES)
IRENE SOLÀ
TRADUIT DU CATALAN PAR EDMOND RAILLARD, 192 P., SEUIL, 21 €

Un refuge à la folie des temps

Des sœurs, un peintre, des amants, des soldats, un cultivateur de pommes, des fantômes, un chasseur d'esclaves… Tous, ils passent et défilent, emportés par le temps – quatre siècles de meurtres, d'amour, d'art et d'errance fertile –, tous, ils gravitent autour de « *l'immense maison jaune* », point névralgique et témoin silencieux, un lieu où l'on trouve refuge, où l'on crée, où l'on aime, où l'on meurt, au cœur des forêts du Massachusetts. Après *L'Accordeur de piano*, *Un lointain pays* et *Au nom de Margarete*, *Seule restait la forêt* est le quatrième roman de Daniel Mason traduit en France. Cet hymne holistique peuplé de splendeurs et de violences bien humaines se présente comme un patchwork de récits, missives, articles de journaux, poèmes, gravures et photographies. L'enchaînement des histoires, le lien ténu qui les assemble pourraient faire craindre un exercice de style un peu vain. Il n'en est rien : l'assurance de l'auteur américain, ses personnages très joliment campés, ses intrigues efficaces et sa prose généreuse, parfois déchirante, hissent ce texte au rang des meilleurs romans de l'année, et des plus étonnants. ■

Fabrice Colin

★★★★☆
SEULE RESTAIT LA FORÊT (NORTH WOODS)
DANIEL MASON
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR CLAIRE-MARIEN CLÉVY, 512 P., BUCHET-CHASTEL, 25 €

IGNASI ROVIRÓ/SEUIL - PAUL STUART/BUCHET-CHASTEL

3 POCHES EN PLUS

★★★★☆
COMME SI NOUS ÉTIONS DES FANTÔMES
PHILIP GRAY
528 P., 10/18, 9,60 €

Un grand livre historique doublé d'un roman noir. Ou le contraire. À la fin de la Première Guerre mondiale, alors que chacun compte ses morts et que les tranchées cachent toujours des cadavres, Amy, une jeune Anglaise, débarque à Amiens pour retrouver la trace de son amoureux disparu. Elle interroge et enquête. Philip Gray, l'auteur, raconte, lui, les horreurs du conflit et le destin d'une femme, entre description documentée et sens inné du romanesque. Et la révélation de l'intrigue… à la dernière ligne. Éric Libiot

★★★★☆
SI JE DOIS TE TRAHIR
RUTA SEPETYS
416 P., FOLIO, 8,90 €

Petite-fille d'un opposant à Staline, Ruta Sepetys écrit sur les êtres humains du quotidien, broyés par un pouvoir dictatorial ou qui s'y sont opposés. Américaine d'origine lituanienne, elle s'est nourrie d'une énorme documentation pour « réinventer » la vie d'un lycéen aspirant écrivain, devenu espion pour le régime de Ceausescu. Le portrait d'un homme qui s'enferre dans ses mensonges et qui s'interroge sur sa place au centre d'un régime contraignant dont il voudrait se libérer. Glaçant et passionnant. E.L.

★★★★☆
ABONDANCE
JAKOB GUANZON
408 P., LE LIVRE DE POCHE, 9,40 €

Henry est le père, Junior a 8 ans et, ensemble, ils survivent dans une Amérique qui ne s'occupe pas d'eux et qui, sans doute, ne veut pas de ces gens qui manquent de se noyer. Le portrait d'un capitalisme sauvage et cannibale mais, surtout, la description de l'amour d'un père pour son enfant. Jakob Guanzon alterne le présent (une journée dans la vie d'Henry et de Junior) et le passé (la jeunesse d'Henry), maîtrise son récit et livre un roman désespéré et enthousiaste. E.L.

De sorts et d'épées

Les aventures épiques de Geralt de Riv font couverture neuve ! Intégrant les éditions JC Lattès en littérature générale, *Le Sorceleur* d'Andrzej Sapkowski (comme *Le Seigneur des anneaux* avant lui) vise un lectorat plus diversifié. Ces dernières années, le jeu vidéo et la série télévisée ont contribué à accroître le succès d'un texte déjà amplement récompensé par de nombreux prix littéraires. *Le Dernier Vœu*, premier tome de huit autres à venir, est une succession de nouvelles autour du héros principal et de ses différentes quêtes à travers tout le continent. Geralt, aussi appelé plus sinistrement le Boucher de Blaviken, débarrasse grands seigneurs et villageois de bestiaux peu commodes en échange d'une récompense. Ses sortilèges, son ingéniosité et son sang-froid en font un rude adversaire des striges, sylvains et autres monstres mythologiques. L'œuvre, parfaitement addictive, n'en reste pas moins proche de nos réalités, entre conflits d'intérêts et renversements de pouvoir, amenant toujours cette éternelle question : qui, de la créature ou de l'humain, est le plus dangereux ? ■ **Marie Jouvin**

EXTRAIT

★★★★☆
LE SORCELEUR (T. 1). LE DERNIER VŒU (WIEDŹMIN. OSTATNIE ŻYCZENIE)
ANDRZEJ SAPKOWSKI
TRADUIT DU POLONAIS PAR LAURENCE DYÈVRE, 300 P., JC LATTÈS, 23,90 €

Apocalypse argentine

À la suite de la papesse de l'étrange Mariana Enríquez, dont l'époustouflant *Notre part de nuit* hante à jamais les lecteurs qui en ont franchi le seuil, une nouvelle génération d'auteurs argentins s'empare de l'imaginaire de leur pays pour tisser des romans de genre engagé. Parmi eux, Michel Nieva fait figure d'étoile montante. Son premier roman, *L'Enfance du monde,* imagine la destinée tragique de l'Argentine à la fin du XXIIIe siècle, alors que l'impasse environnementale a atteint son paroxysme et que le sud du pays a disparu sous les eaux. Secouée par des crises économiques, aux mains d'une finance corrompue et de multinationales numériques toujours plus intrusives, la société est sur le point de s'écrouler. C'est dans ce monde chaotique que naît *« L'enfant-Dengue ».* Mi-homme, mi-moustique, il est le symbole de ce qu'un pays monstrueux peut engendrer. Devenu un paria, il choisit de se venger. *L'Enfance du monde* est une curiosité, un western de science-fiction gaucho-punk, teinté de réalisme magique. Comme Kafka dans *La Métamorphose,* Michel Nieva fait d'une mutation génétique le point de départ d'un roman politique, un brûlot au vitriol contre les violences systémiques qui gangrènent la société argentine. ■ **Léonard Desbrières**

★★★☆☆
L'ENFANCE DU MONDE (LA INFANCIA DEL MUNDO)
MICHEL NIEVA
TRADUIT DE L'ESPAGNOL (ARGENTINE) PAR SÉBASTIEN RUTÉS, 288 P., BOURGOIS, 22 €

Une rupture à la barre

Aucun divorce ne se ressemble, cependant certains sont plus épineux. Margaux et Antoine se sont aimés longtemps, jusqu'au point de rupture. Elle est alors une romancière reconnue, spécialiste des intrigues policières. Lui est chirurgien viscéral. Il est le premier à faire entendre sa voix devant le juge, tentant d'expliquer pourquoi toute l'histoire de leur relation s'est gravement détériorée et comment il en a été la victime, malgré quelques faux pas justifiés par son amour sincère. Margaux décrit de son côté un *« magicien »* alcoolique capable de l'endormir par de belles paroles. La mère de son ex-compagnon dissimulerait, quant à elle, *« une gestionnaire aussi redoutable que son fils »* derrière ses airs tendres. Les points de vue se succèdent pour disséquer chaque étape de la dégradation émotionnelle et physique, impliquant une multitude de témoins annexes. Qui, de l'un ou de l'autre, est l'affabulateur ? En déroulant la chronologie de l'histoire parfois terrifiante d'un couple, Éliette Abécassis ausculte délicieusement un *Divorce à la française* par le biais de ses aspérités judiciaires. Sa particulière vraisemblance évoquerait plus d'un fait divers. Le lecteur n'a plus qu'à prendre sa place sur le banc. ■ **M.J.**

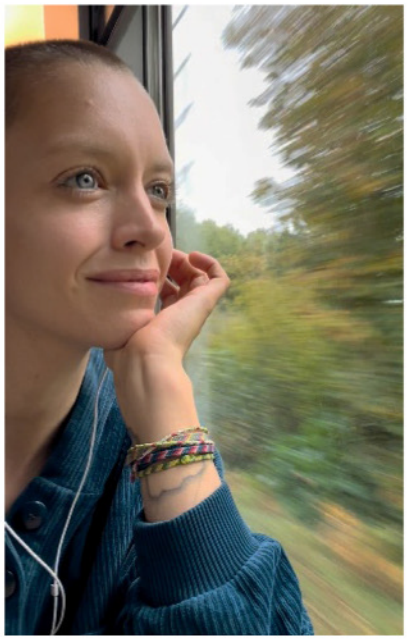
★★★☆☆
DIVORCE À LA FRANÇAISE
ÉLIETTE ABÉCASSIS
288 P., GRASSET, 20,90 €

DR/JC LATTÈS – DR/CHRISTIAN BOURGOIS – G. HARTEN/GRASSET

MANON FARGETTON

De la fantasy et du talent à revendre

Alors que *Nos vies en l'air* vient d'être adapté en série télé, l'autrice publie un très beau roman sur fond d'inceste. Portrait de cette petite fée de la littérature jeunesse.

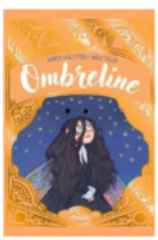


DR

Au départ, il y a une histoire d'emprise. Celle d'un éditeur de 40 ans sur une jeune lycéenne qui rêve de voir son premier livre publié. Ce pan de sa vie, Manon Fargetton finira par le raconter quinze ans plus tard, dans *Tout ce que dit Manon est vrai*. Reste que c'est à travers ce triste épisode qu'elle met un pied dans le monde de l'édition, il y a une vingtaine d'années. « *J'écris depuis toute petite. J'ai même retrouvé des poèmes ou des chansons que j'avais griffonnés dans mon cahier de CP* », explique l'autrice avec un enthousiasme communicatif. « *Et comme j'ai toujours lu plein de bouquins, j'ai eu une première idée que je n'avais vue dans aucun livre.* » Cette idée géniale donnera *Aussi libre qu'un rêve* : et si le métier que vous exercerez plus tard était défini par votre date de naissance ? Une première incursion dans l'univers de la fantasy et de l'imaginaire qu'elle ne quittera que rarement, même pour évoquer des sujets de société, comme l'homophobie dans *Quand vient la vague*, le suicide dans *Nos vies en l'air*, ou le deuil dans *À quoi rêvent les étoiles*. « *J'aime parler de l'humain, de politique, de société… Parfois en l'abordant par l'angle de l'imaginaire ou de la science-fiction, car je fais partie de cette génération qui a grandi avec* Harry Potter *ou les* Men in Black. »

L'Héritage des Rois-Passeurs ou la trilogie fantastique *June* ont permis à Manon Fargetton d'être primée à plusieurs reprises et de conquérir un large public, abandonnant ainsi son métier de régisseuse lumière au théâtre. Dans son dernier livre, *Ombreline*, elle raconte l'histoire d'une petite fée qui aide les enfants à s'endormir jusqu'au jour où elle rencontre Célestin, victime d'inceste. « *C'est un sujet que je ne pouvais pas traiter frontalement, c'est pour ça que j'ai choisi l'angle de la poésie.* » Fin octobre, l'adaptation en série télé de son roman *Nos vies en l'air* a débarqué sur la plateforme France.tv. « *C'est la première fois qu'un roman adolescent écrit par une autrice est adapté à la télévision, c'est assez dingue.* » À tout juste 37 ans, Manon Fargetton a encore beaucoup de choses à écrire, et veut aussi continuer à animer ses nombreux ateliers scolaires : « *Ça fait partie de mon engagement d'autrice : montrer aux adolescents que la lecture peut leur faire du bien.* » ■

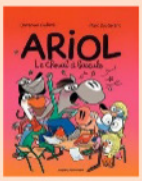
Mathieu Charrier



★★★★☆
OMBRELINE
MANON FARGETTON
96 P., MILAN, 10,90 €
(À PARTIR DE 9 ANS).
EN LIBRAIRIES LE 6 NOVEMBRE.

ET AUSSI…

★★★★☆
ARIOL (T. 20). LE CHEVAL À BASCULE
EMMANUEL GUIBERT, MARC BOUTAVANT
123 P., BD KIDS, 12,50 € (À PARTIR DE 7 ANS).
EN LIBRAIRIES LE 6 NOVEMBRE.



Déjà 20 tomes et plus de vingt ans que les jeunes lecteurs s'amusent du quotidien de cet attachant petit âne bleu à lunettes. Toujours en classe de CM1, Ariol se retrouve cette fois à devoir consoler le prof de sport qui s'est fait larguer par sa « poule », au sens propre du terme. On le suit également au cinéma, assistant à la projection de l'effrayant *Flibustier des Galaxies* ou chez lui décorant son sapin de Noël avec Madame Aubry. Une chronique du bonheur simple du quotidien, entre petits problèmes et amour familial ou amical. Les scénarios pleins de justesse d'Emmanuel Guibert sont servis par le dessin fragile et sensible de Marc Boutavant. Une série incontournable pour les très jeunes lecteurs. **M.C.**

★★★★☆
SEULS (T. 15). L'HÔTEL AU BORD DU MONDE
FABIEN VEHLMANN, BRUN GAZZOTTI
48 P., RUE DE SÈVRES, 13,95 € (À PARTIR DE 11 ANS). EN LIBRAIRIES LE 13 NOVEMBRE.

***Seuls* suit les aventures de cinq enfants dans un monde sans adultes. Au fur et à mesure des tomes, nos jeunes héros ont découvert qu'ils étaient en fait morts dans de mystérieuses circonstances et prisonniers dans les limbes, en proie aux guerres entre différents clans de petites têtes blondes loin d'être inoffensives. Mais chacun a un pouvoir surnaturel ! Et nos amis vont tenter de mettre fin à la guerre et de s'ouvrir les portes du paradis. Dans ce 15e tome, on en apprend un peu plus sur les circonstances de la mort de Camille, mais aussi sur le terrifiant *« enfant miroir »*. Récompensée deux fois au festival d'Angoulême, cette série d'aventures haletante (déjà vendue à 3 millions d'exemplaires) est rythmée par quelques questions philosophiques et existentielles.** **M.C.**

Notre nouvelle COUP DE CŒUR

C'est le 5 octobre dernier qu'ont été révélés les résultats de la troisième édition du concours de nouvelles du festival LirÔlac (en partenariat avec *Lire Magazine*). Pour ce cru 2024 – parrainé par Miguel Bonnefoy –, les candidats devaient plancher sur le thème suivant: « Rien ne sert de courir… » Parmi tous les textes envoyés, le jury en a récompensé plusieurs, dont celui de Maialen Allais, intitulé *Mon locataire*. Que nous avons choisi de publier dans nos pages.

La lauréate
MAIALEN ALLAIS

Élève en classe de terminale en filière scientifique au lycée Berthollet, Maialen Allais a 17 ans et vit à Annecy. Passionnée par l'écriture depuis son plus jeune âge, elle a spontanément songé au sujet de la dépression en découvrant le thème du présent concours de nouvelles. *« Je n'ai heureusement jamais souffert de cette maladie*, précise-t-elle, *mais ma grand-mère, si. Et j'ai cette vision de la dépression comme d'un parasite dans notre cerveau, d'où ce surnom de "locataire". Un locataire indésirable dont on ne peut se séparer que difficilement et qui nous coupe de tout le monde. »* Une idée forte pour cette jeune fille qui aimerait continuer à écrire, sans pour autant en faire son métier.

Mon locataire

MAIALEN ALLAIS

Il y a un locataire dans ma tête. Il ne paye pas de loyer mais me fait payer sa présence au prix de mon sang.

Ma mère m'a regardé avec une profonde tristesse quand le verdict est tombé. Même au travers de mon regard brumeux, j'ai su percevoir sa pitié.

Mais je ne veux pas de sa compassion. Je veux que cette voix insidieuse cesse de me harceler. Je veux le silence. Un silence réconfortant, m'enveloppant de sa douce tranquillité. Enfoui sous ma couette, j'attends le repos. Ma mémoire me refuse ce privilège et m'assiège impitoyablement.

Tout a commencé il y a un mois. C'était une chaude après-midi d'automne où le soleil timide peinait à se montrer. Je ferme les yeux, submergé par les émotions qui m'avaient habité à ce moment-là. Mais la joie, la paix ne me sont plus permises, mon locataire me l'impose. Ces émotions apaisantes, je ne les ressens plus que par le spectre de la tristesse. Elles me prennent en étau plutôt que de m'apporter le calme. Le chagrin m'étouffe, insurmontable. Mais mes larmes se sont écoulées depuis longtemps. Mes yeux ne permettent plus le soulagement des sanglots. Mon locataire ne me le permet plus. J'entends encore le rire ravi de ma petite sœur. Mais j'entends surtout son hurlement déchirant. Celui qui a résonné en un millier d'échos cruels sur les flancs acérés des montagnes. Celui qui me tourmente chaque nuit et éloigne implacablement le sommeil. Celui que mon locataire me ressasse avec sadisme. Celui qu'elle a poussé en voyant les phares de la voiture l'éblouir.

Sur ma table de nuit trônent les cachets supposés déloger mon locataire. Mais il s'est installé dans ma tête et ne compte pas me laisser une seconde de répit.

Ce locataire m'aime. Il m'aime trop pour me lâcher.

Mais cet amour me réduit en miettes. Il m'ôte toutes les joies qui valent à la vie la peine d'être vécue. Comment résister lorsque mon propre esprit m'intime de me laisser aller à la félicité de la mort?

DR

Mon locataire me murmure des injonctions. Celles qui me poussent à verser mon sang. « *Tout ira mieux, je te le promets.* »

« La lame n'est pas ton ennemie. Elle souhaite que tu atteignes le repos. Tout comme moi. »

Mes parents me supplient de leur parler. Mais leurs voix sont étouffées par le brouillard qui m'encercle. Leurs paroles teintées d'urgence m'effleurent telle la brise. Cet empressement à vouloir m'aider me pousse à me réfugier dans ma coquille même si cela signifie que je dois subir plus souvent la présence nuisible de mon locataire.

La seule chose qui semble apaiser ses mots insidieux est le repos. Mais ce soulagement m'est retiré sans pitié. Je somnole, piégé dans un état léthargique, bercé par le chagrin sourd qui ne me quitte jamais.

Mes parents sont à mon chevet. Ils me proposent d'ouvrir les volets, clos depuis ce jour où l'on m'a enlevé ma sœur. Depuis ce jour où mon locataire a élu domicile dans les méandres de mon cerveau.

Au début, il prenait peu de place, se contentant de me rappeler ces souvenirs douloureux. Mais dans l'ombre, il se nourrissait de ma peine, se délectant de chacune de mes larmes. Puis mes pleurs se sont taris et il s'est révélé à moi, envahissant la moindre de mes pensées, noircissant mes consolations et rendant fade chaque bouchée que j'avalais.

Comment lui échapper, lui qui me connaît si bien ? Lui qui a déterré sans pitié mes traumatismes et les a amplifiés pour que je ne les oublie jamais ?

« Viens mon chéri, sors de ta chambre. Tu n'es pas seul. Ne laisse pas le désespoir te détruire », supplie ma mère. Je perçois à peine ses traits tirés par la tristesse. Mon locataire les dissimule à mes yeux.

« Tu es le seul qui souffre. Ils ne savent pas ce qu'est la douleur. Ils ne peuvent pas imaginer ce que tu traverses. Seules tes larmes ont rendu hommage à cet être si cher. Ne les écoute pas, ils ne le méritent pas. »

Mon père me caresse la tête. Ce que je ressens me plonge dans un désespoir plus profond encore. Rien. Absolument rien. Je suis incapable d'apprécier une marque d'affection si simple. Et c'est encore de sa faute. Alors quand ma mère veut m'embrasser, je m'esquive, enfouissant mon visage et ma peine sous le duvet.

Je sens qu'elle est blessée. J'imagine ses larmes silencieuses couler, l'éclair de douleur traverser ses prunelles. Ils ne comprennent pas mon désarroi. Ils me pensent au bord du gouffre. Ils n'ont pas tout à fait tort. J'entends la porte de ma chambre se refermer. Ma mère ne peut plus supporter mon mutisme. Mais je sens toujours mon père près de moi.

« Rester enfermé ne t'aidera pas à vaincre la maladie.Sortir ou faire du sport pourrait t'être bénéfique… »

Voyant que je ne réponds pas, il poursuit : « J'ai aussi traversé cette phase de la vie. Je pensais que rien ni personne ne pourrait me tirer de l'abîme où j'étais tombé. J'avais tort. Ma famille m'a aidé à retrouver goût à la vie. Mais la course à pied a aussi grandement contribué à me guérir. »

Il attrape ma main et la serre pour m'empêcher de me dégager mais aussi pour me prouver qu'il se battra à mes côtés.

Un vide terrifiant s'installe en moi. La compassion de mon père ne me fait ni chaud ni froid. Elle me répugne plus qu'autre chose. Comment puis-je être si insensible ?

La course à pied ne me sauvera pas. Mon parasite le susurre : « *Rien ne sert de courir…* »

Ce à quoi j'ai envie de répondre presque pour le défier : « Il faut partir à point. »

Mais je n'ai plus la force de le provoquer et de lutter contre ses piques incessantes. Même la ruse ne me permettra pas de lui échapper.

Non, courir ne me sera pas une aide. Il faudrait déjà que je réussisse à quitter ce lit qui est devenu aussi bien un refuge qu'une prison où mon locataire se plaît à me torturer sans fin.

Mon père pleure. Me voir ainsi les fait souffrir. Surtout juste après avoir perdu leur enfant. C'est comme perdre le second. Je ne suis plus réellement vivant. Je ne suis qu'un être silencieux refusant jusqu'à manger.

Ma mère nous rejoint discrètement comme si elle craignait de m'effrayer et que je les quitte tout à fait.

Elle pose une pomme sur la table puis s'esquive, bientôt suivie par mon père. Je sors la tête de sous les draps.

Ma mère ne m'a pas laissé de couteau pour couper le fruit. Elle a peur que je ne m'en serve pour me blesser. Un sourire triste étire mes lèvres.

Je sors un canif de sous mon oreiller. Mon bras est marqué par cette lame. J'enfonce le couteau.

Je coupe un quartier. Le cœur du fruit est pourri. Un ver en sort. Cette pomme est à mon image. Pourrie, rongée de l'intérieur. Mon locataire est mon ver. Il ronge mon cerveau et abîme mon cœur.

Je repose le fruit et ris amèrement de cette ironie du sort.

Je ne peux pas lui échapper. Je ne peux pas fuir. Partout où j'irai, il sera là prêt à détruire mes espérances. Rien ne sert de vouloir le distancer. C'est impossible puisqu'il me rattrape toujours. Rien ne sert de courir. Il sera toujours là, dans l'ombre, surgissant lorsqu'on pense avoir gagné la partie.

JE NE PEUX PAS LUI ÉCHAPPER. JE NE PEUX PAS FUIR. PARTOUT OÙ J'IRAI, IL SERA LÀ PRÊT À DÉTRUIRE MES ESPÉRANCES

Ma mère revient, silencieuse. Elle me croit endormi.

Elle récupère le fruit, l'inspecte en grimaçant. Elle s'apprête à repartir mais s'arrête sur le seuil et me jette un regard empreint de chagrin. Je ferme les yeux, feignant le sommeil dont je rêve depuis des jours. Elle dépose un baiser sur ma joue et chuchote : « Ne t'en fais pas, mon chéri, nous finirons par vaincre ta maladie. » Une bouffée de colère m'envahit mais je la réprime. Ma mère sort.

Alors je laisse cette émotion prendre le contrôle, succédant au règne de la tristesse. Mais cette rage est passagère. Bientôt, elle cédera face aux assauts de mon chagrin. Mais je profite de chaque étincelle de ma fureur comme d'une bouffée d'air frais. Je me libère de la lourde chape que la peine faisait peser sur moi.

Je ne crie pas ma rage. Elle s'exprime au travers de mon regard, étincelant de colère. Pourquoi personne n'ose prononcer son nom ?

Le nom de cette maladie qui me détruira ?

Le nom de ce ver qui me ronge ?

Le nom de mon locataire ?

Ou plutôt devrais-je dire ma locataire ?

Alors je hurle son nom dans ma tête et il me semble résonner jusque dans mes os. Ma locataire. Ma dépression. ■

ET AUSSI...

★★★☆☆
LE FANTÔME DE L'OPÉRA
MIO NANAO
176 P., SOLEIL MANGA, 7,29 €.
EN LIBRAIRIES LE 6 NOVEMBRE.

Dès les premières pages, on est saisi par la finesse du trait de Mio Nanao (auteure également de *Mangaka & Editor in love*) représentant l'opéra de Paris. On se dit alors que cette adaptation du roman de Gaston Leroux en manga n'est finalement pas une si mauvaise idée. L'histoire reste la même. D'un côté, une jeune femme, Christine, qui a perdu le goût à la vie après la mort tragique de son père et va devoir remplacer la « diva », la première soliste, au pied levé. De l'autre, un mystérieux personnage surnommé « le fantôme de l'Opéra », qui hante les dédales du lieu et qui, envoûté par sa voix, va accepter de devenir son professeur de chant... Le noir et blanc et le découpage façon *shôjo* renforcent la dimension romantique de cette histoire. M.C.

★★★★★
TOKYO, CES JOURS-CI (T. 1)
TAIYÔ MATSUMOTO
220 P., KANA, 12,95 €. EN LIBRAIRIES LE 15 NOVEMBRE.

Shiozawa vient de démissionner ! Trente ans que notre personnage éditait les mangas de dizaines d'auteurs japonais, mais il en a assez. D'ailleurs, en chemin vers son petit appartement loin de l'agitation de Tokyo, il calcule qu'il a passé 230 jours dans ce train. C'est beaucoup trop. Mais que va-t-il faire désormais de son quotidien ? Discuter avec son oiseau, un petit moineau de Java ? Le voilà qui décide de partir à la rencontre des dessinateurs qui ont marqué sa carrière. Taiyô Matsumoto (auteur du déjà formidable *Sunny*) livre un manga sombre et contemplatif, parfois même méditatif, sur les affres des mangakas et leurs difficultés à toujours créer de nouvelles histoires. M.C.

WAKI YAMATO

Le Japon impérial

Adapté d'une œuvre majeure de la littérature japonaise, *Le Dit du Genji* débarque enfin dans une version française, plus de trente ans après sa sortie au Japon.

Tout est beau dans ce manga ! Les décors, somptueux, faits notamment de palais et jardins traditionnels japonais. Les kimonos aussi, aux tissus plus raffinés les uns que les autres. Et les personnages enfin, à commencer par le principal, le magnifique prince Hikaru Genji. Il faut dire que l'histoire du *Dit du Genji* se déroule à la cour impériale du Japon pendant l'ère Heian, entre le VIIIe et le XIIe siècle, une période considérée aujourd'hui encore comme l'âge d'or de la culture et de l'art japonais. L'histoire : Hikaru Genji ne laisse aucune femme indifférente, mais plutôt que de séduire l'une de ses multiples prétendantes, il tombe amoureux de sa belle-mère, Fujitsubo, bravant l'interdit et s'exposant à un destin tumultueux. Amour, trahisons, pouvoir, tous les ingrédients y sont.

Le livre original a été écrit autour de l'an mille par Murasaki Shikibu, jeune veuve devenue dame de compagnie de l'impératrice. Ce roman-fleuve (1 500 pages au total) est aujourd'hui encore l'œuvre la plus célèbre de la littérature japonaise, décrivant avec minutie et poésie la politique, les mœurs et les coutumes de l'époque. S'il avait déjà été adapté en manga il y a un peu plus de deux ans (aux éditions Synchronique), cette autre version publiée au Japon dans les années 1980 et signée Waki Yamato était très attendue dans sa version française tant la version originale est devenue une référence au pays du Soleil-Levant. ■

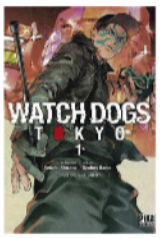
Mathieu Charrier

★★★★☆
ASAKIYUMEMISHI. LE DIT DU GENJI (T. 1)
WAKI YAMATO
TRADUIT DU JAPONAIS PAR MIYAKO SLOCOMBE, 408 P., PANINI MANGA, 19,99 €. EN LIBRAIRIES LE 6 NOVEMBRE.

Tous connectés !

Créée en 2014 par Ubisoft, la licence vidéoludique Watch Dogs plonge le joueur dans un futur dystopique ultra-connecté où des gouvernements et/ou grosses corporations malveillants surveillent les citoyens pour mieux les contrôler. C'est sans compter les « Watch Dogs » (littéralement, chiens de garde), des pirates informatiques incorruptibles bien décidés à révéler ces exactions. Après deux suites, un roman (*Dark Clouds* aux éditions Lumen), deux bandes dessinées et bientôt un film, c'est au tour du manga de s'emparer du phénomène avec le bien nommé *Watch Dogs Tokyo*. On y suit les aventures de membres du groupe Dedsec, dont la mission consiste cette fois à parasiter un logiciel ultra-intrusif mis en place par le gouvernement japonais. *Watch Dogs Tokyo* reprend tous les ingrédients de la licence et propose une aventure inédite et extrêmement prenante. Au terme de ces 224 pages, une seule envie : prendre la manette pour se replonger dans ce fascinant univers ! ■

Ilan Ferry



WATCH DOGS TOKYO. T. 1 (ID.)
SEIICHI SHIRATO, SYUHEY KAMO
TRADUIT DU JAPONAIS PAR JEAN-BENOÎT SILVESTRE, 224 P., PIKA, 8,20 €. EN LIBRAIRIES À PARTIR DU 20 NOVEMBRE.

2021 WAKI YAMATO/KODANSHA LTD.

YVES SENTE ▪ ANDRÉ JUILLARD

Good bye, old chap

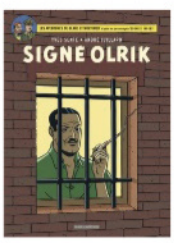
Dans *Signé Olrik*, on retrouve Blake et Mortimer aux prises avec une groupe de nationalistes anglais. Un scénario charpenté et le dernier album du regretté André Juillard.

ANDRÉ JUILLARD/DARGAUD 2024

Cet album est le dix-huitième de la saga Blake et Mortimer publiée depuis 1996, moment où Dargaud décide de relancer la série presque dix ans après la disparition de son père éternel, Edgar P. Jacobs. Et le huitième dessiné par André Juillard, celui, parmi tous les dessinateurs, qui aura le plus œuvré pour tirer le portrait du capitaine à la fine moustache et du professeur à la barbe rousse. André Juillard est décédé le 31 juillet 2024 et ce *Signé Olrik*, scénarisé par Yves Sente, est son dernier coup de crayon. Juillard, homme exquis et modeste, est un adepte du classicisme, de la précision, de la fluidité narrative et, pour ce qui est des aventures des deux Anglais, de la ligne claire, qu'il pousse à son extrême raffinement.

Signé Olrik ne déroge pas à la règle et Juillard excelle toujours autant dès qu'il s'agit de dessiner les rues londoniennes, les bureaux de Scotland Yard ou les scènes de foule – il prend beaucoup de plaisir à multiplier les détails. Il n'est pas mauvais non plus (litote) quand il s'agit de croquer les paysages des Cornouailles, là où Sente a notamment situé cet album. On y retrouve les classiques jacobsiens – complot, espionnage, invention, *by Jove et old chap* – avec en prime, comme son titre l'indique, la présence d'Olrik (le méchant). Autour de lui gravitent des nationalistes fachos et le souvenir des chevaliers de la Table ronde. Qu'on ne s'y trompe pas : Yves Sente a suffisamment d'expérience pour tout remettre d'aplomb. Et comme souvent, il y aura une suite… Mais sans André Juillard, malheureusement. ■

Éric Libiot



★★★★☆
SIGNÉ OLRIK
YVES SENTE, ANDRÉ JUILLARD
64 P., BLAKE ET MORTIMER, 17 €. EN LIBRAIRIES LE 31 OCTOBRE.

3 ALBUMS EN PLUS

★★★★
REVOIR COMANCHE
ROMAIN RENARD
152 P., LE LOMBARD, 22,50 €

L'idée est originale et le résultat formidable. Romain Renard, auteur de la trilogie *Melville* qui soulignait (déjà) un coup de crayon ample et romanesque, a imaginé ce qu'est devenu Red Dust, le cow-boy de la série *Comanche* (1972) créée par Greg et Hermann. Aujourd'hui, il est vieux, il se planque (le gars a un passé sanglant), mais la jeune Vivienne vient ranimer un sombre passé. Une balade dans un Grand Ouest qui disparaît, un scénario dense et, surtout, un dessin somptueux en noir, en blanc et en ombres. E.L.

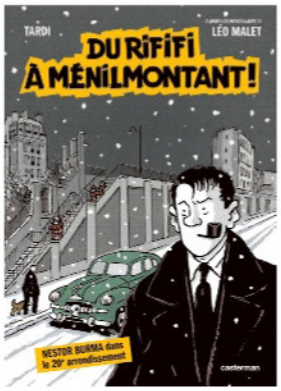
★★★☆☆
AZUR ASPHALTE
SYLVAIN BORDESOULES
168 P., GALLIMARD, 25 €

C'est une photo instantanée, un moment de vie. Nice, deux frangines, les enfants, la galère, la vie quotidienne, les sourires quand même parce qu'il faut bien. Et la vie continue. Sylvain Bordesoules manie le pinceau avec légèreté. Les couleurs sont vives malgré une ambiance parfois sombre. Surtout, l'auteur possède un talent rare pour les dialogues, à la fois actuels, imagés, précis, qui dessinent l'époque. L'album est aussi un bel hommage à Nice, à son ciel bleu et aux rêves fragiles de ceux qui ont peu. E.L.

★★★☆☆
QUAND SOUFFLE LE VENT
RAYMOND BRIGGS
48 P., TANIBIS, 17 €

Posy Simmonds, Grand Prix d'Angoulême en 2024, le dit : *« Raymond Briggs mêle magistralement comédie et tragédie pour dépeindre l'horreur de la guerre nucléaire. » Quand souffle le vent,* paru en 1983 (Garnier), est une réédition bienvenue. Briggs raconte un couple de retraités anglais aimant et bavard, au moment où le gouvernement annonce un conflit imminent. Les époux s'affairent donc à suivre les recommandations tandis que Briggs, lui, enchaîne les (petites) cases et les dialogues dérisoires et touchants. E.L.

Jacques Tardi
Du rififi à Ménilmontant



DU RIFIFI À MÉNILMONTANT
JACQUES TARDI, D'APRÈS LÉO MALET
192 P., 25 €. COPYRIGHT CASTERMAN.
EN LIBRAIRIES LE 6 NOVEMBRE.

Tout ça à cause d'un rhume… S'ensuivent 192 pages d'une enquête (inédite) de Nestor Burma, le détective privé de Léo Malet, croquée avec gourmandise par Jacques Tardi. Ce n'est évidemment pas la première fois que Tardi s'attaque à l'univers de Malet (cinq albums avant celui-là) ; les deux hommes ont en commun le désir de raconter Paris et d'en faire un personnage, un lieu de balade, un décor d'atmosphère, un paysage inquiétant, un cadre amical, une scène romanesque… Mais la dernière aventure du trio remonte à novembre 2000 et *M'as-tu vu en cadavre ?.* L'attente vaut le détour : *Du rififi à Ménilmontant* est une grande réussite. Nestor Burma enquête sur les dérives d'un laboratoire pharmaceutique et Jacques Tardi croque le quartier de Ménilmontant dans les années 1950 (son quartier) avec émotion et délice. On y croise ses copains (Pennac, Daeninckx, Frémion, sa femme Dominique Grange…) alors que Burma visite les bistrots et arpente la rue Julien-Lacroix ou la rue Sorbier, où ont été tournées quelques scènes de *Du rififi chez les hommes,* magnifique film noir de Jules Dassin (1955). Hommage au cinéma ici ou là, donc, à Raymond Chandler aussi (le début), mais surtout à Léo Malet lui-même. En dehors de son coup de crayon magique et si incarné, Tardi a inventé une intrigue que l'écrivain aurait sûrement appréciée. Le récit est vif, parfois drôle, romanesque à souhait, bourré de rebondissements, et d'une fluidité exemplaire. Le grand Jacques Tardi est toujours en forme, qu'on se le dise ! ■

Éric Libiot

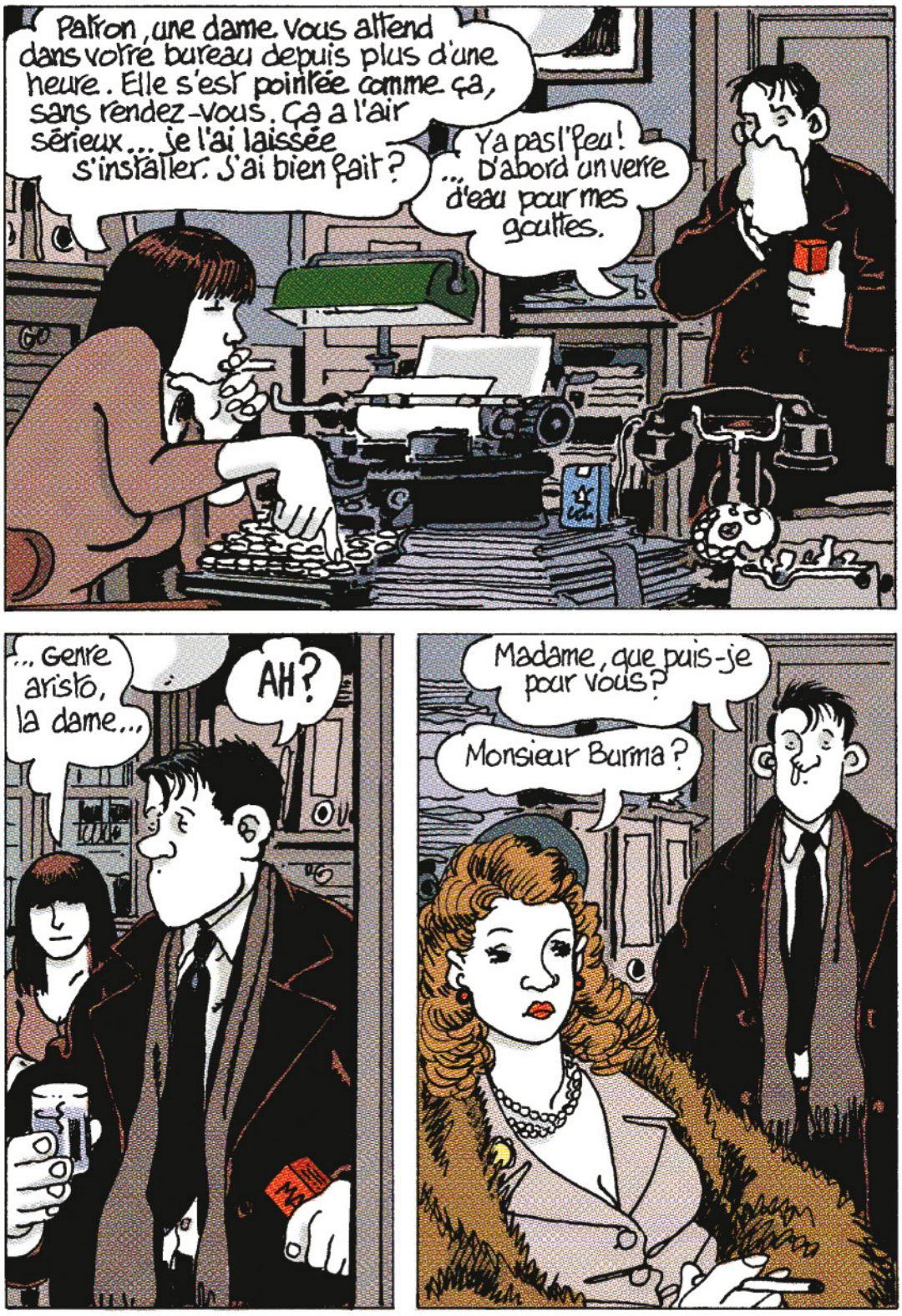
BIO EXPRESS

1946
Naissance à Valence (Drôme), enfance en Allemagne avec son père militaire (il publiera plusieurs albums sur la guerre 14-18), études aux Beaux-Arts de Lyon et aux Arts-Déco de Paris. Il collabore à *Pilote* pour lequel il crée le personnage Lucien Brindavoine, aventurier et photographe, héros de son premier album *Adieu, Brindavoine* (Casterman, 1974).

1976
Publication du premier tome des *Aventures extraordinaires d'Adèle Blanc-Sec*, *Adèle et la Bête.* La série compte dix albums et se clôt en 2022 avec *Le Bébé des Buttes-Chaumont.* Gros succès. Tardi devient l'un des auteurs les plus célèbres et célébrés des années 1970-1980. En 1985, il reçoit le grand prix de la ville d'Angoulême.

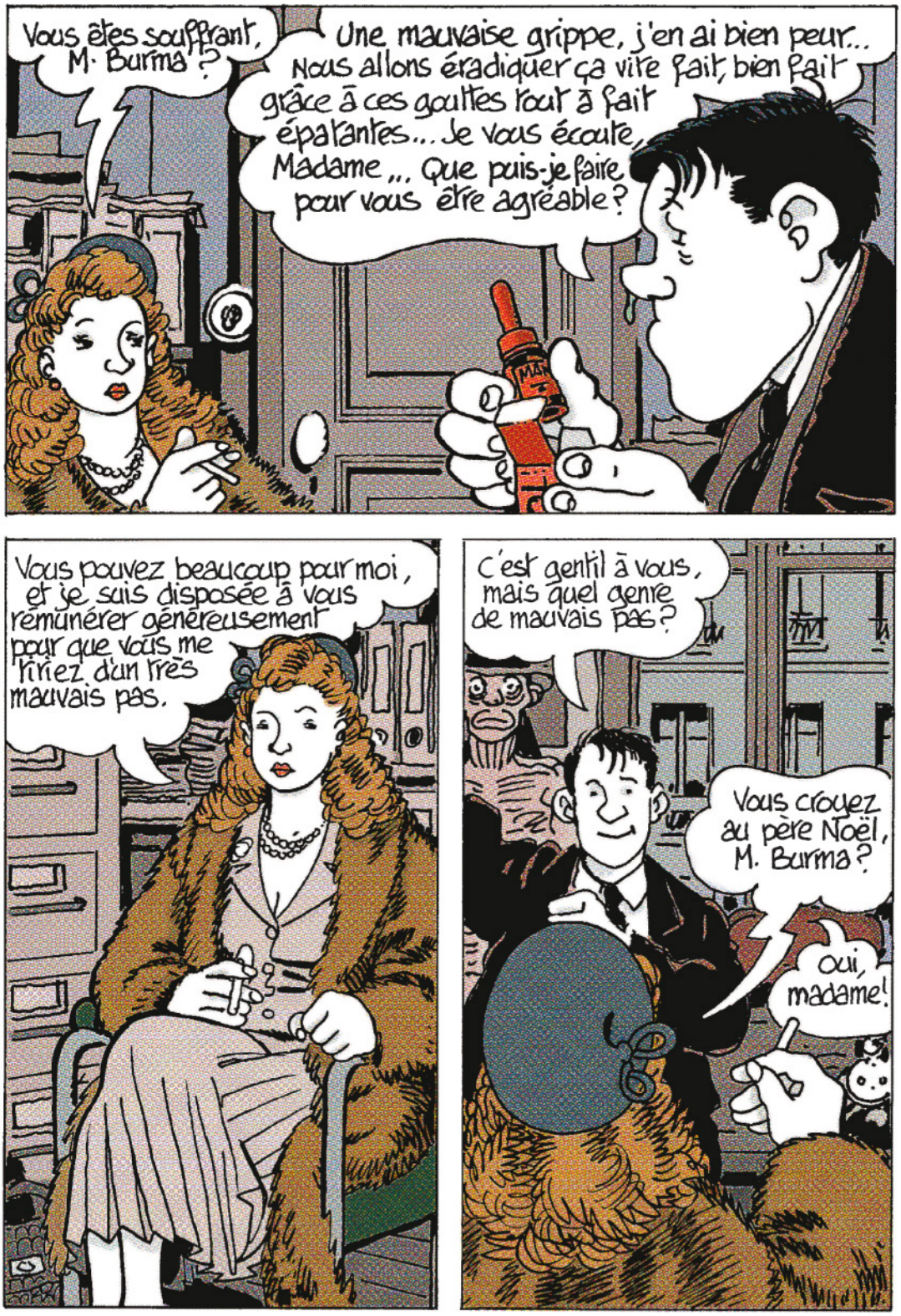
1978
Publication de *Griffu,* sur un scénario du romancier Jean-Patrick Manchette. Tardi va collaborer avec d'autres romanciers, Didier Daeninckx *(Varlot Soldat)* et Daniel Pennac *(La Débauche).* Il va aussi adapter plusieurs écrivains : Léo Malet,Géo-Charles Véran, Daeninckx, Manchette, Jean Vautrin, Pierre Siniac. Et illustrer notamment *Voyage au bout de la nuit* de Céline.

P-M JAMET/CASTERMAN



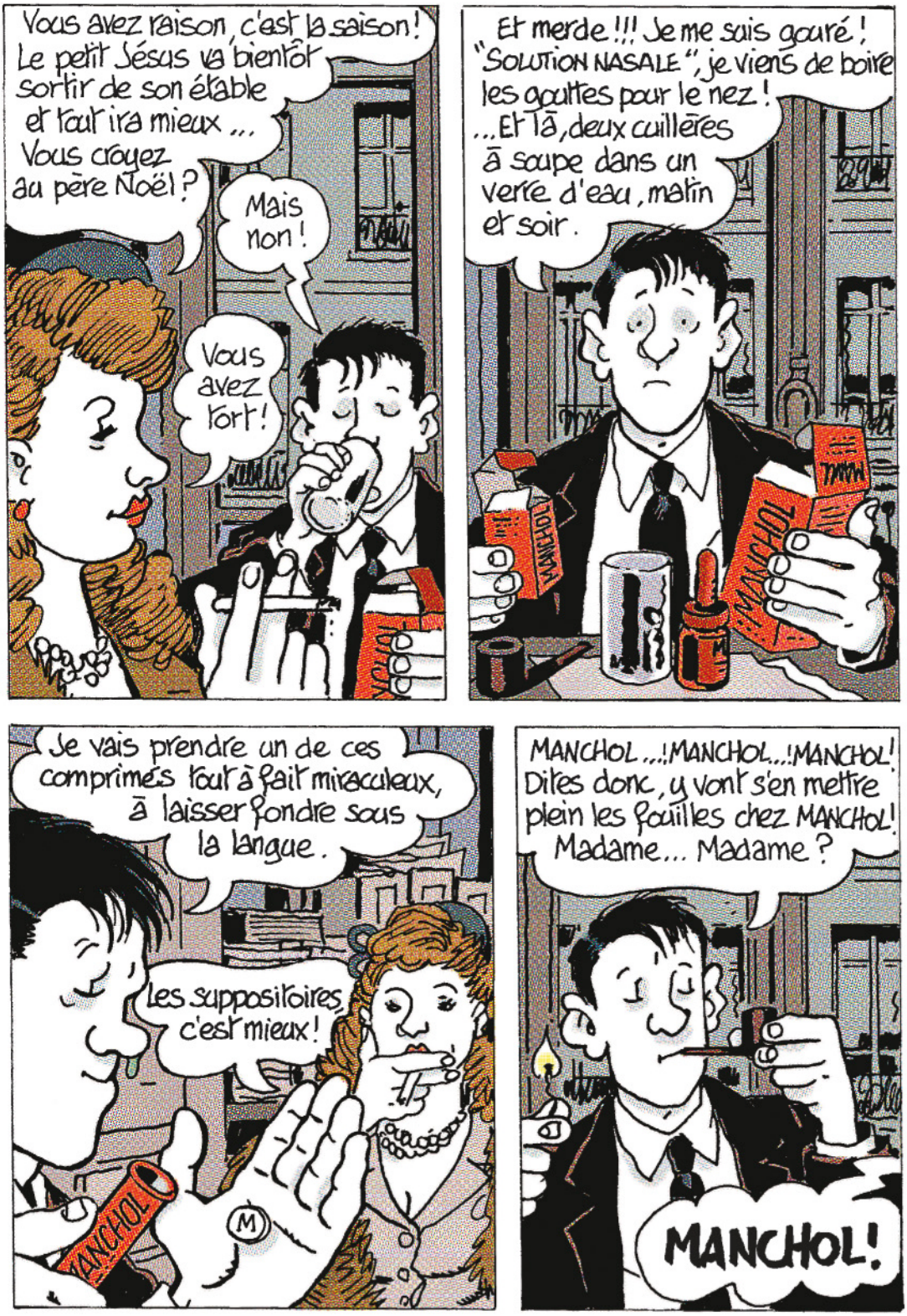
5

JACQUES TARDI/CASTERMAN 2024



6

JACQUES TARDI/CASTERMAN 2024



JACQUES TARDI/CASTERMAN 2024

ET AUSSI...

★★★★★
NOUVELLES EN TROIS LIGNES
FÉLIX FÉNÉON
128 P., MERCURE DE FRANCE, 8 €.
EN LIBRAIRIES LE 7 NOVEMBRE.

Les « nouvelles en trois lignes » du quotidien *Le Matin* regroupaient des dépêches de dernière minute venues du monde entier, écrites en 130 signes environ. Félix Fénéon, chargé de la rubrique à partir de 1906, transforma cet exercice d'extrême concision journalistique en fabrique de petits haïkus grinçants : des chefs-d'œuvre de rythme, d'organisation de la phrase et de précision, imprégnés d'humour noir. *« Le professeur de natation Renard, dont les élèves tritonnaient en Marne, à Charenton, s'est mis à l'eau lui-même : il s'est noyé. »* L'influence de ces textes ne se dément pas depuis plus d'un siècle, l'expression « en trois lignes » étant même devenue grâce à eux un lieu commun désignant toute forme de littérature extra-brève. B.Q.

★★★☆☆
DICKENS & PRINCE
NICK HORNBY
181 P., STOCK, 19,90 €

Nick Hornby, écrivain britannique et mélomane fou, auteur de *Haute fidélité* (1995), roman culte de toute une génération d'amoureux de pop, de soul et de rock, se livre à un drôle d'exercice littéraire : raconter ce qui forge le génie unique de son idole musicale suprême, le chanteur Prince, en confrontant son destin fulgurant à l'existence et à l'œuvre immortelle de l'écrivain qui a sauvé son adolescence et précipité sa vocation : le romancier national anglais Charles Dickens. Deux époques, deux icônes face à face qui se toisent, s'opposent, parfois même s'entremêlent pour explorer les mystères de la création. Un hommage savoureux et touchant à tous ces artistes hors du commun qui, à un moment de votre vie, vous ont pris par la main. Léonard Desbrières

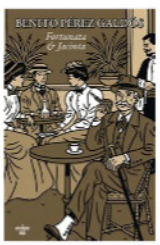
BENITO PÉREZ GALDÓS - MARIO VARGAS LLOSA

Magistral et méconnu

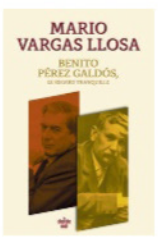
***Fortunata et Jacinta* devrait permettre de mieux connaître ce grand écrivain espagnol encore trop ignoré chez nous. Et pourtant admiré par le Prix Nobel péruvien.**

Imaginons que l'Espagne n'ait pratiquement pas entendu parler de Balzac ou de Zola. C'est à peu près ce qui arrive à Benito Pérez Galdós *(photo)*, souvent considéré comme le plus grand écrivain espagnol du XIXe siècle, auteur d'une œuvre aussi profuse que célèbre là-bas, dont une gigantesque série intitulée « Épisodes nationaux ». Ce mur de silence commencerait-il à se fissurer ? Après la publication au Cherche Midi en 2022 de deux romans regroupés sous l'étiquette « Romans de l'interdit » et de nouvelles fantastiques par les éditions Okno en 2023, voici qu'arrive son livre le plus connu, *Fortunata et Jacinta*, écrit en 1887, alors qu'il était au sommet de sa gloire. Galdós y raconte les vies de deux jeunes femmes, Fortunata, fille du peuple, et Jacinta, héritière de la haute bourgeoisie. Au-delà de péripéties feuilletonesques qui passionnent, il dresse un portrait cru de la misère de son temps et analyse la façon dont la bourgeoisie va arriver à bousculer l'aristocratie. Grand admirateur de Zola, il mêle naturalisme et analyse sociale, faisant influencer le destin de ses héroïnes par les événements de l'histoire espagnole des années 1870. La leçon est magistrale, et donne fortement envie qu'enfin le torrent Galdós s'écoule chez nous.

Un texte de Mario Vargas Llosa accompagne cette réédition. Le Prix Nobel péruvien n'a jamais caché son admiration pour son aîné espagnol. Il lui rend ainsi hommage à travers trois articles et une série de courts textes présentant un grand nombre de ses romans et de ses pièces. Si cette seconde partie a un côté un peu catalogue et perd de son intérêt pour nous qui ne pouvons lire les œuvres concernées, les présentations qui la précèdent font le point sur ce que représente Pérez Galdós, jugé par certains (mais Zola, encore lui, ne souffre-t-il pas souvent chez nous du même mépris ?) comme un mauvais écrivain. L'ardeur de la défense de Vargas Llosa fait de cet essai un bâton de marche idéal pour pénétrer dans la forêt de l'œuvre, forêt dont *Fortunata et Jacinta* est l'un des plus majestueux piliers. ■ **Hubert Prolongeau**



★★★★☆
FORTUNATA ET JACINTA (ID.)
BENITO PÉREZ GALDÓS
TRADUIT DE L'ESPAGNOL PAR SADI LAKHDARI, 1248 P., LE CHERCHE MIDI, 32,90 €



★★★☆☆
BENITO PÉREZ GALDÓS, LE REGARD TRANQUILLE (LA MIRADA QUIETA DE PÉREZ GALDÓS)
MARIO VARGAS LLOSA
TRADUIT DE L'ESPAGNOL PAR ALBERT BENSOUSSAN, 352 P., LE CHERCHE MIDI, 22 €

PICTORIAL PRESS LTD/ALAMY/STOCK

Kafka en toutes langues

De nombreux livres ont été consacrés à l'écrivain tchèque à l'occasion du centenaire de sa mort ; *Dix versions de Kafka* est l'un des plus intéressants. Maïa Hruska s'y penche sur ce qu'on pourrait appeler la vie posthume de Kafka, c'est-à-dire ses traductions dans diverses langues, en examinant les cas de dix traducteurs : Borges, qui passa l'année 1938 à le traduire en espagnol, Primo Levi qui entreprit en 1982 de retraduire *Le Procès* en italien à la demande d'Italo Calvino, Eugene Jolas qui publia les premières traductions anglaises de Kafka dans sa célèbre revue *Transition* éditée à Colombey-les-deux-Églises… sans oublier Alexandre Vialatte qui, ayant découvert Kafka alors inconnu lors d'un séjour à Mayence en 1925, s'ingénia à restituer en français son côté « *prince de l'humour* », ce que lui reprocheront par la suite bien des spécialistes hexagonaux (assez injustement, d'ailleurs). « *S'ils se réunissaient autour d'un dîner pour en discuter,* s'interroge Maïa Hruska, *ou dans un prétoire pour le défendre, ces traducteurs auraient-ils l'impression de parler du même homme ?* » Subtil et érudit, cet essai captivant est une véritable fresque littéraire qui suit Kafka sur près d'un siècle et plusieurs continents. ■ **Bernard Quiriny**

Pourquoi le Brésil ?

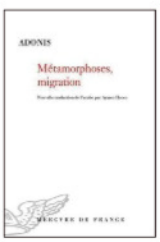
L'un était un écrivain autrichien juif sceptique, humaniste et démocrate. L'autre, un auteur français conservateur, attaché à la mystique médiévale catholique, qui avait dénoncé les carnages franquistes dans *Les Grands Cimetières sous la lune* et s'opposa toujours au régime de Vichy. Qu'ont-ils pu se dire lors de leur rencontre au Brésil, début 1942 ? Sébastien Lapaque l'imagine dans *Échec et mat au paradis*, où se mêlent l'essai littéraire, l'enquête journalistique et les dialogues réinventés des deux hommes. Lesquels avaient bien plus en commun que ne le laisse supposer leur image : honnêteté, désir de fuite, don pour scruter « *les catastrophes à venir dans le ciel du présent* », passion pour le Brésil vu comme un refuge loin du vieux monde en voie de « *brutalisation* », et de ses tièdes élites prêtes à se compromettre avec les brutes. Las ! au Brésil, l'écrivain antimoderne mais insoluble dans l'extrême droite et le progressiste désespéré ont retrouvé le nazisme sous d'autres costumes. Le suicide de Zweig paraît moins mystérieux quand on se le représente, esseulé, dans une Petrópolis parée de croix gammées… Bernanos, lui, avait la foi. Sébastien Lapaque la partage et ne le cache pas car, ici, croire en Dieu aide à croire en l'homme… ■ **Alexis Brocas**

★★★★☆
DIX VERSIONS DE KAFKA
MAÏA HRUSKA
240 P., GRASSET, 21,50 €

★★★★☆
ÉCHEC ET MAT AU PARADIS
SÉBASTIEN LAPAQUE
336 P., ACTES SUD, 22,50 €

Pour une libre circulation des âmes

Le revoici, ce « *Livre des métamorphoses et de la migration* », dans une traduction qui se veut, ainsi que l'écrit Aymen Hacen, « *à l'image du texte arabe, lequel est vivant, mobile et à la fois ancré dans l'Histoire, tout en cherchant à la dépasser…* ». Les poèmes qui composent le recueil *Métamorphoses, migration* d'Adonis, ont paru à Beyrouth en 1965. Comme toute son œuvre, ils sont placés sous le double patronage de l'inspiration et de la rigueur, de la libre circulation de l'âme et de l'érudition. Organisés en quatre parties : « Fleur de l'alchimie », « Le Faucon », « Métamorphoses de l'amoureux » et « Contrées du jour et de la nuit », ils se réclament d'une riche tradition où se côtoient le poète soufi du x^e^ siècle Al-Niffari, connu pour son *Livre des extases,* le prince et poète Abd al-Rahman, fondateur de l'émirat omeyyade de Cordoue, mais aussi le Coran et le mysticisme chrétien. Adonis est un passeur essentiel. Animé d'un goût incessant pour la recherche intérieure, se jouant de l'espace et du temps, ralliant à lui les grands mythes et les philosophies de l'Orient et de l'Occident, traducteur en arabe de Racine, Schehadé, Saint-John Perse, il opère la fusion entre Baudelaire, le surréalisme et l'accomplissement intérieur. Visionnaire, contemplatif, il fait partie de ceux qui pensent que la poésie est un vecteur de transformation et de connaissance, si ce n'est de révolution. ■ **Serge Sanchez**



★★★☆☆
MÉTAMORPHOSES, MIGRATION
ADONIS
TRADUIT DE L'ARABE PAR AYMEN HACEN, 176 P., MERCURE DE FRANCE, 20,50 €

JF PAGA/GRASSET – DR/ACTES SUD – DR

La Danse au harem, peinture orientaliste de Giulio Rosati (fin XIXe). WIKIPÉDIA

JOCELYNE DAKHLIA

Un autre visage du monde islamique

***Harems et Sultans*, résultat du travail colossal entrepris par l'historienne franco-tunisienne, permet d'échapper à bien des poncifs sur la société arabo-musulmane, notamment sur les relations entre les femmes et les hommes.**

C'est d'abord une scène nocturne qui se déroule dans les montagnes de l'Atlas, en pleine tempête de neige. Nous sommes en 1672. La suite du sultan Moulay Ismaïl, en déroute après une importante bataille, s'efforce de passer un col dangereux avec femmes et enfants. Dans l'obscurité, l'une d'entre elles pose son pied où il ne fallait pas. Elle glisse et, rapidement engloutie par le gouffre, disparaît à jamais.

Quelques centaines d'années plus tard, l'historienne Jocelyne Dakhlia se penche dans *Harems et Sultans* sur la trace que ce drame a laissée dans l'Histoire : « *La disparition d'une seule femme anonyme de la cohorte sultanienne suffit à la faire entrer dans la chronique, pour faire mémoire.* » Elle tient là un fil qui mérite d'être suivi, si l'on veut raconter une histoire des sultans et des femmes partageant leur vie, qui puisse échapper aux clichés et réussir, comme elle le souhaite, à « *composer une "contre-histoire" du monde islamique, des sociétés d'Islam et de leur place dans le monde – sans esprit de gloire qui ne ferait qu'inverser le schéma ancré, et surtout sans apologie d'un âge d'or renforçant la topique d'un enlisement contemporain* ». Quelle ambition !

« DÉSAVOUER LES FICTIONS BARBARISANTES »

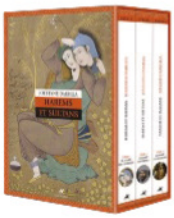
Le travail est immense, les volumes gigantesques, tant mieux : abondant en cartes et en chronologies, encourageant explicitement une « *lecture par vignettes* » qui commencerait n'importe où et courrait seulement sur quelques pages, ils offrent une plongée passionnante dans les arcanes du pouvoir et des rapports entre les sexes au Maghreb, très souvent à rebours des représentations courantes. Trop longtemps, l'Europe s'est figuré ces sociétés comme des terres de fantasmes et de terreurs, où des femmes sans personnalités auraient été à la merci d'autocrates sanguinaires et jouisseurs – à l'image du tableau peint par Delacroix en 1827, intitulé *La Mort de Sardanapale*, où le roi, stoïquement allongé sur un lit gigantesque, se tient parmi les femmes demi-nues qui se suicident, couvertes de pierres précieuses. Pouvoir absolu et contrôle des femmes : Jocelyne Dakhlia se propose « *de questionner la cristallisation de ces évidences, gravées comme vérités anthropologiques* », de « *désavouer les fictions altérisantes, barbarisantes* », de « *traquer la fabrique de l'altérité, ses mécanismes, ses violences symboliques* », bref de « *briser le carcan des poncifs aliénants* ». Mettant une intelligence aiguisée au

service d'une érudition époustouflante, elle parvient à rendre sensible la manière dont les circonstances font varier ces rapports.

Première cible de cette somme regorgeant d'anecdotes et d'analyses, le harem, généralement conçu comme lieu immuable de ségrégation des femmes. On y voit réapparaître des pages et des servants masculins, des trajectoires qui permettent à une concubine de devenir intendante, à une orpheline d'échapper à la misère, et l'on peut désormais y suivre une mobilité sociale typique des sociétés de cour, où la pauvreté se définit moins par le manque de ressources financières que par un défaut de liens sociaux. C'est bien plus qu'une affaire de sexe, et même de genre ! Car là où les polarisations contemporaines portent l'Occident à s'arroger les mœurs libérales et l'Orient à affirmer son anti-occidentalisme par un excès d'austérité, l'enquête historique retrouve dans le monde arabe des éphèbes, des eunuques, des travestis depuis le petit village de montagne jusqu'aux cours des grandes capitales.

En plein chamboule-tout, voici qu'un deuxième empilage de boîtes vides s'effondre, celui qui associait les rois maures aux clichés du « *despotisme barbare* ». Cette image de tyrans s'explique évidemment par la menace maritime et terrestre qu'ils faisaient peser sur les côtes de l'Europe, mais aussi – en Espagne notamment – par une « *réciprocité des pratiques* » aussi bien dans la violence que dans l'érotisme. En trois tomes (*Le Temps des gynécées*, *Le Temps des sérails* et *Le Temps des harems*), Jocelyne Dakhlia parvient donc à brosser à rebrousse-poil le panorama d'une société plus surprenante qu'on ne l'imagine, participant du « rééquilibrage » des récits dont notre monde a besoin. « *Pour construire une véritable force de proposition*, écrit-elle dans l'une des méditations à la Tacite dont elle a le secret, *il faudrait assumer un pas de côté plus déterminé, voire radical, ne pas prétendre avoir réponse à des objections et des questions qui ne sont pas nécessairement les bonnes, qui ne sont pas adéquates et justes, dans leurs termes et surtout leurs implicites. Il faudrait pouvoir formuler véritablement d'autres questionnements et donner à lire sous un autre angle la société, proposer d'autres interprétations du cours de l'histoire.* » Ce travail patient, modéré, nuancé, est celui qu'elle invite chaque lecteur, chaque lectrice à faire pour eux-mêmes, en naviguant librement dans cette belle somme. ■

Maxime Rovere



★★★★☆

HAREMS ET SULTANS. GENRE ET DESPOTISME AU MAROC ET AILLEURS
JOCELYNE DAKHLIA
2 400 P., ANACHARSIS,
70 € PRIX DE LANCEMENT
PUIS 95 €

Sexualités au long cours

Signé Sylvie Chaperon, Catherine Deschamps, Emmanuelle Retaillaud, et Christelle Taraud, l'*Histoire des sexualités en France* se présente comme la première synthèse sur le sujet portant sur la période contemporaine. L'anthropologue et les trois historiennes dont les spécialités se complètent dans cette étude mettent en évidence la richesse et la variété des sources. L'expression de « *sexualité affirmée* », apparue au début du XIXe siècle, désignait alors celle qui rentrait le plus dans l'expression d'un genre masculin ou féminin. S'il est tentant de se concentrer avant tout sur une progression remarquable des libertés, l'histoire qu'on lit ici montre aussi à quel point les éléments qui y sont associés (démographie et reproduction, norme hétérosexuelle, prostitution, violences, imagerie culturelle, éducation…) ont fait l'objet de tours et de détours dans les débats intimes, privés ou publics, au fil des époques. Plutôt qu'une flèche, « *c'est un mouvement de balancier autant que des avancées constantes, mais parfois discrètes qui caractérisent l'histoire française de la sexualité depuis la révolution de 1789 jusqu'à la loi bioéthique de 2021* ». ■

Eugénie Bourlet

★★★☆☆

HISTOIRE DES SEXUALITÉS EN FRANCE (XIXe-XXIe SIÈCLE)
SYLVIE CHAPERON, CATHERINE DESCHAMPS EMMANUELLE RETAILLAUD, CHRISTELLE TARAUD,
520 P., ARMAND COLIN, 26,90 €

AUDREY SOVIGNET

MARQUE-PAGE

par Xavier Le Clerc

Nous, Européens

***« L'Europe n'existe pas seulement en tant que réaction à la violence du XXe siècle* […]. *Elle est fondée sur une histoire multimillénaire, faite d'ombres et de lumière »*, souligne Géraldine Schwarz dans cette fresque historique fascinante intitulée *D'où nous venons. Ce qui nous unit, ce qui nous divise*. La journaliste franco-allemande est aussi l'autrice de l'ouvrage *Les Amnésiques*, récompensé par plusieurs prix internationaux, dont le prix du Livre européen en 2018.**
Son dernier essai s'articule autour de trois grandes sources de l'Europe : le christianisme, le capitalisme et la liberté. Une analyse fine qui met aussi l'accent sur les guerres et les idéologies morbides du fascisme ayant conduit l'Europe au suicide collectif. Il s'agit aussi de comprendre le processus de décolonisation *« accéléré par le soutien des États-Unis et de l'Union soviétique qui espèrent gagner de nouveaux alliés dans le contexte de la guerre froide. Un tiers de l'humanité* […] *vit sous domination coloniale dans plus de 80 territoires. L'un après l'autre, ces derniers vont obtenir leur indépendance, d'abord en Asie puis en Afrique, la plupart par la négociation, d'autres par la guerre »*. Ce panorama en mouvement de l'identité partagée des nations mais aussi de leurs complexes divisions a l'immense mérite de contrecarrer les mythes et les prismes réducteurs, relayés par les démagogues qui prospèrent sur nos scènes politiques. *« La fin de la Seconde Guerre mondiale sonne le glas de la domination européenne sur le monde. Elle marque aussi le début d'un rêve. Celui de construire ensemble un avenir différent du passé, de tourner le dos à la violence qui caractérise l'histoire de ce continent depuis des temps immémoriaux »*, conclut Géraldine Schwarz.

★★★★☆

D'OÙ NOUS VENONS. CE QUI NOUS UNIT, CE QUI NOUS DIVISE
GÉRALDINE SCHWARZ
480 P., FLAMMARION,
23,90 €

QUE VAUT ?

LE NOUVEAU MICHEL PASTOUREAU

L'an dernier, Greta Gerwig a façonné sa propre mythologie en déclarant avoir épuisé les stocks de peinture rose fluo pour la construction des décors de son film *Barbie*. Voilà une anecdote qui a dû faire sourire l'historien Michel Pastoureau, alors à la rédaction de son nouveau livre appartenant à sa série autour des couleurs. Après le bleu, le noir, le vert, le rouge, le jaune et le blanc, voici donc le rose, qu'on appelait autrefois l'incarnat. Car il a fallu attendre 1740-1760 avant que le mot soit usité dans la langue française, en tant que nom ou adjectif. Grâce à un colorant : le bois exotique dit « de Brésil » importé massivement des Indes puis du Nouveau Monde qui, une fois traité, donne une matière tinctoriale rouge. La cour de Louis XV en raffole, si bien qu'on trouve du rose partout : les décors et les meubles à Versailles, la chambre du souverain, même ses atours en sont couverts. Avec la période romantique, le rose représente les élans amoureux grâce au best-seller de Goethe, *Les Souffrances du jeune Werther* (1774). Comme la couleur est associée au vêtement de la jeune Charlotte, dont le héros est épris, le rose devient genré, attribué automatiquement au sexe féminin. Un sentiment renforcé avec l'arrivée de la célèbre poupée Barbie dans les années 1960. Les artistes s'en emparent de multiples façons : les tutus des ballerines de Degas, les ciels étoilés de Van Gogh, les cathédrales de Monet. Même Pablo Picasso a connu sa période rose !

Gabrielle Martin

EXTRAIT

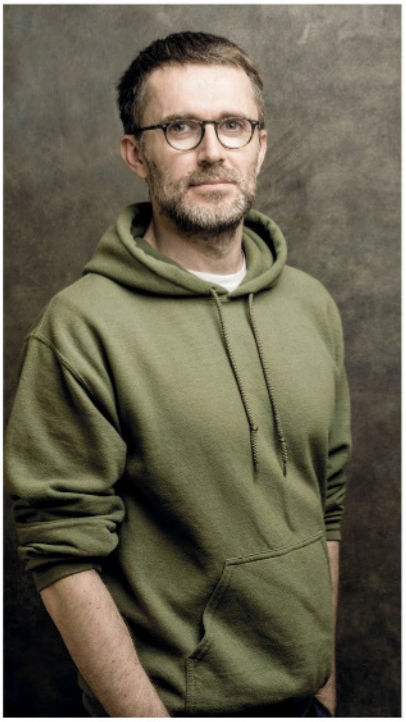
★★★★☆

ROSE. HISTOIRE D'UNE COULEUR
MICHEL PASTOUREAU
192 P., SEUIL, 39,90 €

LOÏC PRIGENT

Sous toutes les coutures

Signé du journaliste vedette de ce domaine, cet essai sur l'histoire de la mode, qui comportera plusieurs volumes, nous entraîne dans un défilé ébouriffant, tout au long du XIXe siècle et jusqu'en 1913.



À examiner cette cloche gonflée par des sous-jupes de crin de cheval, renforcée par des cerceaux de baleine ou corsetée par une véritable cage, on se dit que la crinoline est née de l'imagination perverse des frères Montgolfier. Que nenni. Elle revendique trois inventeurs, brevets à l'appui, et elle doit son rayonnement à Napoléon III et à l'impératrice Eugénie qui en ont fait l'uniforme féminin de l'Empire. « *Le prêt-à-porter naît peut-être avec la robe la moins prête à porter de tous les temps* », note avec flegme Loïc Prigent dans *Mille milliards de rubans*. Mais le résultat mérite le coup d'œil : taille oppressée et décolleté plus ou moins exagéré, associés à une coiffure de type chignon avec raie au milieu.La crinoline fait le bonheur des caricaturistes, les seuls à faire preuve de jugeote, d'autant que ladite cloche peut se retourner comme un parapluie en cas de bourrasque, dévoilant, *horresco referens*, des mollets, voire une culotte… Ainsi débute, toutes voiles dehors, cette « *vraie histoire de la mode* », érudite, passionnée, spirituelle. Du cousu main, oserait-on, en évoquant l'auteur, journaliste, passé par *Libération*, Canal+ et Arte, où il a réalisé une bonne trentaine de documentaires, portraits des grands créateurs et plongées dans les coulisses du métier, jusqu'au lancement de sa propre chaîne YouTube.

QUE DU BEAU LINGE

La crinoline sert de fil d'Ariane à cette *fashion week* dans le temps long, nourrie par des archives recelant « *mille milliards de rubans* ». On y croise beaucoup de beau linge : des duchesses en pagaille ; Isaac Singer, l'inventeur de la machine qui doit libérer les femmes « *de leur pénible fardeau couturier* » ; l'arbitre des élégances britanniques Charles Worth ; Mallarmé écrivant à lui tout seul le magazine *La Dernière Mode* ; le fils de fermier John Lobb…

L'histoire s'arrête en 1913 avec l'ouverture de la boutique Chanel à Deauville. Fini les corsets et autres entraves. On peut enfin courir et « *se griser de mouvement* » dans des costumes larges à épaules tombantes et des pantalons de marins. Sans pour autant renoncer à la fameuse « *petite robe noire* » de 1926, sur laquelle reviendra Loïc Prigent dans un prochain volume. ■

Emmanuel Hecht

EXTRAIT

★★★★☆

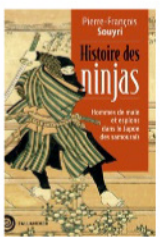
MILLE MILLIARDS DE RUBANS. LA VRAIE HISTOIRE DE LA MODE
LOÏC PRIGENT
208 P., GRASSET, 9 €

JF PAGA/GRASSET

Les infiltrés

C'est au ninja que Pierre-François Souyri, grand spécialiste du Japon, consacre son dernier livre. Dans son *Histoire des ninjas*, il revient aux textes originaux pour montrer qui étaient ces espions du Japon médiéval capables de renseigner un chef de guerre sur les forces adverses et de déclencher des troubles pour assurer la victoire. Les ninjas sont passés à la postérité comme des héros jouissant de pouvoirs extraordinaires.La réalité est plus crue. Ces spécialistes de l'infiltration se recrutaient parmi les moines ascètes itinérants, les brigands et soldats irréguliers de deux provinces principalement, celle de l'Iga et de Koga. En Iga même a existé une république qui aurait forgé leur réputation professionnelle. Les ninjas, sorte d'éclaireurs et d'agents secrets, maîtrisaient bien le territoire environnant et ont su créer des réseaux de solidarité dans tout le territoire. Pas de magie ici, mais compétence stratégique et un art du renseignement. L'intelligence aux deux sens du terme. Ils participent d'une société moins ordonnée par la féodalité qu'on ne l'imagine et où nombre d'asociaux, de délinquants et d'anciens soldats sortaient des cadres de la paysannerie attachée à la terre et à l'univers des villes si régulées. Ainsi sont-ils entrés dans la légende, au point de constituer de nos jours une référence planétaire. ■

Fabrice d'Almeida



★★★☆☆

HISTOIRE DES NINJAS. HOMMES DE MAIN ET ESPIONS DANS LE JAPON DES SAMOURAÏS

PIERRE-FRANÇOIS SOUYRI

304 P., TALLANDIER, 20,90 €

★★★★☆

UNE ÉTRANGE VICTOIRE. L'EXTRÊME DROITE CONTRE LA POLITIQUE

MICHAËL FŒSSEL, ÉTIENNE OLLION

192 P., SEUIL, 19 €

Misère de l'infra-politique

Si, contre les prédictions, ledit « front républicain » n'avait pas fonctionné entre les deux tours des législatives, nous aurions peut-être aujourd'hui un gouvernement RN. Les raisons avancées de cette victoire évitée de peu (et jusqu'à quand ?) sont nombreuses, économiques, sociales et psychologiques, mais, pour Michaël Fœssel et Étienne Ollion, insatisfaisantes. Dans leur *Étrange victoire*, ils soutiennent que celle-ci n'est pas venue de ce que l'extrême droite aurait « *gagné la bataille des idées* » – sans réel programme ni vraie doctrine, elle n'en a que « *en contre* » de celles de la gauche –, mais d'une transformation dramatique du champ politique. Il n'est plus régi par des principes rationnels, tel le clivage droite/gauche, mais par des « *valeurs* » indiscutables, fuyantes et propices aux brouillages. Bref, on est passé d'une politique régulée par une « *grammaire* » démocratique au règne d'une « *infra-politique* » fondée sur des assertions de « *bon sens* » favorables au *statu quo*. Une explication subtile mais pas toujours convaincante. Restent de belles analyses sur la guerre idéologique, l'état actuel des médias, etc. Un livre qui vaut en l'état plus pour ses digressions que pour sa thèse, encore à préciser. ■

Patrice Bollon

DR/TALLANDIER – EMMANUELLE MARCHADOUR/SEUIL

ET AUSSI...

★★★☆☆

POLITIQUE DES ZOONOSES. VIVRE AVEC LES ANIMAUX AU TEMPS DES VIRUS PANDÉMIQUES

FRÉDÉRIC KECK

240 P., LA DÉCOUVERTE/L'HORIZON DES POSSIBLES, 23 €

La pandémie de Covid-19 n'est pas derrière nous : *« Nous allons devoir apprendre à vivre avec elle dans le futur et avec les animaux qui peuvent en être affectés. »* À partir de la notion de biopolitique, empruntée à Michel Foucault, et des types du pouvoir qui la déclinent (pouvoir disciplinaire, pouvoir pastoral, pouvoir cynégétique), *Politique des zoonoses* montre comment on est passé du paradigme de l'infection à celui de la chasse au virus, dont les mutations donnent lieu à une cryopolitique, c'est-à-dire les techniques visant par le froid à suspendre le vivant pour en différer la mort. Ainsi s'instaure une solidarité nouvelle entre l'homme et l'animal : les humains traçant chez les animaux les signaux d'alerte de ce qui les menace (pandémies, changement climatique), etc. **Jean Montenot**

★★★☆☆

MONTESQUIEU

BERNARD MANIN

250 P., HERMANN/L'AVOCAT DU DIABLE, 24 €

Le *Montesquieu* de Bernard Manin rassemble plusieurs études (dont une inédite) autour de l'œuvre du penseur français. La réflexion de cet éminent spécialiste de philosophie politique porte sur la question du pouvoir, de sa division et des manières de limiter ce dernier dans les divers systèmes politiques classiques (monarchie, république, despotisme). Au siècle des Lumières comme au fond dans le nôtre, le problème est d'éviter la pathologie fondamentale du pouvoir politique : le despotisme. Comment limiter le pouvoir souverain ? La loi suffit-elle à encadrer les dérives éventuelles du gouvernement, dans quelle mesure peut-on compter sur les contre-pouvoirs ? Un livre nécessaire pour comprendre la nature et l'importance de la séparation des pouvoirs. **J.M.**

3 POCHES EN PLUS

★★★☆☆

LA VIE SPECTRALE. PENSER L'ÈRE DU MÉTAVERS ET DES IA GÉNÉRATIVES

ÉRIC SADIN

288 P., LE LIVRE DE POCHE, 8,40 €

On savait l'IA capable de générer des musiques et des images. Avec la mise en ligne, il y a deux ans, du robot conversationnel ChatGPT, la rédaction à la demande de textes pré-écrits se généralise dans des secteurs aussi sensibles que l'éducation, l'entreprise ou la culture. De quoi bouleverser notre rapport au monde, selon Éric Sadin, qui traque les mutations technologiques transformant nos vies en *« cavernes de pixels »*. Précis et informé, cet essai a valeur de mise en garde.

Jean-François Paillard

★★★☆☆

L'HYPOTHÈSE K

AURÉLIEN BARRAU

168 P., LE LIVRE DE POCHE, 7,70 €

Pour une révolution écologique, de quoi avons-nous vraiment besoin ? Ce livre coup de poing d'Aurélien Barrau dresse ici une critique éclairée du technosolutionnisme. La science, explique-t-il, ne peut plus être une fuite en avant vers un *« toujours plus »* technique. Pour nous sauver, celle-ci doit être poétique, mais aussi humble. En somme, pour une révolution écologique, nous avons besoin d'une révolution dans notre rapport au monde. **M.D.-B.**

★★★★☆

TOCQUEVILLE. L'HOMME QUI COMPRIT LA DÉMOCRATIE

OLIVIER ZUNZ

480 P., FAYARD/PLURIEL, 13 €

Tocqueville fréquentait la plus belle aristocratie. Celle de l'esprit, après celle de la naissance. Parmi ses amis ? le comte de Gobineau, Royer-Collard et John Stuart Mill. Passionné par la découverte des États-Unis, il se fait défenseur de la démocratie, tout en en exposant les limites. Olivier Zunz, professeur à l'université de Virginie et historien des États-Unis, montre combien cet auteur constitue un pont entre l'Ancien et le Nouveau Monde, au nom de la liberté. **Fabrice d'Almeida**

PASCAL PICQ

Domaines croisés

Un essai tout à fait étonnant, qui fait dialoguer un paléoanthropologue, un philosophe et une IA.

La paléoanthropologie peut-elle nous éclairer sur l'intelligence artificielle ? Quel lien entre l'étude de l'évolution humaine et cette technologie florissante ? La réponse est fournie assez tôt dans l'ouvrage de Pascal Picq : le sujet est notre rapport à la vie et à la mort. En somme, il s'agit d'un questionnement ontologique fondamental. L'auteur se base en premier lieu sur un roman de science-fiction – brillant s'il faut le rappeler – de Kazuo Ishiguro, *Klara et le Soleil*. Dans ce livre, le Prix Nobel de littérature présente une « *Amie Artificielle* » tout juste achetée par une adolescente.

Si une telle projection est loin de la réalité présente, elle rejoint bel et bien certains projets, des désirs prométhéens de créer des IA qui, in fine, nous dépasseraient en intelligence. Et nous mettons en quelques mots le doigt sur un nombre colossal de problèmes en philosophie, le premier étant la définition même de l'intelligence.

« *Je ne suis pas philosophe, mais en tant que paléoanthropologue, je considère que la question des techniques est incontournable pour comprendre ce qui fait l'évolution de la lignée humaine* », écrit Pascal Picq dans *L'IA, le philosophe et l'anthropologue*. Pour interroger le sac de nœuds que représente l'IA pour nous, les *Sapiens*, l'auteur fait intervenir trois personnages : l'anthropologue ; le philosophe Raphaël Enthoven (en tant qu'auteur de *L'Esprit artificiel. Une machine ne sera jamais philosophe*) ; ainsi que… Klara – ou plutôt ChatGPT, le chatbot génératif. Une expérimentation novatrice, à la croisée des domaines intellectuels. ■

Marcus Dupont-Besnard

LIRE UN EXTRAIT

★★★☆☆

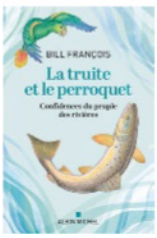
L'IA, LE PHILOSOPHE ET L'ANTHROPOLOGUE

PASCAL PICQ

352 P., ODILE JACOB, 22,90 €

Lire comme un poisson

En lisant un livre, vous tenez entre vos mains un poisson. Oui, on a plutôt l'habitude de se rappeler que cet objet est fait de bois et qu'il provient d'un arbre. Mais cet arbre vient lui-même d'une forêt. Et cette forêt ? « *Elle est née des rivières, une nuit d'hiver.* » Et cette rivière ? « *Elle est faite de poissons.* » Au fil de cette introduction captivante, Bill François place très soudainement les rivières au cœur de notre attention. Car si la mer, l'océan et les animaux marins sont souvent des célébrités dans les livres de vulgarisation scientifique, il faut bien admettre que les rivières sont plus discrètes. Dans *La Truite et le Perroquet*, l'auteur nous ouvre les portes du peuple des rivières, et cela tombe bien, nous en faisons partie. Impossible de lâcher ce récit scientifique et ludique. ■ **M.D.-B.**



★★★★☆

LA TRUITE ET LEPERROQUET

BILL FRANÇOIS

304 P., ALBIN MICHEL, 20,90 €

DRFP/ODILE JACOB

MOT DE TÊTE

PASCAL ORY
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

« Identité »

L'identité n'est pas ce que l'on croit. Dans les polémiques contemporaines, on se jette le mot au visage en fonction de choix « identitaires » affrontés et dans la perspective d'une distinction entre collectivités. Rien d'étonnant, dans ce cas, si la démarche standard consiste à valoriser la collectivité à laquelle on appartient par rapport à celle dont on se distingue. Mais tout se complique dès qu'on creuse un peu l'étymologie. L'identité renvoie à ce qu'on pourrait appeler plus exactement une « identicité » : celle qui assimile l'un à l'autre des frères jumeaux ou bien deux triangles, dont les longueurs des côtés sont proportionnelles aux longueurs des côtés de l'autre, ou encore un tableau et sa copie – on voit que ces trois exemples appartiennent à trois modalités différentes de similarité.

D'un autre côté, la « carte d'identité » individualise son détenteur au point de le rendre inassimilable à aucun autre individu. À ce stade, il n'est pas nécessaire de lire Michel Foucault pour voir dans cette identification-là un dispositif visant paradoxalement à mieux contrôler un groupe par la délimitation des unités qui le composent.

Comme toujours, l'étymologie nous aide à y voir plus clair dans ce qui pourrait être, sans ce retour aux sources, une contradiction insurmontable. L'*identitas* latine vient de l'*idem* : ce sont bien la ressemblance physique ou la similarité intellectuelle qui sont mises en avant. Mais l'univers n'est composé d'éléments semblables qu'au travers d'une conception (d'une idéologie), en effet, « universaliste ». Si, au contraire, on pose dans l'espace les sociétés humaines comme des sociétés d'individus et, dans le temps, l'histoire récente (« moderne ») desdites sociétés comme un enracinement progressif (« individualisme ») de l'individualité, alors on comprend mieux l'état présent du semblable et du dissemblable, état caractérisé par de multiples proclamations d'identité, parfois opposées l'une à l'autre.

Une bonne partie de l'énergie intellectuelle humaine aura ainsi consisté à définir, au long des siècles, plusieurs types d'identité : politique – telle, au XVIIIe siècle, la « nation » –, économique – telle, au XIXe siècle, la « classe », culturelle – telle, au XXe siècle, le « genre ». Il n'y a évidemment dans cette typologie rien d'objectif. À l'arrivée – qui s'appelle provisoirement le XXIe siècle – toutes ces identités sont subjectives. Seule notre personnalité (et non notre individualité), faite de nos gênes et des circonstances, permettra d'expliquer que nous mettrons en avant, pour nous qualifier, la nation, la classe ou le genre, ou que nous choisirons de nier ces identités verticales pour nous réfugier dans des identités transverses, qu'on appellera idéologies ou religions. Il s'agira toujours de survivre à tout ce qui nous interroge, nous inquiète ou nous effraye : la mort et l'insensé. Passe encore de mourir seul – c'est synonyme –, mais la disparition symbolique pourrait bien être pire que la disparition physique.

IL S'AGIRA TOUJOURS DE SURVIVRE À TOUT CE QUI NOUS INTERROGE, NOUS INQUIÈTE OU NOUS EFFRAYE : LA MORT ET L'INSENSÉ

On meurt moins seul si l'on meurt en costume. Costume d'homme, costume de femme, costume d'ouvrier, costume de bourgeois, costume de Slovaque, costume de Slovène, et, bien entendu, tous les métissages imaginables. La démarche est – pour le coup – universelle : Pierre Bourdieu est mort en costume de sociologue. Reste à analyser les détails de la parure, la coupe et la couture, la matière et l'échancrure. Un beau travail en perspective pour les amateurs d'emblèmes et d'inconscients. ■

AUDREY SOVIGNET

Moins qu'une faute, une erreur ?

On vit une époque formidable. Capable, pour peu que l'on s'émeuve de la dégradation constante de l'écrit, de nous faire valoir, histoire de nous rassurer, que le fond compte autrement que la forme. Mais tout autant de s'attaquer aux mots plutôt qu'aux choses. Qu'importe le paradoxe, après tout, pourvu que l'on y gagne bonne conscience et paix de l'esprit !

Naguère – siérait-il déjà d'écrire jadis ? –, on ne rougissait pas de faire des « fautes », on s'ingéniait surtout à les corriger. Aujourd'hui, loin d'aller à la racine du mal, on préfère s'en prendre au feuillage. Dans le droit fil de cette société de faux-semblants qui veut croire que le retrait d'un mot dans un titre d'Agatha Christie nous lavera de l'infamie de l'esclavage, nos enseignants (ne parlons plus de professeurs, de maîtres encore moins, de peur de ressusciter de douloureux clivages !) sont priés de remballer leurs fautes d'antan pour ne plus parler que d'erreurs.

C'est que la faute, nous explique-t-on, a tout pour traumatiser ces chères têtes (plus question non plus de les dire blondes, vous devinerez aisément pourquoi) dont on eût pourtant pensé, à en juger par un monde qui, chaque jour, semble s'ensauvager davantage, qu'elles avaient le cuir plus épais. La faute, connotation morale oblige, nous culpabilise, alors que l'erreur, elle, réputée humaine depuis l'Antiquité (du moins quand on ne persévère pas, mais passons) relève du véniel. Mieux, elle est un itinéraire Bis sur le chemin de la vérité : n'apprend-on pas, c'est bien connu, de ses erreurs ?

Dont acte. Et loin de nous, il va sans dire, l'ambition de lutter contre ce pédagogiquement correct. Son ancêtre politique n'a-t-il pas fait la preuve de ses bienfaits, en débouchant sur le monde fraternel et enfin apaisé dans lequel nous vivons désormais ? Tout au plus, et par acquit de conscience, nous bornerons-nous à sonder l'étymologie, dans le secret espoir qu'elle nous confortera dans l'idée que la cause est juste !

Or que nous dit-elle, l'étymologie ? que *faute* descend du latin *fallere*, lequel, conjugué au passif, signifiait « se tromper », « être dans… l'erreur » ! Pas de quoi construire un mur entre les deux termes. L'évolution sémantique y pousserait-elle davantage ? Il faudrait y croire pour le voir. Si les dimensions morale et religieuse sont très tôt présentes, il y a belle lurette (dès le XVe siècle, précisent nos dictionnaires, soit longtemps avant que l'on ne se soucie d'orthographe) que le sens du vocable s'est étendu à tout « manquement à une règle, dans un art ou une discipline intellectuelle » : « *Faute* a glissé de "péché, action immorale" à "erreur ayant des conséquences pratiques" », confirme Alain Rey dans son *Dictionnaire historique de la langue française*.

Ne serait-on pas là occupé, une nouvelle fois, à casser le thermomètre ? ■

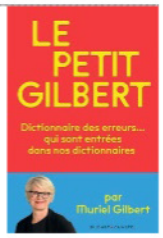
Bruno Dewaele

À LIRE

LE BONHEUR EST DANS L'À-PEU-PRÈS

Pour une correctrice comme Muriel Gilbert, occupée chaque jour que Dieu fait à réciter la règle à qui ne veut décidément pas l'entendre, insinuer, une fois n'est pas coutume, que ladite règle est, plus souvent qu'à son tour, une erreur qui a réussi, quel pied ce doit être ! La fiction est devenue réalité avec ce *Petit Gilbert* ô combien impertinent et édifiant. Le lecteur s'y verra expliquer par le menu l'origine inavouable de nombre de bizarreries que, dans le meilleur des cas, il a fini par assimiler, les prenant comme autant de fatalités qui n'appartiendraient qu'à la langue française : pourquoi *béni* et *bénit*, *clé* et *clef*, *déchèterie* et *déchetterie*, *exclue* mais *incluse*, *pose* mais *pause*, *géographie* mais *orthographe* ? Surtout, il apprendra que ce qui est aurait pu être autrement et qu'avec un peu de *chance* (au sens où on l'entend aujourd'hui, car celui-là aussi a retourné sa veste !) l'avenir pourrait bien entériner ce que le présent voue aux gémonies. Bref, un livre qui ne fera pas peu pour remonter le moral des troupes, lesquelles ne verront plus dans leurs écarts ni fautes ni même erreurs, mais bien plutôt des preuves de leur esprit résolument avant-gardiste ! ■

B.D.



LE PETIT GILBERT. DICTIONNAIRE DES ERREURS… QUI SONT ENTRÉES DANS NOS DICTIONNAIRES
MURIEL GILBERT
336 P., BUCHET-CHASTEL, 20 €

FREEPIK

QU'EST-CE QU'ON DIT ?

Sûr ou Sécure ?

Pour peu que vous ne fassiez pas partie de ces puristes qui se pâment au seul nom d'Albion, l'un ou l'autre, puisque le second a désormais pignon sur rue dans le Petit Larousse, au sens de « qui ne présente aucun danger » comme de « sûr de soi ». Certes, on ne s'embrasse pas encore Folleville, ledit mot restant condamné à porter l'étoile jaune de l'« anglicisme déconseillé ». Mais pour combien de temps encore ? On sait ce que valent ces précautions que l'on encense par habitude, mais qui ne sont en réalité que les prémices du renoncement. Robert devrait suivre, et l'Académie rester seule dans son splendide isolement, puisqu'elle brocarde toujours, dans sa rubrique *Dire, ne pas dire*, cette variante pour elle inutile : « *Sécure* et *Insécure* sont des anglicismes que l'on ne doit pas employer pour *Sûr, de confiance* ou *Dangereux, qui n'est pas sûr.* » Reste à saisir la raison de cette nouvelle tocade qui n'a pas même pour elle, cette fois, l'excuse de la brièveté : difficile, en la matière, d'en remontrer à notre monosyllabique *sûr* ! Serait-ce que ce dernier paie son éclectisme sémantique, pour manger aux deux râteliers de la certitude et de la sécurité ? Ou que *sécure* bénéficie de sa gueule d'apocope, toujours prisée de quiconque entend parler branché ? ■

B.D.

LE VOCABLE DU MOIS

Parenthèse

A-t-on assez parlé de cette « parenthèse enchantée » qu'auront constituée, l'été dernier, les Jeux olympiques et paralympiques ? À présent que nous voici redescendus sur terre, avec la gueule de bois y afférente, il nous est loisible de jeter un œil plus critique sur ce mot qui, à y bien regarder, n'ajoutera pas à la gloire de la langue réputée cartésienne qui est la nôtre. Ne désigne-t-il pas à la fois le contenu et le(s) contenant(s), autrement dit la « phrase accessoire formant un tout distinct et séparée de celle dans laquelle elle est insérée » et les « signes typographiques entre lesquels on place l'élément que l'on veut isoler », ceux-ci ayant suivi celle-là de peu (quelque cinquante années, tout au plus), aux XV^e^ et XVI^e^ siècles ? On a connu français plus inspiré, moins enclin, en tout cas, à des approximations de cette nature : une

parenthèse qui en ouvre une deuxième et que ferme une troisième ! À rapprocher de ces énantiosèmes qui expriment une chose et son contraire, par exemple le nom *hôte* qui accueille aussi bien qu'il est accueilli ou le verbe *consulter*, lequel sert indifféremment au patient et au médecin. Parenthèse enchantée, peut-être, mais qui n'enchante pas l'usager un tant soit peu soucieux de précision ! ■

B.D.

AVATAR RAWPIXEL.COM/FREEPIK - JACK GUEZ/AFP - VINCENT COLIN/FLAMMARION

LE MOT PRÉFÉRÉ DE

« Loyauté »

« Beaucoup de mots sont essentiels mais celui-ci nomme l'indispensable. Sans loyauté, aucune relation humaine sérieuse n'est envisageable, aucun lien ne peut se construire, aucune affection s'épanouir. À mon sens, la loyauté constitue l'irremplaçable fondement de toute forme d'alliance. Son absence engendre la plupart des maux qui rongent notre époque et minent notre futur. L'extraordinaire dynamique qui incite les représentants de notre espèce à s'associer, à s'unir, à s'aimer, donne leur sens et leur valeur à nos vies. Tout le reste n'est qu'un décor d'autant plus vain qu'il est peuplé de faux-semblants. J'aime l'idée de pouvoir compter sur les autres, sur ce qu'ils sont, aussi bien dans leurs qualités que dans leurs défauts. Chaque caractéristique s'impose comme un repère.
Qui voudrait naviguer sur des eaux où les phares envoient de faux signaux et où la mer elle-même se dérobe ? L'observation des animaux nous tend un miroir riche d'enseignements : aucune posture, aucune hypocrisie, chacune de leurs interactions est intègre. Notre puissance cérébrale nous offre le pouvoir de trahir, mais ne serait-il pas préférable que le mot "trahison" devienne inutile à notre vocabulaire ? »

Propos recueillis par Marie Jouvin

Dernière parution :
J'ai commencé par mourir
(Flammarion)

Une bonne correction

Parmi les romans de la rentrée, dans notre numéro d'été, *Jour de ressac*, de Maylis de Kerangal. Las ! neuf erreurs se sont indûment glissées dans l'extrait que voici. À vous de les repérer…

« […] j'ai décroché, un homme s'est présenté comme "officier de police judiciaire" et a demandé à me parler, j'ai dit c'est moi tout en me dirigeant telle une automatte vers la chaise la plus proche car le sol, déjà, roulait sous mes pieds, et là, une fois assise, j'ai écouté celui qui, usant du parler neutre et factuel propres à ceux qui appliquent des procédures, m'intimait de me présenter au commissariat du Havre : nous aimerions vous entendre dans le cadre d'une affaire vous concernant. J'ai balbutié : quoi ? quelle affaire ? Le policier m'a déclaré que le corps d'un homme avait été retrouvé il y a deux jours sur la voix publique, au Havre, un individu non identifié, que j'étais sensée pouvoir fournir des informations, qu'il fallait que je vienne. Devant moi le couloir s'incurvait, pareil à une piste de bobsleigh. J'éprouvai une telle sensation de vitesse que j'ai cherché un point fixe ou accroché mes yeux – le logo Nike d'une basket bourrée de papier-journal qui sèchait sous le radiateur, une poignée de porte en backélite, un losange sur le tapis. »

Cauchemar en cuisine

Quel est le seul de ces trois plats qui, au Drouant, pourrait trouver grâce, le 4 novembre, aux yeux des jurés du Goncourt ?

A. Cassolette de ris de veau aux pleurottes et griottes
B. Chateaubriand avec ses pommes rissolées et ses artichauts braisés
C. Plateau de fromages affinés et son mesclin de jeunes pousses
D. Croquembouche traditionnel et ses profiterolles glacées

Le mot mystère

Que l'on remplace mon « é » par un « u », et je tombe de diction en miction !
Nul besoin de recourir à un sondage pour deviner que la poésie ne gagne pas au change… Que suis-je donc ?

C'est un garçon ?

Combien des mots qui suivent sont du genre masculin, comme l'Armistice du 11 novembre prochain ?

A. appendice ;
B. auspice ;
C. cilice ;
D. épice ;
E. frontispice ;
F. orifice ;
G. prémices ;
H. vibice.

• LE COUP DU GREC par Ève Guerra

Icare ou l'impersévérance

D'ordinaire, le mythe d'Icare évoque l'hubris, la démesure qui s'empare des hommes lorsque ceux-ci aspirent à dépasser leur condition. On peut voir en Icare la figure du poète, désireux d'atteindre par la langue les cimes, avide de survivre à sa propre mort, prouvant l'axiome de Fernando Pessoa selon lequel *« la littérature est la preuve que la vie ne suffit pas. »* Ainsi, la poésie serait le lieu d'un dépassement, la création d'un monde mieux que la vie elle-même, dont l'étymologie du mot « métaphore », moyen par lequel il tente d'atteindre la langue des anges, trahit son ambition : c'est qu'il y a dans l'idée même de métaphore ce désir inconscient d'ailleurs : *méta* (μετά), adverbe mais aussi préposition, désigne « l'après », « l'au-delà ». Rien d'étonnant à ce que le geste d'Icare ait été perçu comme de la démesure et non comme un renoncement. Mais si l'on revient au mythe, un élément nous éclaire bien : c'est le labyrinthe lui-même, qu'Icare abandonne, lieu de persévérance, qui contient en son centre le monstre et le secret. Ainsi, renonçant à trouver la sortie ou le centre du labyrinthe, Icare s'abandonne lui-même en oubliant sa quête, et donc sa vocation. Le centre et la sortie ne désignent pas tant le monstre que l'accomplissement au terme d'une longue persévérance, lieu moins matériel que symbolique désignant un cheminement à la fois héroïque et spirituel, qui nous révèle à nous-même. ■

Mosaïque représentant Dédale et Icare.

DOSSEMAN/WIKIPEDIA

ANAGRAMME n. f., du grec *anagramma*, « renversement de lettres »

LES ÉCRIVAINS DE LiRE magazine

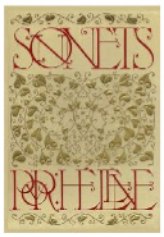
ANAGRAMMES POUR LE TEMPS PRÉSENT
JACQUES PERRY-SALKOW, RAPHAËL ENTHOVEN
160 P., L'OBSERVATOIRE, 14 €. EN LIBRAIRIES LE 13 NOVEMBRE.

Les fidèles de sa rubrique dans *Lire Magazine* le savent, Jacques Perry-Salkow est un magicien des lettres, qui a relancé il y a vingt ans le vieil art de l'anagramme. Après *Anagrammes pour lire dans les pensées*, il s'associe de nouveau à Raphaël Enthoven pour une série d'anagrammes, pour la plupart parues dans la revue *Franc-Tireur,* inspirées de l'actualité : la guerre en Ukraine, le covid, la crise de l'hôpital (« Les urgences/Gens ulcérés ») ou le sort des femmes iraniennes (« Voile en Iran/La vie en noir »)… Plus qu'un jeu, l'anagramme devient ici une variante de l'édito, engagée et courageuse. **Jean Hurtin**

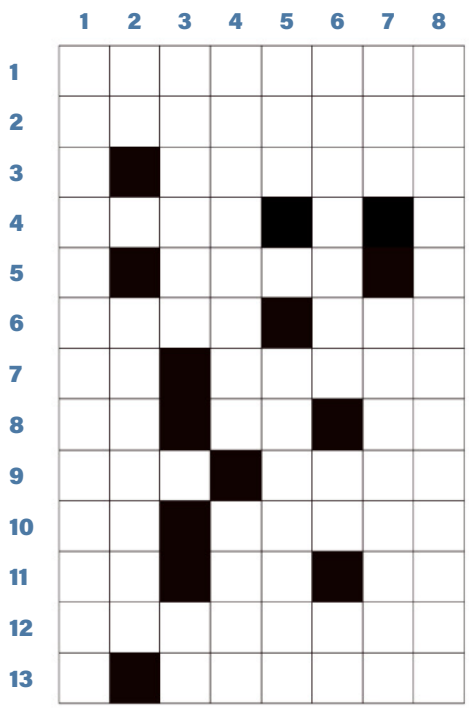
L'histoire des prostituées japonaises de l'ère Meiji
Fille de joie
Jolie, fidèle
Kiyoko Murata, traduit du japonais par Sophie Refle, Babel, 2024

Voile en Iran
La vie en noir
Delphine Minoui, *Badjens*, Seuil, 2024

Les Enfants du large
Lunes déflagrantes
Virginia Tangvald, JC Lattès, 2024



« Quand vous serez bien vieille, au soir,
à la chandelle,/
Assise auprès du feu,
dévidant et filant/
Direz, chantant mes vers,
en vous émerveillant :/
Ronsard me célébrait
du temps que j'étais belle. »
Hélène de Surgères
Le règne des heures
Pierre de Ronsard, *Sonnets pour Hélène*, 1578



• LES MOTS CROISÉS de Jean-Pierre Colignon

Horizontalement

1. Symbole de tension. **2.** Les Spinaliens ne sauraient la méconnaître. **3.** Dans le bon sens, se montrait très cavalier, voire brutal. **4.** Pas toujours prise en charge. **5.** Son empire est-il, lui aussi, disloqué ? **6.** Ne sont pas à un jour près. Demeure dans le Midi. **7.** Cardinaux. Éminences arabes. **8.** Précède une suite. Personnel. Note. **9.** N'avait pas trois cases, mais une. De droite à gauche, partenaire du déclarant. **10.** Exercices. Découverte émerveillée de Monsieur Jourdain. **11.** La fin de l'éternel. Bâtisseur de rêves. Source de bruits. **12.** Approuvé. **13.** Organismes de contrôle.

Verticalement

1. Peut-on y faire de la grande cuisine ? **2.** Quartiers de Lima. Très familièrement, néné. **3.** Père de l'« Homme aux mille ruses ». Phonétiquement : conspua. **4.** Raffolaient des lardons, raconte-t-on. Appel discret. **5.** Habille. Moule. **6.** Oblige à faire plus d'un pli. En texto : messager, autrefois. Cours qu'on peut sauter. **7.** Dépôt sans intérêt. Asperge des jardins. **8.** On y voit souvent des niveleuses.

Anaphore

Le travail du style, en littérature, a souvent partie liée avec la musique, et peu de figures le prouvent d'une manière aussi convaincante que l'anaphore. Ce procédé, dont le nom signifie « porter en avant », consiste à répéter un ou plusieurs mots au début d'une phrase, d'un syntagme ou d'un vers. L'anaphore crée un double effet de répétition (refrain) et de percussion (cadence), bâtissant une structure rythmique élaborée, aux accents tantôt solennels, tantôt liturgiques. On la perçoit bien dans ces lignes d'Édouard Levé : « *Ce que tu ne vois plus, ils le regardent. Ce que tu n'entends plus, ils l'écoutent. Et ce que tu ne chantes plus, ils l'entonnent* » (*Suicide*, 2008). Dans *Le Dernier Jour d'un condamné* (1829), Victor Hugo fait pour sa part déclarer à son narrateur : « *Je laisse une mère, je laisse une femme, je laisse un enfant* », triplant par ce procédé l'intensité du regret. Dans un registre moins tragique, l'anaphore est aussi l'outil du déploiement, où le segment répété, qui sert de pivot, crée une relation dynamique entre les éléments énumérés. Armen Lubin s'en sert avec un effet panoramique, pour décrire un paysage sensoriel mettant en jeu l'ouïe, puis la vue. « *Sous le grand soleil précis,/D'abord le silence à perte de vue/D'abord la neige blanche, d'abord la neige immaculée* » (*Le Passager clandestin*, 1946). Face au péril monotone de la répétition, l'anaphore bien maniée oppose de riches effets de sens et une ligne mélodique forte, pour peu qu'on sache la mettre au service d'une réelle intention signifiante. ■

Illustration de Paul Gavarni pour *Le Journal d'un condamné* de Victor Hugo.

• QUESTION D'ÉCRITURE par Frédérique Anne

Quel point de vue choisir ?

Une question que vous me posez régulièrement ! Vous avez choisi vos personnages principaux, conçu une intrigue solide. Alors, le sujet du point de vue se pose : qui va raconter cette histoire ?

Longtemps, la littérature française a apporté une réponse simple : un narrateur externe savait tout sur tous, et distillait au lecteur les informations sur personnages et événements. Puis le « je » est arrivé et a tout bouleversé ! Alors, comment choisir ? Rassurez-vous : comme nous le verrons dans les deux prochaines chroniques « Question d'écriture », le point de vue est désormais un terrain de jeux formidable pour l'auteur !

Un exemple ? Dans son roman *Nos armes* (Albin Michel) paru au printemps, Marion Brunet fait alterner deux points de vue :

« *Une femme la cherche au village* » : ce « la » désigne le personnage principal, Mano. Tous les chapitres qui la concerneront utiliseront ce narrateur externe, qui sait tout d'elle et ne nous lâche pas.

« *La première fois que je te vois, Mano, tu essuies des verres* » : eh oui, un deuxième personnage principal s'exprime, un chapitre sur deux, et s'adresse à Mano en utilisant le « tu ».

Et le lecteur, de chapitre en chapitre, reconstitue toute l'intrigue de ce formidable roman ! Alors, je, tu, il, elle… à vous de jouer ! À suivre… ■

Vous vous posez des « Questions d'écriture » ? N'hésitez pas à les envoyer à *ateliers@lire.fr*. Nous les transmettrons à Frédérique Anne, et vous aurez la réponse dans une prochaine chronique.

SOLUTIONS

Mots croisés

	1	2	3	4	5	6	7	8
1	K	I	L	O	V	O	L	T
2	I	M	A	G	E	R	I	E
3	T	■	E	R	T	I	E	R
4	C	U	R	E	■	G	■	R
5	H	■	T	S	R	A	■	A
6	E	R	E	S	■	M	A	S
7	N	O	■	E	M	I	R	S
8	E	T	■	S	A	■	R	E
9	T	O	M	■	T	R	O	M
10	T	P	■	P	R	O	S	E
11	E	L	■	S	I	■	O	N
12	S	O	U	S	C	R	I	T
13	■	T	A	T	E	U	R	S

Une bonne correction

automate – **propre** (cet adjectif ne s'accorde pas avec les deux qui le précèdent, mais avec le nom *parler*) – **voie** publique – **censée** (supposée, et non pleine de bon sens !) – **éprouvais** (imparfait pour décrire une action sur laquelle se détache le passé composé qui suit) – **où accrocher** (la version proposée n'avait pas grand sens !) – **papier journal** (pas de trait d'union, au contraire de *papier-calque*, *papier-filtre* et *papier-monnaie*) – **sèchait** (dans la conjugaison du verbe *sécher*, l'accent grave ne se rencontre que devant une syllabe muette) – **bakélite** (ou *Bakélite*, s'agissant d'un nom déposé).

Le mot mystère

Diérèse. On ne confondra pas la prononciation en deux syllabes d'une séquence qui d'habitude n'en forme qu'une (*na-ti-on*/*na-tion*), notamment en poésie, avec ce volume d'urine sécrétée par les reins qu'est la… diurèse !

Cauchemar en cuisine

Réponse B (pas plus d'accent circonflexe qu'au nom de l'écrivain et des artichauts qui, même servis chaud, se passent de « d »). Ailleurs, *pleurotes*, *mesclun* et *profiteroles* avaient trop à souffrir de l'orthographe !

C'est un garçon ?

Cinq : **A**, **B**, **C** (ne pas confondre avec *silice*), **E** et **F**. Seuls *épice*, *prémices* et *vibice* étaient du féminin.

WIKIPÉDIA

« Le projet de la ville représente la France, dans toutes ses facettes »

Entretien avec Anne-Marie Bock, cheffe de projet « Strasbourg Capitale mondiale du livre Unesco ». Un événement qui met aussi à l'honneur la francophonie, de différentes manières.

Après Conakry et Montréal, Strasbourg est la troisième ville francophone à être labellisée Capitale mondiale du livre. Quels sont ses atouts ?
Anne-Marie Bock. Le statut de la capitale alsacienne comme deuxième ville diplomatique de France après Paris nous a permis de rencontrer, dès la phase de candidature, le Groupe des ambassadeurs francophones. Strasbourg entretient des relations privilégiées avec la ville de Montréal. En acceptant de devenir parrains et marraines de l'événement, des écrivains tels que Dany Laferrière, Kamel Daoud, Nancy Huston, Simone Schwarz-Bart, Dima Abdallah et Fatou Diome, intervenue par ailleurs au Sommet de la francophonie récemment, constituent autant de vecteurs littéraires vers la sphère francophone.

DR

Tournée vers les mondes francophones, Strasbourg est aussi une ville passerelle pour la francophonie en Allemagne.
A.-M.B. La coopération franco-allemande est dans l'ADN de la ville, des initiatives ont été labellisées « Lire notre monde », y compris à Offenbourg et Stuttgart. Il y a eu également la création d'un groupe d'ambassadeurs de la lecture franco-allemands à l'occasion de l'année Capitale mondiale du livre avec la ville jumelée de Dresde. Des lecteurs de Dresde ont été présents à Strasbourg lors de la dernière édition des Bibliothèques idéales en septembre.

La capitale alsacienne a également mis en valeur les littératures d'outre-mer, avec le festival Kréolire. Pourquoi ?
A.-M.B. Le projet de la ville représente la France, dans toutes ses facettes, y compris la créolité. Nous avons tenu à nouer des liens avec deux marraines, Maryse Condé malheureusement décédée, et Simone Schwarz-Bart. Nous avons été émus des mots d'encouragement de Maryse Condé dans ses derniers jours. Patrick Chamoiseau a écrit un magnifique texte *[non publié encore]* dédié à Strasbourg, Capitale mondiale du livre. C'est donc tout naturellement que nous avons accompagné le festival Kréolire porté par le Centre européen des représentations Antilles Guyane (CERAG), basé à Strasbourg. Cet événement a connu un beau succès et va sans doute faire partie des héritages de l'année. ■

Propos recueillis par Gladys Marivat

TOUS À STRASBOURG, CAPITALE MONDIALE DU LIVRE 2024 !

Pour la première fois depuis sa création en 2001 par l'Unesco, le label a été décerné à une ville française. Un choix évident.

Après Accra, et avant Rio de Janeiro (2025) et Rabat (2026), Strasbourg a été désignée « Capitale mondiale du livre » pour l'année 2024. Sous-titrée « Lire notre monde », la manifestation décline jusqu'à décembre plus de mille activités et rencontres, axées sur la lutte contre le changement climatique et les inégalités sociales. Parmi les temps forts à venir : les expositions « Enfantillages. L'Alsace et les prémices de l'illustration jeunesse » et « Pas de livres pour enfants. Enfantillages chapitre 2 » au Palais Rohan et au musée Tomi Ungerer. Le choix de Strasbourg comme Capitale mondiale du livre ne doit rien au hasard. Lors d'un séjour entre 1434 et 1444, Gutenberg y a développé son invention de la presse typographique, qui allait révolutionner l'imprimerie et la diffusion des livres. Nombreuses sont les figures qui marqueront Strasbourg de leur passage, comme l'écrivain allemand Goethe, l'illustrateur français Gustave Doré et le dessinateur alsacien Tomi Ungerer. Aujourd'hui, la cité compte une trentaine de maisons d'édition, 26 librairies et un réseau de 59 bibliothèques. Strasbourg est, par son histoire et sa géographie, une cité passerelle entre la France et l'Allemagne. L'année 2024 sera l'occasion de prendre la mesure des échanges avec la ville de Kehl, située à seulement quelques minutes de tram. Les publics français et allemand peuvent, par exemple, emprunter dans les bibliothèques des deux communes. En juillet dernier, un pique-nique lecture franco-allemand les a réunis. **G.M.**

PHILIPPE DELERM

De la part de…

Le football est devenu tellement universel qu'il joue son rôle dans l'emploi de la langue. Les commentateurs de télévision restent attachés à des phrases dont certaines deviennent historiques, et s'adaptent à des situations et des sujets divers. Il en est ainsi de la réaction du regretté Thierry Gilardi, commentant le célèbre coup de tête de Zidane sur l'Italien Materazzi, lors de la Coupe du monde.

En 2006. Ce geste qui a fait couler tellement d'encre, et même suscité des livres, avait trouvé chez Gilardi, avec un tutoiement jupitérien, l'écho le mieux adapté : « *Non, pas ça, pas maintenant, pas après tout ce que tu as fait !* » Avant lui, Thierry Roland avait fait fort dans le lyrisme avec son « *Maintenant on peut mourir !* » saluant la victoire de la France contre le Brésil en 1998. Thierry Roland nous avait habitués à davantage de trivialité, avec son non moins célèbre « *Monsieur Foote, vous êtes un s… !* » s'adressant à un arbitre au nom prédestiné. En général, il s'en tenait à un registre plus imagé, commentant les agressions trop musclées avec un « *Il n'a pas fait le voyage pour rien !* » plutôt débonnaire. Eugène Saccomano est, lui, célèbre par ses modulations suraiguës, dont la plus fameuse est peut-être celle saluant le but de Basile Boli en finale de la Ligue des champions 1993 : « *Oh Base ! Oh Base ! Tu nous fais plaisir !* »

Avant la surenchère enthousiaste, il y avait dans les années 1960 un vocabulaire recherché. On appelait les Marseillais les Phocéens, et les Belges les joueurs d'outre-Quiévrain. Je me souviens de dimanches passés à côté de la radio. Jacques de Ryswick avait une tournure syntaxique d'une subtilité récurrente : « *Van Sam cherche un partenaire démarqué, le trouve en la personne de…* » Et, à la télé, Mario Beunat aimait dire qu'une équipe avait eu « *une domination toute platonique* ».

On pourrait penser que la langue du football s'est orientée avec le temps vers un registre plus direct et plus simple. Mais on s'étonne un peu de voir qu'elle a accueilli récemment une expression surprenante : *de la part de*. On rattachait volontiers *de la part de* à des échanges un peu surannés, à des envois datés, *de la part de Tata Suzanne pour sa chère Joséphine*. Mais on a une passe *de la part de Camavinga*, un corner *de la part de Griezmann*, sans pouvoir accorder à ces offrandes une valeur particulière.

> DANS UN MONDE DU FOOT PLUTÔT RUDE, IL EST RÉCONFORTANT DE VOIR CERTAINS GESTES QUALIFIÉS DE DÉLICIEUX

Quant à introduire une certaine préciosité dans le langage moderne du football, on préférera saluer l'apparition de l'adjectif *délicieux*, que l'on trouve souvent désormais dans les commentaires écrits, notamment dans les lignes du journaliste de *L'Équipe* Damien Degorre, qui fut souvent imité. Car dans un monde du foot plutôt rude, où les actions, quand on les regarde au ralenti, sont rarement licites, il est réconfortant de voir que certains gestes, des une-deux, des talonnades, et même des changements d'aile, peuvent être très justement qualifiés de *délicieux*, afin de nous prouver que le foot peut être tout le contraire d'un monde de brutes.

C'est en tout cas le sens de ce texte, écrit après un long silence dû à quelques problèmes de santé, une chronique *de la part de* Philippe Delerm pour les lecteurs de *Lire Magazine*. ■

AUDREY SOVIGNET

EN NUBILO ET LES COMPAGNONS DU CINÉMA ET STUDIOCANAL PRÉSENTENT

"UN VÉRITABLE BOULEVERSEMENT HUMAIN ET CINÉMATOGRAPHIQUE"

LE PARISIEN

FESTIVAL DE CANNES
SÉLECTION OFFICIELLE 2024
COMPÉTITION

La plus PRÉCIEUSE des MARCHANDISES

UN FILM DE
MICHEL HAZANAVICIUS

ÉCRIT PAR MICHEL HAZANAVICIUS ET JEAN-CLAUDE GRUMBERG D'APRÈS LE CONTE DE JEAN-CLAUDE GRUMBERG ©LA LIBRAIRIE DU XXIÈME SIÈCLE - ÉDITIONS DU SEUIL, 2019 MUSIQUE ALEXANDRE DESPLAT
AVEC LES VOIX DE DOMINIQUE BLANC DE LA COMÉDIE FRANÇAISE, GRÉGORY GADEBOIS, DENIS PODALYDÈS DE LA COMÉDIE FRANÇAISE, JEAN-LOUIS TRINTIGNANT

LE 20 NOVEMBRE AU CINÉMA

STUDIOCANAL
A CANAL+ COMPANY

LE COIN DES INDÉPENDANTS

Chaque mois, *Lire Magazine* met en lumière quelques ouvrages signés par des auteurs et éditeurs indépendants. Leur point commun ? Une passion pour l'écriture et l'envie de faire exister leurs ouvrages.

UN BURN-OUT ? VOUS PLAISANTEZ, JE N'AI PAS LE TEMPS

SYLVIE ROCHE

ÉDITIONS BAUDELAIRE

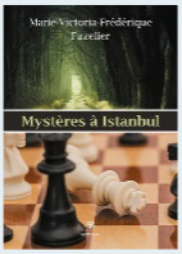
Peut-on sortir transformé positivement d'un burn-out ? Sandra est une jeune cheffe de projet de 28 ans. Rien ne va dans sa vie. Après une rupture, elle s'est forgé une carapace pour ne plus souffrir et son travail est devenu le centre de sa vie. Aujourd'hui, bien qu'elle soit dans le déni, elle est en risque majeur de burn-out. Pour l'aider à sortir de cette impasse, son manager lui propose un coaching. Au fil des séances avec sa dynamique coach Brigitte, de nouvelles rencontres et d'expériences, elle va peu à peu faire le tri entre ce qui est important et essentiel dans sa vie.

Un livre optimiste, permettant au lecteur, au travers des expériences de Sandra, de parcourir son propre chemin vers l'optimisme et la joie de vivre.

Dans ce premier roman Sylvie Roche souhaite montrer un chemin de transformation et partager sa conviction profonde: « toute personne peut changer, évoluer à tout âge et se bâtir une vie heureuse ».

→ ISBN : 9791020372635 - 400 PAGES

BROCHÉ ET NUMÉRIQUE



MYSTÈRES À ISTANBUL

MARIE-VICTORIA-FRÉDÉRIQUE FUZELIER

Mystères à Istanbul se déroule dans l'univers feutré des agents secrets, avec une trame très particulière qui mélange allègrement le vol futur d'un secret trop bien gardé, d'une vengeance, d'une cupidité sans nom, le tout assaisonné de mystères et de pièges à chaque coin de page. Attachez bien vos ceintures et ne vous fiez pas trop aux apparences, elles sont aussi trompeuses que hasardeuses.

Le premier tome d'une trilogie hybride, mêlant inspirations policières et espionnage dans des proportions identiques.

→ ISBN : 9791037734372 - 116 PAGES

BROCHÉ ET NUMÉRIQUE

AUGUSTIN, LA GUERRE DU CHOLESTÉROL

LAURENT VERCOUSTRE

LIBRINOVA

Augustin, jeune cardiologue, est enrôlé dans une étude concernant le Zeneska, un anticholestéroliémant conçu par un puissant groupe pharmaceutique anglais. Il découvre qu'un patient de l'étude présente des complications neurologiques gravissimes. Reçoit-il le placébo ou la molécule active ? Puis un autre patient développe une pathologie semblable. La coïncidence est de moins en moins crédible ... Pour Augustin, la lutte contre big-pharma commence !

→ ISBN : 9791040562276 - 323 PAGES

BROCHÉ ET NUMÉRIQUE

CLASSEUR DE CLOUS

DAMIEN LANS

LIBRINOVA

« Classeur de clous » est le témoignage fragmenté de l'erreur d'attribution de Jonas, enfant jeté au moindre monde en tuyau cabossé, cogné dès sa dégringolade, goudronné par l'occlusion du foyer. Il est question d'humains rugueux et regardants méprisant l'altérité ; d'un cri d'évasion déclaré aux autres négligés comme à ceux qui élaguent les alertes d'enfants dont, pour le bien, « l'adulte » réduit consciencieusement la tête.

→ ISBN : 9791040557296 - 186 PAGES

BROCHÉ ET NUMÉRIQUE

INSPIRATIONS

PIERRE-ALAIN SCHLOSSER

LIBRINOVA

Jake Edding, un écrivain à succès, est tourmenté par ses succès littéraires qui cachent un lourd secret. Rongé par la culpabilité et les cauchemars liés à une grotte mystérieuse, il s'enfonce dans une spirale de désespoir. Entre fantômes du passé et dilemmes moraux, Jake doit affronter ses démons, prêt à commettre l'irréparable pour échapper à son tourment.

Un thriller horrifique addictif !

→ ISBN : 9791040556596 - 159 PAGES

BROCHÉ ET NUMÉRIQUE

EMMA... OU POURQUOI CE "SYNDROME DU NID VIDE" M'ARRIVE-T-IL À MOI ?

LILLI DAM

LIBRINOVA

Entre le développement personnel et le témoignage sincère, ce livre, étayé et documenté, met en lumière un sujet qui touche tous les parents mais est souvent éclipsé par l'ordinaire : la séparation d'avec son enfant quand il prend son envol. L'autrice l'a vécu et partage son état : cette sensation de ne plus pouvoir respirer, le silence pesant... Elle offre toutes ses recherches, sa réflexion et des pistes pour avancer dans ce passage de la parentalité si particulier. Cet état porte un nom, il s'agit du syndrome du nid vide et en comprendre l'existence et l'anticiper est l'une des clés qui peut tout changer.
Un livre important pour les parents !

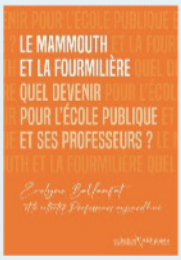
→ ISBN : 9791040550341 - 184 PAGES
BROCHÉ ET NUMÉRIQUE

LE MAMMOUTH ET LA FOURMILIÈRE : QUEL DEVENIR POUR L'ÉCOLE PUBLIQUE ET SES PROFESSEURS ?

EVELYNE BALLANFAT ET LE COLLECTIF « PROFESSEURS AUJOURD'HUI »

L'ALCHIMISTE ÉDITIONS

Un nouveau livre sur l'école, est-ce bien nécessaire ? Pourtant, voyons les choses en face : si l'école publique s'effondre, c'est la société tout entière qui est menacée dans ses principes et ses valeurs.
Les avis foisonnent, sur son déclin et son devenir, et les périls s'accumulent : baisse du niveau, crise du recrutement, attaques dramatiques de professeurs et violences de toutes sortes. Laïcité et gratuité sont bafouées, là où le savoir se mue en objet marchand comme un autre.



Ce livre est une plongée à l'intérieur de l'enceinte scolaire grâce aux témoignages et réflexions de vingt-cinq professeurs et s'adresse à tous ceux qui veulent comprendre ce qui se passe réellement au cœur de l'école et repenser à celle que l'on souhaite pour demain.

→ ISBN : 9782379663215 - 300 PAGES
BROCHÉ ET NUMÉRIQUE

SWEET DOLLY, RENCONTRE LITTÉRAIRE AVEC TRUMAN CAPOTE

CHRISTINE SAURAT

ÉDITIONS COMPLICITÉS

Que peut-il bien y avoir de commun entre Dolly Talbot et Holly Goligthly ? Ce sont deux personnages de romans de Truman Capote (La Harpe d'herbes & Petit déjeuner chez Tiffany). La première est douce et secrète, légèrement timide, et peut-être un peu magicienne. Elle ne veut surtout pas quitter son univers familier, pour ne pas risquer de trouver mieux ailleurs. La seconde est une fille délurée, légèrement truqueuse, voyageuse au pas léger qui rêve de se faire un nom à New York. Incandescente, elle éblouit les esprits, captive les sens, et atteint parfois les cœurs. Toutes deux sont décrites par un personnage tombé sous leur charme puissant. Et puis, il y a Gabrielle. Elle rapproche les trois personnalités. À mi-chemin entre analyse et fiction, elle propose une histoire de regards croisés. La résolution de l'énigme passe par l'amitié qui se crée entre Gabrielle et les personnages romanesques, tout comme avec cet enfant terrible de la littérature américaine qu'était Truman Capote.
Cela pourrait bien être une célébration littéraire !

→ ISBN : 9782386470981 - 141 PAGES - BROCHÉ ET NUMÉRIQUE

FOLLES ANNÉES, LE DIFFICILE ART D'AIMER

HERVÉ DEVRED

NOMBRE7 ÉDITIONS

1920, Clémentine revendique haut et fort sa place dans un milieu d'hommes méprisants et envieux. Ludovic a des origines et des ambitions plus modestes, il rêve de devenir ingénieur et de fonder une famille. Ils sont habités par la même rage de vivre, nourrie d'espoirs et d'illusions, dans une France grisée par l'euphorie des années d'après-guerre.
1924, la crise financière s'installe. L'insouciance des années folles laisse la place à la rancoeur. Folles Années, le difficile art d'aimer est le roman d'une jeunesse en quête de repères dans une société à la dérive…

→ ISBN : 9791042702915 - 432 PAGES
BROCHÉ ET NUMÉRIQUE

LES DISCIPLES DE L'ORÉE - LE FRAGMENT DE LA FORÊT (TOME 1)

F. B. SEIRIN

Dans le royaume d'Iryad, une ancienne légende resurgit au sein des peuples lorsqu'un réceptacle divin est retrouvé par l'Eglise. Les héritiers des premières Âmes pourraient communiquer avec les créateurs et percer le secret de la vie. Dans sa quête de pouvoir, le Pape mène de dévastatrices croisades pour rester l'unique disciple de l'Orée mais nul ne saurait surpasser la volonté des Dieux... L'aventure peut commencer...
Une aventure épique dans un monde rempli de mystère

→ ISBN : 979-8325752889 - 460 PAGES
BROCHÉ ET NUMÉRIQUE

UNE QUESTION ?
contact@lire.fr
01 47 00 03 23

Les Ateliers LIRE magazine

NOS RENDEZ-VOUS DE NOVEMBRE

NOUVEAU

→ **Écrire l'enfance**
avec Frédérique Anne
● Samedi 16 novembre à 10 heures
Quel sera votre récit d'enfance ? Restituerez-vous la vôtre ou partirez-vous sur les traces des enfants d'ailleurs, des enfants d'autrefois ? Comment faire revivre les souvenirs ? Comment écrire l'enfance sans trahir, en utilisant la juste distance ? Comment passionner le lecteur ? Voici le thème de ce nouvel atelier. Un thème très vaste, dans lequel chaque participant viendra apporter son style et son histoire.

ET TOUJOURS

→ **Comment débloquer son écriture ?**
avec Clara Le Corre
● Dimanche 3 novembre à 17 heures

→ **Astuces de grands écrivains pour ficeler son récit**
avec Lola Sorrenti
● Jeudi 7 novembre à 18 heures

→ **Construire votre roman pour tenir en haleine le lecteur**
avec Frédérique Anne
● Lundi 11 novembre à 18 heures

→ **Perfectionner sa nouvelle**
avec Lola Sorrenti
● Mardi 12 novembre à 18 heures

→ **Tout savoir avant d'envoyer son manuscrit à un éditeur**
avec Baptiste Liger
● Vendredi 15 novembre à 18 heures

→ **Écrire ses souvenirs**
avec Lola Sorrenti
● Jeudi 21 novembre à 18 heures

Informations et réservations :
lire.fr/pages/ateliers-ecriture

« La prison redéfinit le rang des qualités de chacun »

Nicolas Fargues a animé un atelier d'écriture à la prison de la Santé, dont il a tiré un livre audacieux, plein d'humanité, de drôlerie et de vérité sur cette expérience limite de la création qu'est l'écriture carcérale.

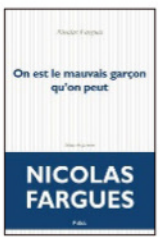
Quelles consignes littéraires ont le plus inspiré les prisonniers ayant participé aux ateliers évoqués dans *On est le mauvais garçon qu'on peut* ?
Nicolas Fargues. Celles qui faisaient appel à l'expérience individuelle : faire son autoportrait comme Édouard Levé – en évitant tout commentaire d'ordre affectif –, son *Je me souviens* à la manière de Georges Perec, l'inventaire de ses plaisirs minuscules comme Philippe Delerm. Des exercices rédigés avec des phrases simples à la première personne du singulier. La fiction exige une mise en abyme de son sujet ainsi qu'une maîtrise de base des ressorts narratifs avec lesquels la plupart des détenus, souvent déscolarisés à l'adolescence, ne se sentaient pas à l'aise.

Il y est aussi question du rapport qu'entretiennent les détenus avec leur épouse en liberté. Quelle place tient l'amour dans leurs écrits ?
N.F. Si l'on excepte quelques rares lignes vengeresses ou désillusionnées, même les détenus pour agression sexuelle ou violence domestique y expriment une vision idyllique du couple. Leurs phrases cherchent à traduire que, dans l'incessant tumulte de leur vie, seules la complicité entretenue avec une femme, son écoute et sa tendresse à toute épreuve peuvent leur apporter un sursis de paix ainsi que l'espoir d'une rédemption.

La prison abolit-elle les hiérarchies arbitraires au sein de l'espèce humaine ou désactive-t-elle certains esprits supérieurs ?
N.F. À mon sens, un comportement nuisible, qu'il émane ou non d'un esprit brillant, demeure un comportement nuisible pour la société. De plus, la prison redéfinit le rang des qualités de chacun. Avoir fait Sciences Po ne vous rend pas nécessairement plus digne de respect. Ce qui m'a frappé, c'est qu'en ayant atteint le dernier cran du déshonneur, c'est parfois en détention que ces hommes cherchent à donner le meilleur d'eux-mêmes, au point de révéler parfois un talent.

L'écriture de ce livre vous a-t-elle préservé d'une certaine empathie envers les participants, qui vous aurait fait souffrir comme le personnel travaillant dans les prisons ?
N.F. J'ai eu le sentiment que l'atmosphère dans les bureaux était comparable à celle de toute administration publique française. Parmi ces agents, j'en ai rencontré qui, en effet, souffraient de ce fameux « effet vicariant » propre aux personnes travaillant au contact d'individus psychotraumatisés. À titre personnel, , je suis heureux de ne pas travailler en prison. Pas assez dévoué pour cela. ■

Propos recueillis par Simon Bentolila



EXTRAIT

ON EST LE MAUVAIS GARÇON QU'ON PEUT
NICOLAS FARGUES
144 P., P.O.L, 16 €

HÉLÈNE BAMBERGER/P.O.L

ÉRIC-EMMANUEL SCHMITT
DE L'ACADÉMIE GONCOURT

Du statique au dynamique : l'art de raconter

Raconter, qu'est-ce sinon l'art de passer de l'immobilité au mouvement ? Élaborer une histoire revient à insuffler de la vie à un tableau figé, à transformer un paysage statique en un voyage dynamique. Rendons hommage aux conteurs, à ceux qui animent les statues de pierre, aux plumes qui, en quelques mots, changent un simple cadre en une fresque palpitante, y ajoutant la troisième dimension du relief, ainsi que la quatrième, celle du temps.

Un écrivain s'interroge sans cesse – et à juste titre – sur la manière de convertir une idée, une émotion ou une scène en une histoire. Comment métamorphoser le statique en dynamique ? Il cherche ce point d'appui mythique, celui qui permettrait à Archimède de soulever le monde, ou, pour prolonger la métaphore, ce levier qui enclencherait la mise en marche du récit.

À ce niveau, deux concepts fondamentaux suffisent à éclairer le processus narratif : la situation et l'élément perturbateur.

La situation, c'est l'histoire avant l'histoire. Elle délimite les personnages, l'environnement dans lequel s'épanouira l'œuvre. Elle présente un état figé, parfois sans promesse ni tension apparente.

L'élément perturbateur vient briser cet équilibre initial. Il l'introduit dans la dimension du temps, déclenche le mouvement, et fait évoluer la situation en engendrant des conséquences : actions, péripéties, réflexions. Bref, il crée l'histoire.

Voyons des exemples. Dans *Pierre et Jean* de Guy de Maupassant, la situation présente une famille bourgeoise paisible : les époux Roland et leurs fils, Pierre et Jean, vivent au Havre. Le roman commence par une peinture idyllique d'une partie de pêche sur un étang. Mais l'élément perturbateur survient : un héritage inattendu. La famille apprend qu'un ami, Léon Maréchal, récemment décédé, a légué sa fortune à Jean, le cadet. Pourquoi lui, et pas son frère ? Cette demande tue la quiétude et donne naissance à des méfiances, puis à des révélations.

Dans *Germinal,* Émile Zola expose comme situation celle, âpre et dure, des mineurs de Montsou. L'élément perturbateur surgit avec l'arrivée d'Étienne Lantier, un nouvel ouvrier doté d'une conscience politique et d'un esprit de révolte. Son influence causera une insurrection majeure contre ce travail inhumain, bouleversant l'existence de toute la communauté.

Dans ces deux cas, l'élément perturbateur remet en question l'harmonie existante, il y glisse le doute : dans *Pierre et Jean*, il suscite des soupçons sur les relations familiales, l'intégrité de la mère et la légitimité du cadet ; dans *Germinal*, il souligne la scandaleuse condition des mineurs et instaure la possibilité de grève. À partir de cette rupture, le récit s'amorce, se déroule, se développe, s'emballe, le regard des personnages ainsi que celui du lecteur se modifie, l'histoire prend sa forme.

Attention : si l'élément perturbateur constitue le début du livre, il n'appartient pas forcément aux premiers événements de l'action. À l'occasion, ordre narratif et ordre chronologique se distinguent. Ainsi les romans policiers démarrent-ils par un crime qui lance la quête de vérité ; l'élément perturbateur précède dans le récit des péripéties qui l'ont provoqué, voire l'exposé de la situation, car le détective ou l'inspecteur ne reconstituera qu'ensuite le monde de la victime. Cette structure débarque quelquefois hors du genre policier. Dans *Chanson douce* de Leïla Slimani, le roman s'ouvre sur la découverte macabre de deux enfants assassinés par leur nounou, qui avoue le crime. Pas d'enquête à mener. Sinon pour la romancière et ses lecteurs. Ce choc les pousse à remonter dans le temps, mois après mois, année après année, afin de comprendre comment un tel drame a pu se produire. La construction en flash-back permet de placer l'élément perturbateur dès le début du livre, alors que celui-ci intervient tardivement dans la chronologie factuelle.

L'ÉLÉMENT PERTURBATEUR CRÉE L'HISTOIRE

Mon conseil : ne vous attardez pas trop sur la situation, forcément statique, et profitez du mouvement créé par l'élément perturbateur. L'alacrité d'un récit tient à la conscience de cela. ■

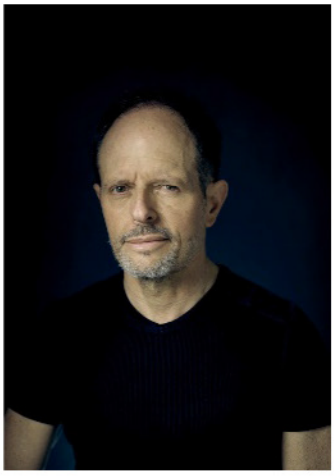
AUDREY SOVIGNET

Un bon cru 2024

LiRE magazine Librinova

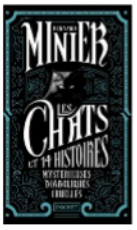
« Pleine lune, le bateau se balançait sous les étoiles. » Tel était le thème de Bernard Minier, président du jury de la 7e édition du concours de nouvelles organisé par *Lire Magazine* et la plateforme d'écriture Librinova. Le sujet a inspiré les candidats puisque ce sont environ 780 textes qui ont été envoyés. Six d'entre eux ont été choisis pour une publication numérique. Parmi les gagnants, notre nouvelle préférée est à découvrir dans les pages qui suivent.

Le président du jury
BERNARD MINIER



« *La nouvelle, ma chère, ça ne supporte pas l'à-peu-près.* » Voilà une phrase clé en ouverture d'*À un détail près*, brève fiction signée Bernard Minier. Et il faut prendre au sérieux la règle car, avant d'être le maître du thriller que l'on connaît (*Glacé, La Chasse, Lucia*…), l'écrivain a participé à de nombreux concours de nouvelles – et en a même remporté beaucoup. La lecture de ses *« quatorze histoires mystérieuses, diaboliques, cruelles »* (pouvant atteindre les 50 pages) ne pourra que confirmer son talent tant l'auteur montre un indéniable savoir-faire, en premier lieu concernant l'installation et la chute. On aura une tendresse particulière pour « Le Secret de l'abbé Darcy », « Tourisme macabre » (avec une visite particulière à Tchernobyl), « Talk-show » (et son « *Tueur de l'Équinoxe* »), et la nouvelle épistolaire « Les Chats » – qui donne son titre au recueil. On se dit alors que la littérature se résume parfois au titre d'un des plus célèbres romans de Bernard Minier : *« une putain d'histoire »*. ■

Baptiste Liger



LES CHATS ET 14 HISTOIRES MYSTÉRIEUSES, DIABOLIQUES, CRUELLES
BERNARD MINIER
336 P., POCKET, 10 €

Le lauréat
FRANCK GÉRARD

Avec un peu de malice, on pourrait dire qu'Indiana Jones existe, et qu'il vit aujourd'hui en Lorraine. Voilà comment on pourrait présenter Franck Gérard, lauréat du concours d'écriture *Lire Magazine*-Librinova 2024. Diplômé de l'université François-Rabelais de Tours, celui qui est devenu archéologue a écumé la planète, à l'âge de 20 ans, s'attardant notamment sur les sentiers d'Afrique, d'Asie et du Proche-Orient. C'est de cette expérience qu'est né son goût de l'écriture (et de la photographie). Mais au fil des ans, il est passé du carnet de voyage et des articles scientifiques au roman. Notre homme a en effet deux manuscrits dans ses tiroirs, et il en peaufine un troisième, inspiré par une expérience personnelle, autour de *« la découverte fortuite par un archéologue de la dépouille d'un soldat tirailleur, tombé au combat sur les champs de bataille de la Première Guerre mondiale »*. Avis aux éditeurs… ■

B.L.

BRUNO LEVY-POCKET – DR

SHUTTERSTOCK

De l'autre côté

PAR FRANCK GÉRARD

« Pleine lune, le bateau se balançait sous les étoiles. » Tu parles ! Et tu avais ajouté avant de raccrocher : « Ne crains rien mon frère, la mer est douce, plus douce que le sable. » Par Allah, Omanda, pourquoi tu t'es joué de moi ? Tu pensais vraiment que toutes les traversées se déroulaient comme la tienne, un bateau comme tu dis, un bateau sur une mer d'huile guidé par la seule générosité d'un ciel constellé d'étoiles ? Tu savais que j'avais une frousse bleue de l'eau Omanda, que la seule vue de notre puits à Hashaba me plongeait dans de vertigineuses crises d'angoisse. Non Omanda, la mer n'est pas plus douce que le sable. Les océans sont implacables, qu'ils soient de pierres ou de flots. Ils ont en eux la force de leur immensité, le pouvoir de l'infini. Ils tâtonnent, se meuvent, ils doutent, se travestissent mais finissent toujours par s'abandonner à leur démon. Ils entrent alors dans une profonde colère, une fureur Omanda, et ils avalent tout ce qui se trouve à leur surface sans accorder la moindre charité, obligeant leurs proies à la plus cruelle des soumissions. Et cette nuit Omanda, la mer est irascible et je suis une de ses proies. Le ciel gronde comme ces avions qui fendaient le ciel de Benghazi la veille de ton départ. Mais rassure-toi, je n'ai pas peur aujourd'hui, c'est étrange, mais je n'ai pas peur.

Notre frêle embarcation n'est pas un bateau mon frère, mais un vieux rafiot tout droit sorti des ténèbres. Un vieux rafiot qui ne se balance pas ! Il titube sous une houle infatigable. Il disparaît entre deux vagues toujours plus hautes pour réapparaître miraculeusement au sommet de la suivante. Inlassablement. J'ai beau chercher, je ne vois rien Omanda. Il n'y a dans le ciel aucune étoile, pas même un croissant de lune. L'obscurité est totale, sombre comme la colère d'Allah, insensible aux prières murmurées par la centaine de naufragés agglutinés dans la coque. Moi, je ne prie pas. Je ne prie plus depuis longtemps tu le sais bien. Je n'implore plus la clémence de Dieu depuis qu'Il a rejeté nos appels à l'aide cette funeste nuit. Il est resté sourd à nos prières, trop occupé qu'Il était à ouvrir la voie à ses émissaires de l'anéantissement, ces cavaliers janjawids juchés sur leur chameau pour semer, ruban de cartouches en bandoulière, le chaos à travers le village, réduisant chaque case à un tas de cendre, chaque troupeau à un amoncellement de cadavres et nous, malheureux survivants, à un cortège de fantômes égarés. C'est curieux Omanda, je ressens à nouveau cette odeur fétide de la mort, cette même puanteur qui nous emplissait les narines quand nous étions cachés dans les ruines de ta maison et que nous observions impuissants ces bandits souiller la dépouille de ton père, ce brave homme que tu avais soigneusement adossé au tronc de l'acacia protecteur avant de le recouvrir de ta jallabiya immaculée. Ils avaient craché sur son corps encore chaud faisant monter en toi une rage qui avait bien failli nous être fatale. Et tu sais quoi, mon frère ? Les rafales de

vent qui balaient maintenant la surface de cet océan transportent les mêmes relents. La mort rôde à nouveau à mes côtés. Mais j'ai appris tout au long de notre errance à ne plus en avoir peur, à lui faire face pour mieux l'affronter. Après tout je suis un condamné Omanda. Alors à quoi bon tenter de fuir ?

Le bateau se cabre, s'élève au-dessus de l'eau comme se soulève le sable dans le désert quand souffle ce vent mystérieux que tu redoutais tant. Je me recroqueville contre la coque et dissimule mon visage derrière mon chèche pour voiler mon âme d'un premier linceul. Je ferme les yeux de longues secondes – une éternité – et par instinct, comme un vœu pieux, tandis que la tempête se renforce, tandis que les cieux s'emparent doucement de ma chair, j'enroule mon poignet autour d'une corde qui devait jadis servir à maintenir une bouée de sauvetage. Mais aujourd'hui il n'y a plus rien sur ce radeau promis à la perte. Plus rien Omanda, pas même un espoir. Alors je m'accroche à mon cercueil et me perds dans le regard de cette jeune femme, juste là, en face de moi. Elle serre contre elle un bébé miraculeusement suspendu à son sein fané, depuis longtemps tari. Elle ne bouge pas et garde ses yeux grands ouverts, fixés sur moi. Son bras pend le long de son corps, la paume ouverte sur le plancher vermoulu. Elle semble mendier, implorer une ultime aumône. Elle me fait penser à Nura, ta maman, Omanda ! Elle a le teint livide, les traits cadavériques et les yeux vitreux mais elle incarne curieusement la seule lueur de cette nuit sans éclat, le feu d'une mère prête à tout pour protéger ses enfants, jusqu'à se soustraire à la vie pour préserver la leur. Comme ta maman dans le camp de Farchana, cette vaste termitière en construction couverte de toiles blanches jaunies par le sable et écrasée d'un soleil brûlant. Tu te souviens de ce jour béni où nous l'avons retrouvée perdue au milieu de ces milliers de femmes vêtues de *thaub* aux couleurs passées, somptueuses étoffes converties en haillons après des mois d'errance à travers les montagnes désertiques du Darfour ? Elle paraissait anéantie, brisée par la douleur et pourtant, elle a su rallumer en nous cette flamme que l'on pensait à jamais éteinte. Ta maman n'aimait pas qu'on l'appelle par son prénom – Nura –, peu de gens le connaissaient d'ailleurs. Lumière, son père l'avait baptisée ainsi parce qu'elle avait poussé ses premiers cris à l'aube, aux premières lueurs d'une journée pluvieuse. Mais Nura, m'avais-tu raconté, était aussi le prénom de sa maman, ta grand-mère, Omanda, cette jeune femme qui succomba aux douleurs d'un accouchement bestial quelques minutes seulement après avoir donné la vie. Alors quand on l'appelait ainsi s'éveillait en elle un amer sentiment de culpabilité qui lui rappelait sournoisement qu'elle était le fruit d'un sacrifice. Et de sacrifice, elle en a fait un à son tour. Pour te protéger Omanda. Pour nous permettre à tous les deux de poursuivre notre route vers ce grand ailleurs, loin là-bas, de l'autre côté comme elle disait, de l'autre côté…

J'ai beau chercher, mon frère, cet autre côté, je ne le vois pas. Et je ne le verrai certainement jamais parce que la colère d'Allah ne faiblit pas. La pluie se mêle au sel sans parvenir à adoucir le feu des plaies qui déchirent ma peau. J'ai froid mais je ne tremble pas. Les vagues s'élèvent toujours plus haut et submergent le bateau dont le bois craque dans un vacarme assourdissant sorti tout droit des profondeurs de l'océan. Les grincements deviennent tonnerre, les armatures cèdent une à une, les liens lâchent et claquent au vent comme un fouet s'abattrait sur la peau nue d'esclaves opprimés. J'ai senti le naufrage au plus profond de ma chair, je l'ai touché du bout des doigts, prêt à m'en remettre à l'océan, mais Allah semble nous accorder un nouveau sursis, l'illusion d'une grâce pour mieux nous châtier encore. La souffrance est éternelle, Omanda, que tu le veuilles ou non, elle est immuable. Aux murmures des prières se mêlent maintenant les premiers râles, puis les cris de miséricorde qu'Il se refuse d'entendre. Nous, les naufragés, ne formons plus qu'une masse mouvante, un seul corps inerte qui ondoie d'un bord à l'autre de la coque accordant au ventre de l'océan, à chaque remous, de nouveaux sacrifiés : un cri lointain d'abord, rapidement étouffé, une vague silhouette à la surface de l'eau puis une tête sans visage, et pour finir un bras tendu vers le ciel avant de disparaître lentement au rythme de l'océan qui se referme sur sa proie, repu.

> JE NE VOIS TOUJOURS RIEN OMANDA, AUCUNE ÉTOILE. JE SUIS REVENU POUR MIEUX CONTEMPLER LES TÉNÈBRES

Je m'accroche à la vie, Omanda, j'ai peu d'espoir mais je tiens bon. Un instinct de survie certainement ; la mort fauche un à un mes compagnons d'infortune mais moi, elle m'épargnera peut-être. Alors je résiste au châtiment d'Allah, je me cramponne à ma corde, un peu comme cet enfant toujours arrimé au sein de sa mère, un miracle qui fait poindre au plus profond de mon âme un soupçon de foi, le temps d'une illusion, le temps d'un

DR

rêve, d'un cauchemar devrais-je dire parce que cette vague qui se dresse maintenant devant nous, puissante, déchaînée, immensément vorace, sera sans doute la dernière. Elle nous défie depuis le ciel, se rit de notre faiblesse et se fracasse sur nous dans un déchaînement de violence qui n'a d'égal que les bourreaux de Sabratha. Je perds tous mes repères. Le bateau tournoie, il vacille et dans un fracas de tous les diables finit par sombrer. C'est fini mon frère. L'eau s'engouffre par la cale. Elle s'infiltre par les interstices du bois faisant sauter une à une les dernières planches du rafiot. Le ciel est triste, d'un noir profond. Je suis fatigué Omanda, prêt à accorder mon âme à Dieu, à mon tour. À mon tour de mourir mon frère, je pars…

Je suis parti ! Mon âme s'est élevée, elle a quitté mon corps. De là-haut j'ai vu cet amoncellement de cadavres, de corps faméliques et de fantômes perdus au milieu du néant, bras tendus vers le ciel, visage terreux, regard implorant une dernière fois la grâce du Tout-Puissant. Le spectacle était beau, oui beau j'ai dit ! Tu as bien entendu Omanda ! Comme j'entends maintenant la voix caverneuse de cet homme qui hurle dans mes oreilles des mots que je ne comprends pas. Il rappelle mon esprit à mon corps, l'implore de revenir. Il enflamme mes sens en tirant sur mes bras de toutes ses forces, me secoue par les épaules. Il desserre les liens de la corde qui m'entraîne dans les profondeurs de l'océan. Mes poumons se remplissent d'un bain de sel. Je force mes paupières, j'ouvre grand mes yeux. Je suis en vie mon frère ! Le nœud strangule mon poignet, paralyse ma main. J'ai mal mais je vis. Le capitaine, un jeune garçon cramponné à la barre, me fait signe de rejoindre la poignée de survivants plus que jamais déterminés à n'accorder aucun répit au combat acharné que nous menons contre les eaux depuis notre départ. Ils écopent la coque avec la paume de leurs mains, imbibent leurs vêtements retirés à la hâte avant de les essorer, remplissent des bouteilles qu'ils jettent par-dessus bord, saisissent une planche pour frapper l'océan de violents coups de pagaies… Mais rien n'y fait. La lutte est inégale, la bataille pittoresque. L'eau monte et le bateau comme tu dis s'enfonce dans les profondeurs de l'océan, lentement. Je reste saisi devant un tel naufrage, sourd aux appels à l'aide du capitaine. Échouer si près du but, aux portes de cet autre côté dont j'avais tant rêvé, quelle infortune ! Je ne ressens plus aucune sensation, j'ai le vertige… Je me reprends et me relève péniblement pour porter mon regard au-delà du charnier, accorder à mes yeux autre chose que l'agonie, une dernière fois, m'extirper à tout prix de ces vagabonds accrochés au rafiot comme à leur misérable vie. Mais je ne vois toujours rien Omanda, aucune étoile. Je suis revenu pour mieux contempler les ténèbres.

Ma gorge me brûle. Je tousse, étouffé par l'épaisse fumée noire que crache le moteur qui s'enraye et se tait subitement. Le capitaine, boussole en main, s'acharne à pointer du doigt un horizon invisible pour indiquer aux derniers naufragés la direction à prendre, celle vers laquelle nous devons coûte que coûte diriger notre embarcation. Il s'énerve, hurle dans une langue qu'il est le seul à comprendre, tire sur la poignée du moteur, une première fois, une seconde fois, une troisième fois encore plus fort. Il pousse un cri de rage et disparaît à son tour, emporté par les flots… Silence !

Le combat est perdu et je me sens étrangement délivré. Je ne peux m'empêcher de sourire à la mort maintenant, sournoisement. Je ne lui accorderai pas la joie de faucher un homme épouvanté. Non Omanda ! Je serai emporté en chantant. C'est un comble quand même de mourir noyé pour un prince du désert. Tu te souviens mon frère à Farchana quand les nuages de poussière mordorée annonçaient depuis la montagne voisine l'arrivée dans le camp des camions d'eau potable et que nous nous battions pour grappiller une ou deux places dans la file d'attente par peur d'en manquer ? Aujourd'hui de l'eau il y en a partout, tout autour de moi. Et elle va m'engloutir ! La vie se joue de moi Omanda, elle se gausse de mon infortune.

LA HOULE EST TOUJOURS PLUS FORTE, ELLE NOUS ENVELOPPE UN À UN DU SPECTRE DE LA MORT. PLUS PERSONNE NE LUTTE MAINTENANT

Par Allah je n'y comprends plus rien. Plus rien…

Tu verrais ce spectacle Omanda ! La houle est toujours plus forte, elle nous enveloppe un à un du spectre de la mort. Plus personne ne lutte maintenant. L'attente, dans quelques minutes, quelques secondes peut-être, tout sera fini. Je chante. Le bateau chavire. Il se couche une première fois sur le flanc mais se redresse avant de s'écraser au creux d'une vague. Un déluge s'abat sur nous, derniers naufragés que la mer, toujours plus cruelle, se garde bien d'avaler. Le ciel gronde. Le froid est saisissant, la nuit ténébreuse. Il est trop tard pour reculer, trop tard ! Je rembobine le fil de notre histoire mon frère, je parcours dans l'autre sens les océans de dunes, les oueds asséchés, les djebels aux roches brûlantes, tranchantes. Et je rêve de notre village, si loin, au pied de la montagne Ha Mara. J'entends le bêlement de mes chèvres, je t'écoute fredonner Omanda et glisser tes doigts sur les cordes de ton *keleli*. Je ferme les yeux sur cette mère et son bébé qui s'accrochent encore et toujours à la vie, j'accorde à mon âme la vision du plus fol espoir, celui de l'amour, du miracle. Je ferme les yeux parce que je vais bientôt mourir, maintenant !

Mais ne t'inquiète pas mon frère je meurs sans colère parce que cette vie, je ne l'aime plus…

****

Tout paraît soudain si calme. Mes paupières me brûlent. Une lumière embrase mes yeux clos. Elle disparaît puis réapparaît furtivement, avec encore plus d'intensité. J'entends des voix : « Là ! Ils sont plusieurs ici ! » J'ouvre péniblement les yeux. Tu as raison Omanda, tu as raison mon frère. La lune est pleine et le ciel étoilé. Le bateau se balance. Je lève la tête et face à moi se dresse la carcasse métallique d'un immense navire dont les projecteurs percent les ténèbres. Tout autour de moi, sur ce qu'il reste de notre embarcation il n'y a plus que des corps inertes allongés au sol, enchevêtrés. La femme et son bébé ont disparu. Je les cherche du regard, partout, mais je ne vois rien. Je ressens une immense peine, incapable de répondre aux questions que me pose cette jeune fille tout en m'enveloppant d'une couverture or. Elle écarte mes bras et retire de ma poitrine une masse compacte, légère, un petit bout de chair qu'elle plaque contre son corps chaud, réconfortant. Elle berce la vie, fredonne une douce mélodie et me tend une main pour m'aider à me relever. « Votre bébé va bien, me dit-elle d'un ton rassurant, votre bébé va bien ! » ■

ISABELLE ADJANI

VOTRE PREMIER SOUVENIR DE LECTURE?

« Tous les contes possibles et imaginables. Ceux d'Andersen, des frères Grimm, mais surtout les contes de Perrault dans cette collection rouge enrichie par les illustrations de Gustave Doré. Il y avait aussi *Un cœur simple* de Gustave Flaubert. J'étais à l'école dans une ville communiste, et j'agrémentais le social avec l'imaginaire. »

VOTRE PIÈCE DE THÉÂTRE PRÉFÉRÉE?

« *Phèdre* de Jean Racine. J'ai eu le projet de l'interpréter sous la direction de Patrice Chéreau, puis de Bob Wilson, ça ne s'est pas fait. C'est peut-être la pièce que je ne cesserai jamais de ne pas jouer – comme une façon de la jouer ? *Phèdre,* c'est de la musique et un feu éternel. C'est de la chair, quand les mots se font chair et sang. »

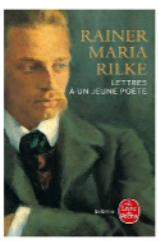
LE GRAND CLASSIQUE QUI NE VOUS TOUCHE PAS?

« *Ulysse* de James Joyce, trop lourdement perché pour moi, trop touffu, trop opaque, trop sinueux, trop tout ! J'ai un peu honte, mais je n'entre pas dans le labyrinthe de cette si longue journée dans Dublin. Sauf la fin, le monologue de Molly Bloom, qui sauve tout. J'avais dit oui à Guillaume Gallienne en disant les mots de Molly dans son émission *Ça peut pas faire de mal* sur France Inter. Le monologue se termine d'ailleurs ainsi : *"Et oui j'ai dit oui je veux bien oui".* »

Celle qu'on a tant aimée dans *L'Été meurtrier*, *La Reine Margot* ou *La Journée de la jupe* publie aujourd'hui *Du côté de chez Marilyn*, prolongement de la pièce d'Olivier Steiner, imaginant un dialogue entre la comédienne française et l'icône hollywoodienne. Voici les ouvrages qui sont essentiels pour elle.

L'OUVRAGE MÉCONNU QUE VOUS AVEZ ENVIE DE FAIRE DÉCOUVRIR?

« *Guillaume* d'Olivier Steiner, qui a coécrit avec moi *Du côté de chez Marilyn*. Une histoire vraie, contemporaine, celle du suicide d'un jeune homme qui s'appelait Guillaume. Une plongée dans l'océan noir du deuil : *"Le suicide est une mort radioactive. Rien ne viendra réparer la perte. Rien. Mais il y a le temps, et le silence."* »



LE LIVRE QUE VOUS AVEZ LE PLUS OFFERT?

« J'aimerais qu'il s'agisse des *Lettres à un jeune poète* de Rainer Maria Rilke, que Marilyn aimait particulièrement. Sous ses mots, la poésie devient saisie authentique du monde ainsi que l'expression de l'expérience vécue et assumée de la solitude, de l'amour, de la tristesse, de la mélancolie, du conformisme et de l'anticonformisme. En somme, la création serait d'abord l'acceptation de ce qu'on est vraiment. »

ENFIN, VOS DERNIÈRES LECTURES?

« *Un été avec Jankélévitch* de Cynthia Fleury, lu cet été, justement. J'ai aimé passer un moment avec ce philosophe de l'humour et du sérieux, du "je-ne-sais-quoi" et du "presque-rien", dans le regard de la philosophe Cynthia Fleury, qui a si bien parlé du courage et de la notion de dignité. "*Ne manquez pas votre unique matinée de printemps.*" Autrement, je commence à arpenter la *Vallée du Silicium* d'Alain Damasio. Un livre unique sur les vies étranges qui nous attendent. »

Propos recueillis par Baptiste Liger

DU CÔTÉ DE CHEZ MARILYN
ISABELLE ADJANI, OLIVIER STEINER
160 P., L'OBSERVATOIRE, 15 €

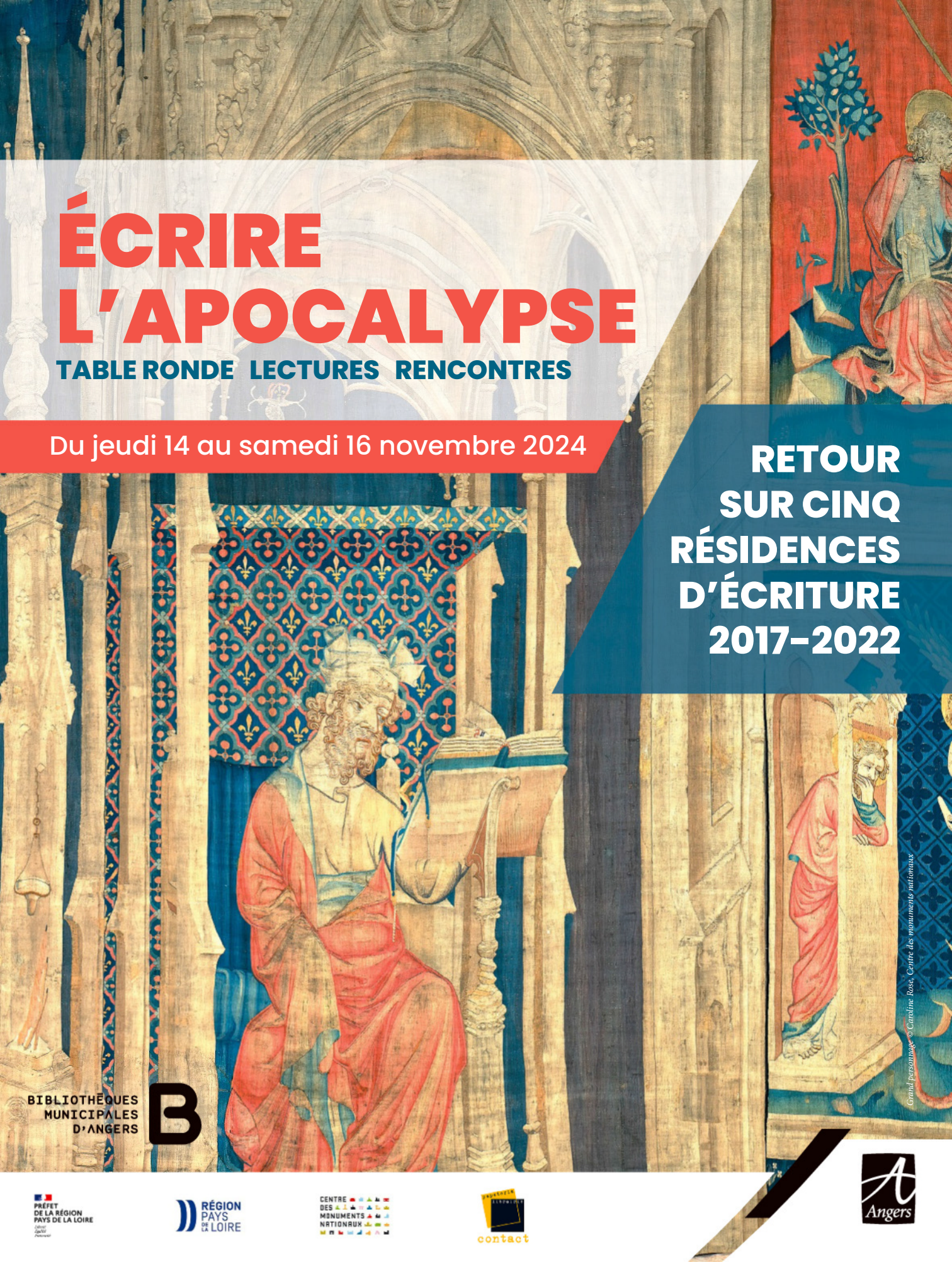
ESTHER HAASE POUR MADAME FIGARO

ÉCRIRE L'APOCALYPSE

TABLE RONDE LECTURES RENCONTRES

Du jeudi 14 au samedi 16 novembre 2024

RETOUR SUR CINQ RÉSIDENCES D'ÉCRITURE 2017-2022



Grand personnage © Caroline Rose, Centre des monuments nationaux

BIBLIOTHÈQUES MUNICIPALES D'ANGERS

PRÉFET DE LA RÉGION PAYS DE LA LOIRE

RÉGION PAYS DE LA LOIRE

CENTRE DES MONUMENTS NATIONAUX

contact

Angers

" UN PORTRAIT SENSIBLE DANS L'INTIMITÉ D'UN GÉNIE LITTÉRAIRE "
SPOT

Kafka

LE DERNIER ÉTÉ

UN FILM DE GEORG MAAS ET JUDITH KAUFMANN

Babelio philosophie magazine

AU CINÉMA LE 20 NOVEMBRE

TRANSFUGE LiRE magazine

CONDOR